

Périodicité: Hebdomadaire





Date: 22 JUIN 18 Page de l'article : p.55 Journaliste: O. M.

Page 1/1

Javier cherche Manuel

29 août > RÉCIT Espagne

Comme toujours chez Javier Cercas, le récit ample et ambitieux interroge les ambiguïtés inhérentes à l'Histoire autant qu'à la mémoire.

Avec Les soldats de Salamine (Actes Sud, 2002), salué dès sa sortie par Mario Vargas Llosa, Susan Sontag ou J. M. Coetzee, Javier Cercas s'imposait presque malgré lui comme le chef de file d'une nouvelle génération de romanciers espagnols, désireuse avant tout de fouailler dans les plaies intimes du pays, d'exhumer enfin totalement les souffrances et les ambiguïtés, et le complot de silence nés de la guerre civile et de la glaciation franquiste. De ce sillon, où l'art romanesque le plus abouti voisine avec le réel et même s'adosse à lui, Cercas ne sortit plus. Et dans chacun des très grands livres qui suivirent et ne firent qu'affirmer sa place désormais éminente dans le paysage littéraire espagnol et au-delà, européen, il ne fut plus question que de « documenter » ainsi l'ampleur des blessures. Ce fut notamment vrai de L'imposteur (Actes Sud, 2015) sur un menteur ayant construit son mensonge sur celui de l'Espagne d'après-guerre ou de ce qui reste sans doute son chef-d'œuvre, Anatomie d'un instant (Actes Sud, 2010), autour de la tentative de coup d'Etat du 23 février 1981, qui établit à la fois la légitimité du retour à la démocratie et celle de la Couronne.

Aujourd'hui, avec le fascinant Le monarque des ombres, Cercas revient en quelque sorte à ce qui fut et demeure son obsession première, à Salamine, dont il constitue en quelque sorte la préquelle, la scène initiale. Qui est-il, ce « monarque des ombres » ? Un jeune homme mort voici très longtemps. Il s'appelait Manuel Mena, phalangiste convaincu (donc combattant au sein des forces franquistes), il est tombé à 19 ans, en 1938, lors de la bataille de l'Ebre, la plus meurtrière de cette guerre civile. C'était également le grand-oncle maternel de l'auteur. Sa mère, pour qui il avait été moins un oncle qu'un grand frère, bienveillant et complice, garda toujours près d'elle une photographie prise quelques mois avant sa mort où le grand uniforme ne parvient pas tout à fait à cacher l'extrême jeunesse. Il fut d'abord dans la mémoire familiale un héros, auréolé de ses précoces exploits guerriers et plus encore de son destin tragique. Pourtant, issu d'une famille de paysans d'Estrémadure étant malaisément parvenue à s'extraire de sa condition d'asservissement, il mourut en héraut d'une cause qui n'aurait pas dû être la sienne. La République l'attendait pour la défendre, il s'en fit, jusqu'au sacrifice de sa vie, l'agresseur. Plus tard, le temps passa, le vent tourna, et le héros désormais fourvoyé n'était plus évoqué dans la



Javier Cercas

famille Cercas qu'avec une grande circonspection. A tel point que Javier Cercas luimême, dont la rencontre littéraire avec son grand-oncle pouvait apparaître comme inévitable, douta du bien-fondé de ce projet. Si Le monarque des ombres existe, c'est d'abord grâce à l'insistance de son ami, le cinéaste et romancier David Trueba, qui l'accompagna pendant une bonne partie de son enquête, notamment dans le village natal de Manuel Mena, berceau familial des Cercas.

Il en résulte donc un livre fascinant jusque dans ses ambiguïtés, ses repentirs au sens pictural du terme. Partagé entre la noblesse naturelle de son grand-oncle et son dévoiement au regard de l'Histoire, Cercas écrit autant cette histoire qui est sienne et celle d'un pays tout entier que toutes les raisons, bonnes et mauvaises, qu'il aurait eues de ne pas le faire. C'est moins Manuel Mena, jeune mort sur qui retombe peu à peu la poussière de l'oubli, qui est dévisagé et envisagé ici que les « habituels suspects » de la littérature : l'auteur et son lecteur, O. M.



JAVIER CERCAS Le monarque des ombres

ACTES SUD

PAR ALEKSANDAR GRUJICIC, AVEC LA COLLABORATION DE KARINE LOUESDON

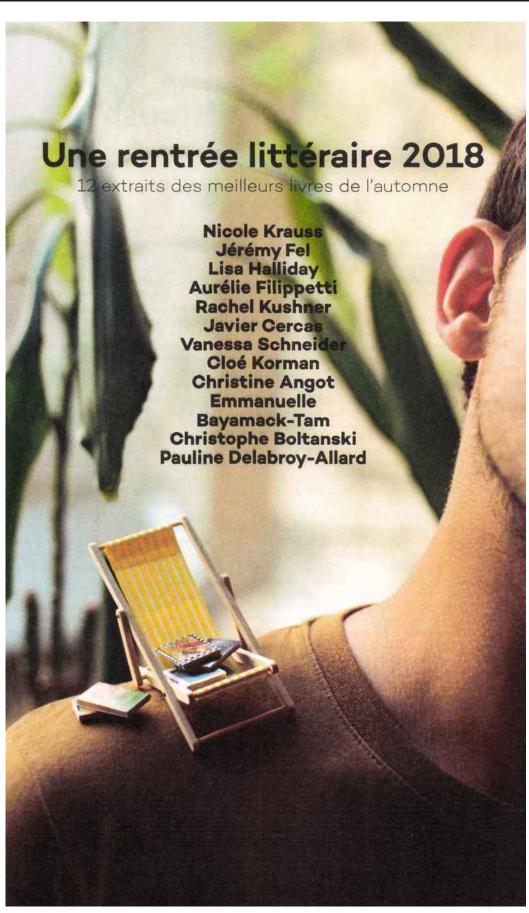
Périodicité : Irrégulier



Date: 16 aout 2018 Page de l'article: p.1,8

1

Page 1/2



Périodicité : Irrégulier

Date: 16 aout 2018 Page de l'article: p.1,8



Page 2/2

Javier Cercas

Le Monarque des ombres

IL S'APPELAIT MANUEL MENA ET IL EST MORT À L'ÂGE DE DIX-NEUF ANS AU COURS DE LA BATAILLE DE L'ÈBRE. Sa mort advint le 21 septembre 1938, à la fin de la guerre civile, dans un village catalan du nom de Bot. C'était un franquiste fervent, ou du moins un fervent phalangiste, ou du moins l'avait-il été au début de la guerre : il s'était alors engagé dans la 3c bandera de Phalange de Cáceres, et l'année suivante, fraîchement promu sous-lieutenant intérimaire, il fut affecté au 1et tabor de tirailleurs d'Ifni, une unité de choc appartenant au corps des Regulares*. Douze mois plus tard, il trouva la mort au combat, et durant des années il fut le héros officiel de ma famille.

C'était l'oncle paternel de ma mère, laquelle, depuis mon enfance, m'a d'innombrables fois raconté son histoire, ou plutôt son histoire et sa légende, de sorte qu'avant de devenir écrivain je me disais qu'un jour il me faudrait écrire un livre sur lui. J'écartai cette idée précisément quand je devins écrivain. Pour une simple raison : je sentais que Manuel Mena était le paradigme de l'héritage le plus accablant de ma famille et que raconter son histoire ne voulait pas seulement dire que je prenais en charge son passé politique mais aussi le passé politique de toute ma famille, ce passé qui me faisait rougir de honte; je ne voulais pas prendre cela en charge, je ne voyais pas la nécessité de le faire et encore moins de l'ébruiter dans un livre : apprendre à vivre avec me paraissait déjà suffisamment compliqué. Par ailleurs, je n'aurais même pas su comment raconter cette histoire : fallait-il s'en tenir à la stricte réalité, à la vérité des faits, si tant est que cela fût possible et que le passage du temps n'ait pas ouvert dans l'histoire de Manuel Mena des brèches impossibles à combler? Fallait-il mêler réalité et fiction, afin de pouvoir colmater avec celle-ci les trous laissés par celle-là? Ou bien fallait-il inventer une fiction à partir de la réalité, quitte à faire croire à tout le monde qu'elle était véridique? Je n'en avais aucune idée et cette incertitude quant à la forme à adopter me semblait confirmer le bien-fondé de mon idée de départ : je ne devais pas écrire l'histoire de Manuel Mena.

Pourtant, il y a quelques années, ce vieux rejet fut remis en question. Ma jeunesse n'était plus qu'un lointain souvenir, j'avais une femme et un fils; ma famille ne traversait pas une période facile : mon père était décédé au terme d'une longue maladie et ma mère essayait tant bien que mal de surmonter cette passe douloureuse que suppose le veuvage après cinq décennies de mariage. La mort de mon père avait renforcé la propension naturelle de ma mère à un fatalisme théâtral, résigné et alarmiste ("Mon fils, avait-elle l'habitude de dire, pourvu

que Dieu ne nous accable pas de tous les malheurs que nous sommes capables d'endurer"), et un matin, elle fut renversée par une voiture alors qu'elle traversait au passage piéton; un accident sans gravité, mais ma mère en conçut une grande frayeur et se vit, en outre, tenue de rester plusieurs semaines durant dans un fauteuil, le corps couvert d'ecchymoses. Mes sœurs et moi l'encouragions à sortir de chez elle, nous l'emmenions au restaurant, nous allions avec elle à la messe. Je me rappelle la première fois que je l'ai accompagnée à l'église. Nous avions parcouru au ralenti les cent mètres qui séparent sa maison de l'église Sant Salvador et, comme on s'apprêtait à emprunter le passage piéton qui mène à la porte de l'édifice, elle me pressa le bras.

— Mon fils, me chuchota-t-elle, bienheureux ceux qui croient aux passages piétons, car ils verront Dieu. Moi, j'ai bien failli le voir.

Pendant sa convalescence, je lui rendais visite plus souvent que d'habitude; avec ma femme et mon fils, nous dormions même régulièrement chez elle. Nous arrivions tous les trois le vendredi après-midi ou le samedi matin, et restions jusqu'au dimanche soir, puis nous rentrions à Barcelone. Dans la journée, on bavardait ou on lisait, et le soir, on regardait des films et des émissions à la télé, notamment Secret Story, un concours de téléréalité qui nous plaisait tout particulièrement à ma mère et à moi. Bien évidemment, nous parlions d'Ibahernando, le village d'Estrémadure d'où mes parents avaient émigré dans les années 1960 pour s'installer en Catalogne, comme l'avaient fait tant d'habitants de cette région. Je dis "bien évidemment" et je me rends compte que je devrais expliquer pourquoi je dis cela; c'est simple : dans la vie de ma mère, aucun événement ne fut aussi déterminant que le fait d'émigrer. Je dis qu'aucun événement, dans la vie de ma mêre, ne fut aussi déterminant que le fait d'émigrer et je me rends compte que je devrais aussi expliquer pourquoi je dis cela; et là, ce n'est pas si simple. Il y a près de vingt ans, je tentai d'expliquer à un ami qu'émigrer, pour ma mère, signifiait qu'elle cessait du jour au lendemain d'être la fille privilégiée d'une famille de patriciens dans un village d'Estrémadure, où elle était tout, pour devenir un peu plus qu'une prolétaire ou un peu moins qu'une petite-bourgeoise avec une flopée d'enfants sous le bras dans une ville catalane, où elle n'était rien.

*Troupes de l'armée espagnole recrutées au Maroc espagnol. (Toutes les notes sont du traducteur.)

Extrait de Le Monarque des ombres (Actes Sud), traduit de l'espagnol par Aleksandar Grujičić avec la collaboration de Karine Louesdon. Parution le 29 août.

Périodicité: Hebdomadaire

OJD: 35898

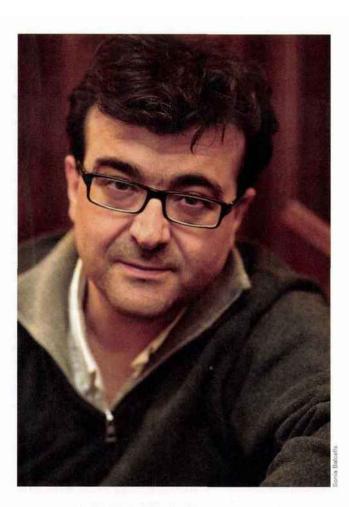




Date: 16 aout 2018 Page de l'article: p.90 Journaliste: Yann Perreau

Page 1/1





Tombé pour l'Espagne

En se penchant sur l'histoire honteuse de son grand-oncle franquiste, **JAVIER CERCAS** écrit un livre important et brise un lourd tabou.

"UN JEUNE HOMME COURAGEUX, MORT AU COMBAT pour une cause mauvaise, peut-il devenir, quoiqu'en dise l'auteur, le héros du livre qu'il doit écrire?"

La question hante Javier Cercas depuis des années. C'est l'histoire déshonorante de ses ancêtres, ces bourgeois de province proches du régime de Franco; celle de leur "héros", le valeureux et intrépide Manuel Mena, mort au combat à 19 ans, au sujet duquel un silence coupable règne dans sa famille. Un personnage qui intéresse forcément Cercas, écrivain des non-dits, des tabous, des mystères. Parce

qu'il faut faire la lumière sur ce passé-là, cette période sombre qui continue d'empoisonner l'Espagne et l'empêche d'avancer. Enfin parce qu'il s'agit des siens, d'une part de lui, de son histoire.

C'est pourtant une histoire impossible à écrire. "Apprendre à vivre avec me paraissait déjà suffisamment compliqué, écrit-il. Par ailleurs, je n'aurais même pas su comment la raconter : fallait-il s'en tenir à la stricte réalité, à la vérité des faits, si tant est que cela fût possible et que le passage du temps n'ait pas ouvert dans l'histoire de Manuel Mena des brèches impossibles

à combler? Fallait-il mêler réalité et fiction, afin de pouvoir colmater avec celle-ci les trous laissés par celle-là? Ou bien fallait-il inventer une fiction à partir de la réalité?"

Ce livre, il décide donc de ne pas l'écrire, bien qu'il glane des informations entre deux romans, avant que la trace de la courte vie de son grand-oncle ne s'estompe complètement. Jusqu'à ce jour où sa mère se met à lui parler soudain de son "cher oncle". Il se risque alors à ouvrir la boîte de Pandore. Une enquête au long cours, à la recherche de ceux qui le connaissaient. Un portrait sans concession de l'aïeul maudit se dessine, enfant orgueilleux, sadique quand le livre passe brusquement du "je" caractéristique de Cercas à un "il" étonnant, par lequel il écrit à son propre sujet à la troisième personne du singulier.

Un dédoublement qui le fait raconter d'un côté l'histoire avec le détachement et le souci de véracité d'un historien, de l'autre l'histoire de "comment et pourquoi j'en étais venu à raconter cette histoire, même si je ne voulais pas la raconter ni l'assumer". Ce récit cocasse, semi-tragique, des atermoiements de l'écrivain tâchant de se démener avec son passé alterne avec des chapitres sur le franquisme d'une précision admirable et d'un réalisme effroyable. Des pages sur la guerre, dignes du Stendhal du Rouge et le Noir, tableaux aussi puissants que ceux de Goya, que Cercas cite en modèle.

C'est enfin par la mythologie, le héros Achille et sa "mort admirable" au combat, comme disaient les Grecs, que l'auteur saisit la part de légende de son sujet. De même qu'un témoignage et une lettre lui permettront de découvrir sa part fragile et généreuse. Le Monarque des ombres réussit ainsi le tour de force d'écrire enfin cette histoire toujours taboue du point de vue de ceux qui n'ont plus jamais pris la parole après la chute de leur chef : les franquistes. Sans les juger, et en leur rendant leur part d'humanité. Yann Perreau



Le Monarque des ombres (Actes Sud), traduit de l'espagnol par Aleksandar Grujicic et Karine Louesdon, 320 p., 22,50 €

Extrait dans notre cahier complémentaire



Périodicité : Mensuel OJD : 52113





Date : septembre 2018 Page de l'article : p.79

Journaliste : Alexandre Fillon

1



RENTRÉE LITTÉRAIRE

Du mauvais côté

Javier CERCAS

Pourquoi le grand-oncle de l'auteur s'est-il engagé auprès des phalangistes ? Un grand voyage dans l'histoire.

'Espagnol n'en a pas fini avec l'histoire trouble de son pays. Avec cette guerre civile espagnole dans laquelle il a déjà puisé *Les Soldats de Salamine*, le livre qui l'a rendu mondialement célèbre, dans lequel un soldat républicain inconnu sauve la vie d'un idéologue et hiérarque phalangiste. Le voici qui s'intéresse, dans *Le Monarque des ombres*, à Manuel Mena, mort au combat à 19 ans, le 21 septembre 1938, au cours de la bataille de l'Èbre, décisive pour les phalangistes. Manuel était le grand-oncle de Cercas. Longtemps,

l'écrivain espagnol a rejeté l'idée d'écrire sur le héros noir de la famille, né dans le même village reculé d'Estrémadure que lui, dont il contemplait pourtant la photo en uniforme dans son bureau de Barcelone.

À force de discuter avec son ami scénariste David Trueba, l'auteur d'Anatomie d'un instant a heureusement fini par changer d'avis. En s'interdisant d'affabuler et en s'en tenant à la solidité des faits. Pour



Le Monarque
des ombres
[El monarca
de las sombras]
par Javier Cercas,
traduit de
l'espagnol
[Espagne] par
Aleksandar
Grujicic, avec
Karine Louesdon,
320 p., Actes Sud,

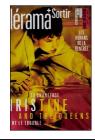
22.50€

savoir, ne pas juger et comprendre. Qu'est-ce qui a bien pu faire dévier de sa voie l'oncle Manolo promis à une carrière universitaire, et l'aveugler politiquement? Lequel Manuel Mena partit pour le front, un jour à l'aube, pour devenir un « soldat aussi assoiffé de gloire et de batailles que le lieutenant Drogo du Désert des Tartares ». Participant ensuite aux pires manœuvres, aux côtés des tirailleurs d'Ifni [ancienne province espagnole NDLR], plusieurs fois blessé avant de perdre la vie. Le voyage de Cercas sur les traces d'un Mena qui voulait être l'Achille de l'Iliade est le nouveau sommet d'une œuvre fascinante. Alexandre Fillon

Télérama'

Périodicité: Hebdomadaire

OJD: 546430





Date: 22 aout 2018 Page de l'article : p.49 Journaliste: G.H.

Page 1/1

LE MONARQUE DES OMBRES

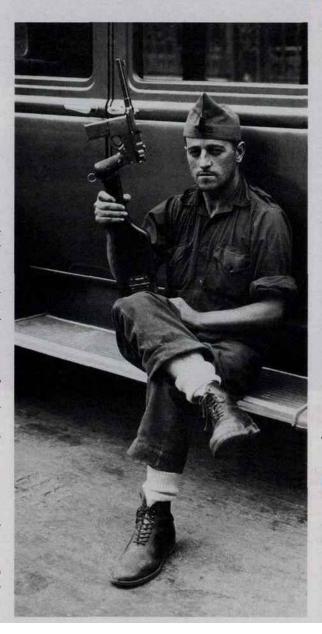
ROMAN JAVIER CERCAS

Dans une enquête passionnante, Javier Cercas cherche à comprendre ce qui a mené son grand-oncle à devenir franquiste.

TIT

Manuel Mena avait 19 ans quand il fut tué, le 21 septembre 1938, lors de la terrible bataille de l'Ebre. Il était souslieutenant dans une compagnie de tirailleurs de l'armée franquiste et était l'oncle de la mère de Javier Cercas. L'écrivain a toujours vu sa photo dans la maison familiale, et sa mère en gardait un souvenir ému: un jeune homme souriant qui offrait toujours des cadeaux à la gamine qu'elle était alors. Pour Javier Cercas, en revanche, cet oncle franquiste a longtemps été «le paradigme de l'héritage le plus accablant» de sa famille. Alors écrire sur lui: jamais! Mais l'histoire d'une famille tisse toujours des liens entre ses membres, et bien que dissuadé par un ami qui lui soutient que, sur cette guerre civile encore trop proche, «la vérité n'intéresse personne » et qu'il faut radicalement choisir son camp, l'écrivain se met quand même à enquêter sur cet aïeul encombrant.

Javier Cercas consulte les archives, interroge les témoins encore vivants, collecte les anecdotes, confronte les témoignages, vérifie les dates et les



SPÉCIAL RENTRÉE LITTÉRAIRE 2/2

lieux pour appréhender de plus en plus près les contours de cet oncle mort à l'aube de sa vie. Pourquoi ce jeune phalangiste s'est-il engagé? Par haine de la République ou désir de gloire? Par conviction idéologique ou «élan primaire» d'aventures? Ecrivain, Javier Cercas se défend d'être «littérateur», d'enjoliver les moments de souffrance ou d'espérance, de reconstituer ce qu'il ne sait pas. Il ne s'autorise aucune affabulation. Il lui faut donc s'en tenir aux faits vérifiés et, parfois, «céder la parole au silence» quand il ne sait pas.

Depuis Les Soldats de Salamine (2002), Javier Cercas est hanté par la tragédie de la guerre d'Espagne qui n'en finit pas de contaminer le présent de son pays. Il revient sur les causes de la guerre civile, les violences qu'elle a engendrées et s'interroge sur ceux qui furent franquistes « par action ou omission». Dans ce texte passionnant, l'écrivain réalise qu'écrire sur Manuel Mena implique d'écrire sur lui-même, et que continuer à avoir honte de sa famille et de son héritage serait ajouter un voile sur une histoire complexe. «Savoir, ne pas juger, comprendre, dit-il à son cousin. C'est à ca qu'on s'emploie, nous, les écrivains. » - G.H.

El monarca de las sombras, traduit de l'espagnol par Aleksandar Grujicic, avec la collaboration de Karine Louesdon, éd. Actes Sud, 320 p., 22,50€.

Obsédé par la guerre d'Espagne, l'auteur en rappelle les causes et les conséquences.



Pays: FR Périodicité : Mensuel OJD: 50499





Date: septembre 2018 Page de l'article : p.86

Journaliste : GÉRARD DE

CORTANZE

圓

Page 1/1

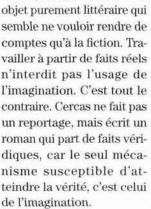
Roman et polar

L'ILIADE ENFOUIE D'UNE FAMILLE ESPAGNOLE

🂖 🦻 🥬 Manuel Mena a 19 ans quand il est mortellement blessé lors de la bataille de l'Èbre, en 1938. La photo figure dans le livre: celle d'un jeune homme en tenue de sortie des tirailleurs. Regard vide: «Un visage d'en-

fant, d'adolescent tout au plus. » Qui est-il? « L'oncle paternel de ma mère », précise l'auteur. Le martyr de la famille, dont on honore la mémoire. Un fervent phalangiste. Cercas a mis longtemps à se décider à écrire sur ce héros encombrant: «Je me demandais si le fait de considérer cette histoire comme honteuse était une raison suffisante pour continuer à la cacher.»

Lors de la publication des Soldats de Salamine, l'un des premiers livres de Cercas, ce dernier m'avait avoué ne pas avoir écrit un roman mais raconté une «histoire vraie». Au fil des pages, la dimension historique finissait par s'y effacer au profit d'une unité romanesque accrue. Ce glissement est celui qu'on retrouve dans Le Monarque des ombres. Une nouvelle fois, Cercas construit un



Les auteurs ne mettent

jamais au hasard la phrase en exergue qui ouvre leur roman. Elle guide le lecteur, indique la voie à prendre, donne la tonalité de l'œuvre. Cercas cite le

fameux premier vers du Livre III des Odes d'Horace. Les lecteurs de L'Ami retrouvé, de Fred Uhlman, les spectateurs d'À l'ouest rien de nouveau, le connaissent: Dulce et decorum est pro patria mori - «Il est doux et honorable de mourir pour sa patrie». Était-ce le projet du jeune Manuel Mela? Avait-il en tête, lorsqu'il tomba au champ d'honneur, la suite du poème? «La mort poursuit l'homme qui s'enfuit, / Ni n'épargne les jarrets ou le dos lâche / Des jeunes gens peu aguerris.»

Que nous apprend Le Monarque des ombres? Que si le roman a toujours servi à explorer l'Histoire, il n'est pas inutile de rappeler que dans celle de l'Espagne ce passé relativement immédiat est, je cite Cercas, «rempli de brumes et d'oublis délibérés ». Cet oubli est sans doute nécessaire, mais le prix à paver porte un nom : l'aphasie. Qui refuse d'essayer de comprendre son passé ne comprendra jamais qui il est. C'est tout l'enjeu de ce livre magnifique.

GÉRARD DE CORTANZE

■ Le Monarque des ombres, de Javier Cercas, traduit de l'espagnol par Aleksandar Grujicic et Karine Louesdon (Actes Sud, 319 p., 22,50 euros).

Périodicité : Irrégulier

Date: 24 aout 2018

Page 1/1



SARAH PONZO LIBRAIRIE PAGE ET PLUME, LIMOGES

Après avoir fait la part belle à l'histoire de son pays en mettant un point d'honneur à évoquer la mémoire des vaincus, Javier Cercas aborde ici un passé familial douloureux. Il se penche sur la figure de son grand-oncle Manuel Mena, jeune phalangiste, mort à 19 ans lors de la bataille de l'Ébre en novembre 1938. Nous comprenons rapidement combien ce roman, plus personnel que les précédents, a été compliqué à écrire, tant les charges émotionnelle et historique y sont prégnantes. Faisant fi des souvenirs de sa mère qui idolâtrait cet oncle, véritable héros mort au combat, Javier Cercas décide de prendre son temps et tente de retracer son parcours. C'est l'occasion pour nous d'en apprendre davantage sur l'histoire familiale de l'écrivain, et nous ne sommes pas au bout de nos surprises. Longtemps refoulé, ce passé resurgit et le hante, au point qu'il hésite longuement à lui consacrer un roman. Il se résoudra finalement à écrire cet ouvrage, comprenant que c'est la seule manière pour lui de faire le jour sur cette mort et de la faire entendre à sa famille sans blesser ses proches. Puissant et fascinant, ce nouveau roman de Javier Cercas est encore une fois un véritable chef-d'œuvre ! 1

EXTRAIT

DES OMBRES

Javier Cercas

Aleksandar

Grujičić

Actes Sud

320 pages

22,50 €

trad.

IL S'APPELAIT MANUEL MENA et il est mort à l'âge de dix-neuf ans au cours de la bataille de l'Ebre. Sa mort advint le 21 septembre 1938, à la fin de la guerre civile, dans un village catalan du nom de Bot. C'était un franquiste fervent, ou du moins un fervent phalangiste, ou du moins l'avait-il été au début de la guerre : il s'était alors engagé dans la 3º bandera de Phalange de Cáceres, et l'année suivante, fraîchement promu sous-lieutenant intérimaire, il fut affecté au 1er tabor de tirailleurs d'Ifni, une unité de choc appartenant au corps des Regulares*. Douze mois plus tard, il trouva la mort au combat, et durant des années il fut le héros officiel de ma famille.

C'était l'oncle paternel de ma mère, laquelle, depuis mon enfance, m'a d'innombrables fois raconté son histoire, ou plutôt son histoire et sa légende, de sorte qu'avant de devenir écrivain je me disais qu'un jour il me faudrait écrire un livre sur lui. J'écartai cette idée précisément quand je devins écrivain. Pour une simple raison : je sentais que Manuel Mena était le paradigme de l'héritage le plus accablant de ma famille et que raconter son histoire ne voulait

pas seulement dire que je prenais en charge son passé politique mais aussi le passé politique de toute ma famille, ce passé qui me faisait rougir de honte ; je ne voulais pas prendre cela en charge, je ne voyais pas la nécessité de le faire et encore moins de l'ébruiter dans un livre : apprendre à vivre avec me paraissait déjà suffisamment compliqué. Par ailleurs, je n'aurais même pas su comment raconter cette histoire : fallait-il s'en tenir à la stricte réalité, à la vérité des faits, si tant est que cela fût possible et que le passage du temps n'ait pas ouvert dans l'histoire de Manuel Mena des brèches impossibles à combler ? Fallait-il mêler réalité et fiction, afin de pouvoir colmater avec celle-ci les trous laissés par celle-là? Ou bien fallait-il inventer une fiction à partir de la réalité, quitte à faire croire à tout le monde qu'elle était véridique? Je n'en avais aucune idée et cette incertitude quant à la forme à adopter me semblait confirmer le bien-fondé de mon idée de départ : je ne devais pas écrire l'histoire de Manuel Mena.

Pourtant, il y a quelques années, ce vieux rejet fut remis en question. Ma jeunesse n'était plus qu'un lointain souvenir, j'avais une femme et un fils ; ma famille ne traversait pas une période facile : mon père était décédé au terme d'une longue maladie et ma mère essayait tant bien

que mal de surmonter cette passe douloureuse que suppose le veuvage après cinq décennies de mariage. La mort de mon père avait renforcé la propension naturelle de ma mère à un fatalisme théâtral, résigné et alarmiste (« Mon fils, avait-elle l'habitude de dire, pourvu que Dieu ne nous accable pas de tous les malheurs que nous sommes capables d'endurer »), et un matin, elle fut renversée par une voiture alors qu'elle traversait au passage piéton ; un accident sans gravité, mais ma mère en concut une grande frayeur et se vit, en outre, tenue de rester plusieurs semaines durant dans un fauteuil, le corps couvert d'ecchymoses. Mes sœurs et moi l'encouragions à sortir de chez elle, nous l'emmenions au restaurant, nous allions avec elle à la messe. Je me rappelle la première fois que je l'ai accompagnée à l'église. Nous avions parcouru au ralenti les cent mètres qui séparent sa maison de l'église Sant Salvador et, comme on s'apprêtait à emprunter le passage piéton qui mène à la porte de l'édifice, elle me pressa le bras

- Mon fils, me chuchota-t-elle, bienheureux ceux qui croient aux passages piétons, car ils verront Dieu. Moi, j'ai bien failli le voir. 1
- * Troupes de l'armée espagnole recrutées au Maroc espagnol (N.d.T.).

Périodicité : Quotidien





Date : 24 aout 2018Page de l'article : p.14-15
Journaliste : Cécilia Lacour

Page 1/2



La sélection France Inter - le JDD pour la rentrée littéraire 2018

Par Cécilia Lacour, le 23.08.2018 à 09h50 (mis à jour le 23.08.2018 à 17h48) Médias



Jérôme Ferrari - DR/ACTES SUD

La station de radio et l'hebdomadaire ont révélé, jeudi 23 août, leurs dix coups de cœur de la rentrée littéraire 2018.

France Inter et le *Journal du dimanche* ont dévoilé, jeudi 23 août, leur sélection commune de dix romans —cinq français et cinq étrangers— choisis parmi les 567 titres de la rentrée littéraire 2018.

La liste a été déterminée par sept journalistes des deux rédactions: Anne-Julie Bémont, Laëtitia Favro, Marie-Laure Delorme, Nicolas Demorand, Ilana Moryoussef, Augustin Trapenard et François Vey.

Les cinq romans français

- Le guetteur, Christophe Boltanski (Stock)
- Tous les hommes désirent naturellement savoir, Nina Bouraoui (Lattès)

Périodicité : Quotidien

Date : 24 aout 2018Page de l'article : p.14-15

Journaliste : Cécilia Lacour



- Page 2/2

- A son image, Jérôme Ferrari (Actes Sud)
- La robe blanche, Nathalie Léger (P.O.L)
- Désintégration, Emmanuelle Richard (L'Olivier)

Les cinq romans étrangers

- Le monarque des ombres, Javier Cercas (Actes Sud)
- Une douce lueur de malveillance, Dan Chaon (Albin Michel)
- Notre désir, Carolin Emcke (Seuil)
- Swing Time, Zadie Smith (Gallimard)
- Ásta, Jón Kalman Stefánsson (Grasset)



Pays : France Périodicité : Quotidien

OJD: 73331





Date : Du 25 au 26 aout

Page de l'article : p.21-23 Journaliste : PHILIPPE LANÇON

- Page 1/3





Javier Cercas enquête sur un oncle franquiste

Par PHILIPPE LANÇON

e héros fantôme du livre, c'est
Manuel Mena, grand-oncle de
l'auteur, jeune phalangiste
idéaliste, mort dans les rangs
franquistes en 1938, pendant la terrible bataille de l'Ebre. Les premières fois qu'il revient du front au village, il est accompagné
par son aide de camp arabe «qui le suivait
ou voulait le suivre partout [...] et qui déclenchait presque autant de panique que
s'il s'était agi d'un extraSuite page 22



Pays: France Périodicité: Quotidien

OJD: 73331

Date: Du 25 au 26 aout

Page de l'article : p.21-23

Journaliste: PHILIPPE LANÇON



Page 2/3

Javier Cercas enquête sur un oncle franquiste

Suite de la page 21 terrestre dans ce village où personne n'avait vu un seul Arabe au cours des sept derniers siècles.» Sa mère lui demande s'il faut lui préparer un lit «dans le grenier ou dans l'écurie, à côté des animaux». Il s'indigne: «Comment tu peux dire une chose pareille, Maman? Cet homme est mon semblable, il dormira là où je dors et mangera là où je mange.» Ce n'est qu'une anecdote, parmi vingt autres, mais elle annonce le projet de Cercas: établir autant que possible, autour d'un personnage essentiel de son histoire familiale, la réalité d'une époque, l'ambiguïté des situations, l'épaisseur du temps. Si le Monarque des ombres a une lumière, c'est le clair-obscur, jamais le noir et blanc.

Fanfares

Quand il meurt, Manuel Mena a 19 ans, mais déjà plus de souvenirs que s'il en avait mille, comme on le découvrira peu à peu, tant l'expérience de la mort infligée, de la mort de toutes parts, inutile et bien sale, semble ajouter au survivant le poids des vies retirées. Cercas le retrouve et le réanime à mesure qu'il le cherche dans son enfance, sa jeunesse, ses illusions, bataille après bataille. Chemin faisant, les figures du village des années 30 apparaissent et se précisent, notables, misérables, instituteur, dénonciateurs, victimes. Le monarque de ces ombres, c'est lui, Manuel Mena; le monarque des ombres familiales, villageoises, nationales. Et c'est aussi Achille. Achille est un héros qui meurt jeune, lui aussi, dans une autre guerre pas forcément moins sinistre, mais déjà faite au nom de l'honneur et de toutes sortes de combats dignifiés, la guerre que mènent les Grecs contre Troie. Achille et Manuel Mena incarnent l'exergue du livre, un vers d'Horace reproduit en latin et qui signifie: «Qu'il est doux et glorieux de mourir pour la patrie.»

Cependant, à la fin du chant XI de l'Odyssée, rappelle Cercas, Ulysse rend visite à Achille «dans la demeure des morts et lui dit aue lui, le plus grand des héros qui vainquit la mort grâce à sa belle mort, l'homme parfait que tout le monde admirait et qui était comme un soleil à la lumière de la vie, doit à présent être comme un monarque dans le rovaume des ombres et ne pas regretter l'existence perdue. Alors Achille lui répond : Ne cherche pas à m'adoucir la mort, ô noble Ulysse! J'aimerais mieux être sur terre domestique d'un paysan, fût-il sans patrimoine et presque sans ressources, que de régner ici parmi ces ombres consumées...»

L'ombre d'Achille connaît l'amertume des vies brutalement interrompues, de la mort pour du vent et quelques fanfares, ça lui fait une belle jambe et un beau talon. L'ombre de Manuel Mena connaît-elle aussi cette amertume? Cercas, suivant Ulysse, part à sa recherche. Le Monarque des ombres est le récit de cette recherche et de la vie brève de cette ombre. Celle-ci ne lui parlera pas, ou si peu, on n'était pas bavard sur soi-même en ce temps-là. Les écrivains modernes n'ont pas les pouvoirs magiques des Grecs anciens, ils ne peuvent pas visiter les défunts à travers une flaque de sang, mais il arrive qu'ils sachent enquêter et racon-ter. Depuis les Soldats de Salamine, publié en 2001, Javier Cercas, né dans le village de son grand-oncle en Estrémadure et vivant de-



Guerre d'Espagne. Lors de la bataille de l'Ebre, en novembre 1938, ici côté républicain. ROBERT CAPA. MAGNUM PHOTOS

puis l'enfance en Catalogne, n'a cessé de faire l'un et l'autre. Il le fait pour comprendre l'histoire contemporaine de son pays; pour raconter comment cette histoire résiste et entre dans la vie des autres, dans la vie de sa famille et dans la sienne - comment elle forme et déforme la mémoire intime et collective.

«Deux narrafeurs»

Historien, écrivain: dans ses livres non fictionnels, les deux personnages sont mis en scène. Ils dansent une sorte de paso doble ou de tango. Leur cohabitation, tantôt entraide tantôt affrontement, trouve sa source baroque du côté de chez Cervantès. Par moments, le narrateur évoque un certain «Javier Cercas». C'est l'historien. Comme il n'est pas «littérateur», à plusieurs reprises il nous le dit, il se refuse tout droit à inventer ce qu'il n'a pu dé-couvrir ou vérifier; mais, le plus souvent, le talent du conteur, son goût de la scène et du portrait, enveloppent de merveilleux rubans l'austérité factuelle.

«Au fond, écrit l'auteur à Libération, il y a pour moi deux narrateurs qui alternent et finissent par se rejoindre dans une sorte de dédoublement du même. D'un côté, le narrateur aui conte l'histoire de Manuel Mena, de ma famille, de la guerre, et aui n'est pas exactement moi, c'est pourquoi je l'appelle Javier Cercas. C'est un historien froid et distant, presque un notaire, qui parle avec mépris des "littéra-teurs" et qui s'obstine à extraire de l'oubli par les faits, rien que les faits, ce jeune homme anonyme. De l'autre, il y a cet autre moi qui s'appelle comme moi, qui me ressemble beaucoup et qui raconte le roman du roman, autrement dit le processus du roman, mes doutes, mes hésitations, mes voyages, etc. Ce sont deux narrateurs distincts, qui finissent par se rejoindre et comprendre que chacun est un double de l'autre, dans la maison des morts.» Saint-Simon ne disait pas autre chose: «Il est de la bonne foi d'avouer ses ténèbres, et de ne donner pas des fictions et des inventions à la place de ce qu'on ignore. Il faut raconter l'événement avec exactitude, et ne donner après ses courtes réflexions que pour ce qu'elles peuvent valoir.» Et cependant l'écrivain passait son temps, pour notre plaisir, à ne pas suivre cet honorable programme. Ce pas de deux détermine la nature du texte de Cercas. Il le fait par son allure baroque, circulaire et obsessionnelle, en de longues phrases torsadées, comme vissées dans la matière qu'il travaille.

La première cause d'affrontement entre l'historien et l'écrivain naît d'une question simple, une question que se pose souvent un écrivain: faut-il écrire ce livre ou pas? Faut-il que j'écrive, moi le descendant d'une famille largement franquiste dont Manuel Mena est le héros muet, l'histoire de cet homme et de ma recherche de cet homme? Comme dans Don Quichotte, Cercas a besoin d'un Sancho Pança, et de le mettre en scène, pour avancer dans sa quête d'écrivain. Dans les Soldats de Salamine, c'était l'écrivain chilien Roberto Bolaño. Il indiquait à Cercas l'homme qui aurait sauvé de l'exécution par un peloton républicain le personnage sur qui il enquêtait, l'écrivain franquiste Rafael Sánchez Mazas. Du même coup, il débloquait son travail. «Qu'est-ce qu'un héros?» lui demandait Cercas. «Je ne sais pas, répondit Bolaño. Quelqu'un qui croit être un héros, et à juste titre. Ou quelqu'un qui a du courage et l'instinct de la vertu et qui, pour cette raison, ne se trompe jamais ou du moins ne se trompe pas au seul moment où il



Pays: France Périodicité: Quotidien

OJD: 73331

Date: Du 25 au 26 aout

Page de l'article : p.21-23

Journaliste: PHILIPPE LANÇON

Page 3/3

JAVIER CERCAS LE MONARQUE



DES OMBRES Traduit de l'espagnol par Aleksandar Grujicic, avec la collaboration de Karine Louesdon. Actes Sud, 320 pp., 22.50 €. En librairie le 29 août.



L'oncle, plus précisément grand-oncle, Manuel Mena. PHOTO ACTES SUD

est important de ne pas se tromper, et qui par conséquent peut ne pas être un héros. Ou qui comprend, comme Allende, que le héros n'est pas celui qui tue, mais celui qui ne tue pas ou qui se laisse tuer. Je ne sais pas. Qu'est-ce qu'un

Vingt ans après ou presque, Cercas a peut-être écrit son nouveau livre, jumeau des Soldats de Salamine, pour répondre - ou ne pas répondre, tant elle est gigogne - à cette question qui hante la plupart de ses textes. Bolaño ne le lira pas, puisqu'il est mort en 2003; mais ce

«Il n'y avait aucune rébellion, ma mère avait imposé sa volonté, je n'avais pas été un Achille héroïque, mais un Ulysse vieux, médiocre et loval.»

qu'il écrivit des Soldats de Salamine vaut pour le Monarque des ombres : «Son roman joue avec l'hybridation, avec le "récit réel" (que le même Cercas a inventé), avec le roman historique, avec la narration hyper-objective, sans qu'il hésite à trahir, chaque fois que cela l'arrange, ces mêmes présupposés génériques, pour se faufiler sans aucune pudeur vers la poésie, vers l'épique, vers n'importe où, pourvu que ce soit en avant.» Finalement, le héros, le seul héros, celui qui lutte avec sa lance pleine d'encre contre les moulins à vent de l'histoire. du passé, de l'avenir, de tout ce qui lui fait baisser son heaume face à la mémoire et à la page blanche, c'est l'écrivain. Cette fois, Sancho Pança est le romancier,

scénariste et cinéaste David Trueba (1). C'est en sa compagnie, pour qu'il filme ses entretiens avec les dernières personnes qui ont connu son grand-oncle, que Cercas se rend dans son village natal. C'est ici que l'enquête doit débuter. Trueba est amusant, naturel, perspicace. Il pousse Cercas dans ses retranchements, lui pose les bonnes questions. Il se demande aussi pourquoi sa propre femme l'a quitté pour «la réfractaire star de Hollywood au carré»: «Tu peux me dire, putain, ce que Viggo Mortensen a de plus que moi ?» Le village s'appelle Ibahernando. On dirait le début d'un romancero espagnol, épique jusque dans l'inversion du sujet, «S'en allait Hernando...», mais aussi l'hivernage: hiber-nando. Il s'agit bien de sortir la vie d'un jeune homme d'un long hiver. Mais quelle enquête mener, quand soixante-quatorze ans ont passé et que les traces et les souvenirs sem-blent si rares, si fragiles? En roulant avec Trueba, Cercas n'y croit plus. «Tu as peut-être raison, finit par lui dire l'autre, c'est mieux aue tu n'écrives pas le livre. Mais c'est dommage: sûrement que ta mère aurait bien aimé

Sa mère? Caramba! «Mon ami avait raison, ma mère aurait bien aimé le lire, "J'écris pour ne pas être écrit", me suis-je dit. Je ne savais pas où j'avais lu cette phrase, mais elle m'éblouit, brusquement. Je pensais que ma mère avait passé sa vie à me parler de Manuel Mena, parce que, pour elle, il n'y avait pas eu de destin meilleur ou plus noble que celui de Manuel Mena et je pensais que, d'une manière instinctive ou inconsciente, j'étais devenu écrivain pour me rebeller contre elle, pour fuir le destin dans lequel elle avait voulu me confiner, pour que ma mère ne m'écrive pas ou pour ne pas être écrit par elle, pour ne pas être Manuel Mena.» Les héros, même embarqués sur le mauvais navire, sont intimidants. On voudrait leur ressembler, mais en étant du bon côté. On voudrait mourir jeune, comme Achille, mais survivre et revenir à Ithaque et y être reconnu par son chien, comme Ulysse, et enfin pouvoir tout raconter, comme Homère.

Temoins survivants

Deux cent cinquante pages plus loin, après avoir écrit l'histoire tragique et ambiguë du village sous la Seconde République et pendant la guerre civile, après avoir interrogé les témoins survivants et fait les portraits des vivants et des morts, après avoir en véritable peintre de batailles conté celles que Manuel Mena a endurées, après avoir enfin retrouvé la maison où, dans un village de l'Aragon, il est mort avant de pouvoir être opéré, l'auteur revient sur la question: «...Et je me rendis soudain compte à quel point il était puéril et arro-gant de croire qu'en devenant écrivain j'allais empêcher ma mère de m'écrire et réussir à me rebeller contre elle, m'évader du destin dans lequel, volontairement ou pas, elle avait voulu me confiner; la vérité, pensais-je, c'était précisément le contraire : il n'y avait aucune rébellion, ma mère avait imposé sa volonté, je n'avais pas été un Achille héroïque, mais un Ulysse vieux, médiocre et loyal, et en étant Ulysse, j'avais été exactement ce que ma mère aurait voulu que je sois, et en devenant écrivain j'avais fait exactement ce que ma mère avait voulu que je fasse, je ne m'étais pas écrit mais j'avais été écrit par ma mère, je compris que ma mère m'avait fait écrivain pour que je ne devienne pas Manuel Mena et pour que je puisse raconter son histoire à lui.»

Plus simplement, un jour sa mère lui dit:«A quoi penses-tu, Javier?» Il répond: «Je devrais peut-être écrire un livre sur Manuel Mena.» Elle soupire: «Je ne comprends pas pourquoi tu n'as toujours pas écrit ce livre. Tu es écrivain, non?» Lui: «Et si tu n'aimes pas ce que tu lis?» Après tout, Manuel Mena était l'oncle qu'elle admirait. Elle a un regard ironique et répond : «Depuis quand tu écris tes livres pour que je les aime?» Il faut toujours écouter sa mère. C'est un stimulant et une source d'accablement qui peut vous rendre aussi drôle que Woody Allen. Le dialogue a lieu dans la maison de l'Aragon où le héros est mort. Cette maison, très grande, presque un palais, transformée en 1938 en hôpital de campagne par l'armée franquiste, est fermée depuis longtemps. Sa visite est l'un des grands passages du livre, qu'elle conclut. La méditation de Cercas sur le passé, la morale, sa famille, flotte parmi les pièces et les objets qu'il décrit. Le récit semble naître des fantômes qui l'habitent, comme la poussière des vieux meubles soulevée par les visiteurs. C'est ici qu'Ulysse retrouve l'ombre d'Achille, à la lueur de phrases de plus en plus longues, comme des crépuscules de juin. C'est ici que l'histoire est une dernière fois éclairée par la torche du vieil Homère.

Quelques livres, lus et relus par Cercas, accompagnent l'épopée de Manuel Mena. Ce ne sont pas des références, pas seulement des lectures: des éclaireurs plutôt, presque des protagonistes, au même titre que David Trueba. Il y a le Désert des Tartares, de Dino Buzzati, et «Il est glorieux de mourir pour la patrie», une nouvelle de Danilo Kis (dans le recueil Encyclopédie des morts). Et il y a ces vieilles et belles éditions de l'Iliade et de l'Odyssée, que Cercas a trouvées par hasard dans un recoin de la maison de sa mère, lors de son premier voyage avec David Trueba. sans savoir à qui elles appartenaient. Il n'a cessé de les lire pendant ses années d'enquête. Les écrivains ont besoin des livres pour aller vers la mémoire, vers leurs propres livres. Le Cubain Reinaldo Arenas, persécuté à La Havane, avait enterré l'Iliade dans un parc. Il la déterra avant d'être mis en prison. où elle ne quittait plus sa paillasse. C'est du moins ce qu'il écrit dans Avant la nuit.

Plusieurs indices montrent que Manuel Mena avait compris qu'il allait mourir pour quelque chose de sale, ou de sali. Sa conscience n'était plus celle d'un héros. S'il avait vécu, elle serait peut-être devenue, qui sait, celle d'un citoyen. Une conscience intelligente ne renonce pas aux rêves, mais se nourrit de désillusions. De retour de la maison des morts, Cercas relit le passage où l'ombre d'Achille se plaint de son destin à Ulysse: «J'éteignis la lumière et essayai de m'endormir en me demandant si, comme lui, Manuel Mena (le Manuel Mena posthume, mais aussi le Manuel Mena de ses derniers jours, le Manuel Mena taciturne et absent et désenchanté et humble et lucide et vieilli et las de la guerre) n'aurait pas préféré être vivant et le serf d'un autre serf plutôt qu'un monarque mort, et si dans le royaume des ombres il aurait également compris qu'il n'y a pas d'autre vie que celle des vivants, que la vie précaire de la mémoire n'est pas la vie immortelle mais à peine une légende éphémère, un pâle succédané de la vie, et que seule la mort est indéniable.»

(1) Lequel publie Bientôt viendront les jours sans toi (Flammarion, traduction par Anne Plantagenet).



圓

Périodicité: Hebdomadaire

OJD: 88037





Date: du 30 aout au 5 septembre 2018

Page de l'article : p.64-65 Journaliste: MARIE CHAUDEY

Page 1/2

CULTURE livres

Sur la piste des blessures d'hier Ils ressuscitent le passé de leurs proches, héros singuliers de la guerre d'Algérie

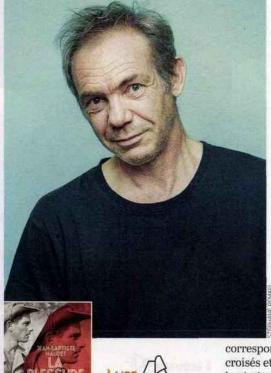
ou d'Espagne : Naudet, l'écorché vif ; Boltanski, l'élégant ; Cercas, le maître.

omans

C'est sa propre addiction à la violence et aux terrains de guerre qui a conduit le grand reporter Jean-Baptiste Naudet à se pencher sur l'histoire de sa mère. Baroudeur, tête brûlée, Naudet s'est enfoncé depuis 30 ans dans l'horreur de tous les conflits contemporains, de Sarajevo à Grozny. Et ce qu'il crovait être le bouclier du journalisme ne lui a pas évité le stress post-traumatique, difficilement muselé lors de plusieurs séjours en psychiatrie. Jusqu'au jour où, au milieu des archives familiales, pieusement conservées, il a retrouvé la correspondance entre sa mère et son grand amour de jeunesse: le sergent Robert Sipière, mobilisé durant la guerre d'Algérie et fauché par une balle six mois plus tard dans le djebel, le 9 juin 1960. Quelque chose alors se dénoue : Naudet détient la clé de la serrure du passé maternel, et il nous la livre ici, en faisant balancer le récit entre sa propre histoire et celle du jeune couple amoureux.

L'INTIME ET LE POLITIQUE

La force de son texte autobiographique -la Blessure-tient avant tout, on ose le dire. au fait qu'il reproduit dans sa minutieuse chronologie l'échange épistolaire incroyablement riche, sensible, tout à la fois intime et politique, amoureux et humaniste, vertigineusement prémonitoire, entre Danièle, la jeune fille de bonne famille qui se ronge les sangs à Paris, et Robert, le jeune homme vaillant, discipliné mais tout à fait lucide, vite convaincu qu'il participe à une guerre absurde, perdue d'avance. Il est la figure sacrifiée et lumineuse du livre, habité par l'amour, le sens du devoir, la foi en Dieu et en l'homme malgré tout, partagé entre l'espoir et l'intuition que son destin se terminera dans la montagne de Kabylie : sa prose est déchirante. Naudet alterne les chapitres où il parle de lui, de son parcours marqué, dès l'enfance, par la folie neurasthénique de sa mère, et les chapitres d'un passé en miroir, où s'enclenche, au fil des



N La Blessure,

de Jean-Baptiste Naudet. L'Iconoclaste, 17 €.

lettres échangées, l'inexorable compte à rebours vers la mort et l'indépendance algérienne. Robert nous est restitué par la force de ses propres mots, qui défient le temps et n'ont pas pris une ride. La Blessure est tout à la fois un bouleversant hommage filial, un hymne à l'amour, une leçon d'humanité, et sans doute aussi de politique.

Christophe Boltanski, lui, nous fait entrer dans son roman comme par effraction, tel le guetteur qu'il prétend être à la vitrine d'un café du Saint-Germain-des-Prés des années 1960. « Je pousse la porte de mon imaginaire et m'accoude au comptoir »,

écrit-il, désireux d'attraper des ombres dans une atmosphère mélancolique furieusement trouble et modianesque. Comme Naudet, Boltanski est sur les traces de sa mère, qui, à la fin de sa vie, fut aussi gagnée par la folie. Mais ici, c'est elle la figure centrale: Françoise, l'héroïne au caractère si secret et au parcours tellement romanesque. C'est en vidant son appartement après sa mort que Boltanski a découvert que sa mère écrivait des polars, ou plutôt des entames de polars, puisqu'elle les abandonnait une fois l'intrigue esquissée en cinq ou six pages. Comme chez Naudet, le roman alterne les époques : la vieillesse énigmatique et solitaire de la femme que l'auteur a connue ; puis la jeunesse imaginée, qui ne repose plus cette fois sur une

correspondance mais sur des témoignages croisés et des documents retrouvés (dans lestiroirs maternels mais aussi aux archives de la police), bref sur un minutieux travail d'enquête dont Boltanski (longtempsjournaliste à Libération) a l'expérience. Son imagination fait le reste, guidée par un très pudique amour filial, jusqu'à construire un polar tel que sa mère aurait pu l'achever.

Car Françoise, la jeune fille sage du chic XVIe arrondissement, se métamorphosa à 20 ans en étudiante rebelle pour échapper à l'emprise de sa mère. Et, fascinée par les figures de la Résistance vantées par son gaulliste de père, se rêva en héroïne, utile à une cause noble et juste. C'est ainsi qu'à l'heure des « événements » d'Algérie, Françoise se baptisa Sophie pour rejoindre clandestinement un réseau d'étudiants porteurs de valises du FLN, hébergeant même un des cadres de l'organisation dans



Périodicité: Hebdomadaire

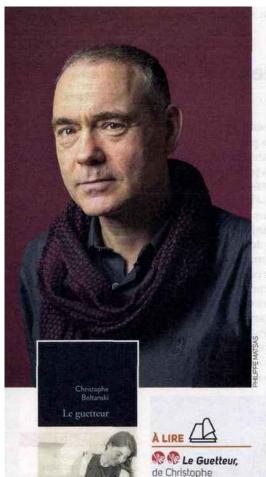
OJD: 88037

Date : du 30 aout au 5 septembre 2018

Page de l'article : p.64-65 Journaliste : MARIE CHAUDEY

Page 2/2





son studio payé par papa-maman. L'homme sera arrêté sans que Françoise/Sophie ne soit inquiétée, enfuie et planquée dans une soupente parisienne au creux des bras d'un camarade militant qui deviendra le père du romancier : « Je dois la vie à la Direction de la surveillance du territoire et au calendrier Ogino », résume Boltanski, qui ne se départit jamais d'un humour fin et d'une élégance éloignée de tout pathos. De cette époque troublée, sa mère avait pourtant gardé une paranoïa devenue petit à petit envahissante. Elle se sentait continuellement traquée, surveillée dans ses moindres gestes, jusqu'à vivre recluse derrière d'épais rideaux, sortant son chien à minuit et fermant à peine l'œil. Elle s'était laissé gagner par cette « nuit du guetteur » - titre, inspiré par Apollinaire, qu'elle avait donné à l'un de ses projets de polar - sur laquelle son filsjette une lumière nimbée d'une émotion magnifiquement retenue.

Boltanski, Stock,

19 E.

À l'inverse, Javier Cercas, lui, n'hésite pas à se mettre en scène tout au long de son récit pour les besoins de la cause littéraire. Le Monarque des ombres est le roman auquel il a essayé d'échapper pendant des années, ainsi qu'il le présente d'entrée de jeu à son lecteur, mais qui était en germination derrière toute son œuvre, hantée par la guerre civile espagnole. Le sujet casse-gueule qui a fait reculer le romancier, c'est l'histoire de son grand-oncle Manuel Mena, héros franquiste de la famille, tombé au front tel Achille, « l'homme d'une vie brève et d'une mort glorieuse » : le jeune sous-lieutenant fut tué à 19 ans, en septembre 1938, lors de la terrible bataille de l'Èbre.

AFFRONTER LE PASSÉ FAMILIAL

Comme les deux écrivains précédents, Cercas part de sa mère, son témoin principal, pour affronter un passé familial qui l'a longtemps accablé de honte. En enquêteur de terrain, il renoue avec son village originel d'Estrémadure, où, côté maternel comme paternel, on était des paysans sortis du servage. Mais au lieu de soutenir la fragile République qui représentait leurs intérêts, les siens se sont fourvoyés en adhérant à l'idéologie de la Phalange. Comment approcher alors la vérité du glorieux Manuel Mena, ce sous-lieutenant intérimaire « paradigme du héros de la propagande franquiste: jeune, courageux, idéaliste, généreux et intrépide, entièrement disposé au sacrifice »? Comment sortir du brouillard de la légende et de l'émotion maternelle ?

Cercas fait de ses tâtonnements et de ses mille questions la matière de son récit. Il arpente les champs de bataille et ratisse les théâtres d'opérations, reprécise à l'heure près les chronologies. Mais il convoque aussi son complice de longue date, le cinéaste et romancier David Trueba, pour des dialogues savoureux, enchaînant les comparaisons éclairantes entre la guerre glorieuse vue par Velázquez et celle atroce dépeinte par Goya, entre l'Achille de l'Odyssée, lucide et sage, et celui, flamboyant, de l'Iliade. Cercas manie l'ironie mordante en revenant sans cesse à son métier de « littérateur », qui éviterait soi-disant d'affabuler, au nom d'une plus grande véracité. Pourtant, l'écrivain démontre que non seulement la mémoire des derniers témoins est faillible, mais les sources des historiens aussi... Certains documents peuvent se révéler faux et des morceaux de la légende, détenir une part de vérité. La ligne de démarcation se trouble, l'ambiguïté s'étale. Alors, la langue de Cercas se fait lyrique face au passé, « ce puits insondable et noir », comme si le saisir « était aussi difficile que saisir l'eau dans ses mains ». Et son imagination aide à « savoir, ne pas juger, comprendre »: cette belle exigence du métier de romancier. Ou comment le jeune Manuel Mena avait peut-être à la fin compris son erreur et réalisé qu'il était tombé du mauvais côté de l'Histoire.

Peut-on être un noble jeune homme et lutter pour une mauvaise cause? « Seule la mort est indéniable », ce moment de vertige que l'auteur met en scène comme tout bon romancier, tout en s'en défendant... Cercas nous offre une sidérante scène finale, une exaltante épiphanie, dans le cadre du petit palais qui servit d'hôpital pendant la guerre et où mourut son aïeul. Alors, la honte est effacée. Alors, l'imaginaire s'impose. La littérature défie la mort, réconciliant les générations – « nous sommes nos ancêtres comme nous serons nos descendants » –, les brassant dans le même mouvement vital et cosmique. Magistral. 9 MARIE CHAUDEY





magazine littéraire

Pays: FR

Périodicité : Mensuel

OJD: 16827

SEPTEMBRE 2018 / N°9 - ALLEMANETZO E AUTRICHE 650 E- BELGOUE BALL E-ESMANE BALL CORECE 640 E- TIALE 440 E- LUICHBOURG 6,40 E-PORT CONT 6,40 E- SUISSETTORE-DOW 6,40 E- TOM (4) MOD SYRF - TOM (5) 500 XMF - MARGE 60 MAD - TIMBER 750 TND - CANADA 850 SCAM



Date: septembre 2018 Page de l'article : p.1,46,47 Journaliste: Camille Thomine

Page 1/3





Cosmopolitisme • Ultraviolence • Écolo-fiction

ROMANS de la rentrée



M 07952 - 9S - F: 5,90 € - RD

L'ÉCRIVAIN DE L'ANNÉE

Philippe Lançon "LE LAMBEAU"



LE BIEN COMMUN

Un concept contre les égoïsmes

Périodicité : Mensuel

OJD: 16827

Date: septembre 2018 Page de l'article : p.1,46,47

Journaliste : Camille Thomine

1

Page 2/3

en couverture

Rentrée étrangère



Des insurgés franquistes investissent un village proche de Séville, en 1936



Javier Cercas

Mon oncle franquiste, ou Manuel le maudit

ur la photo, il paraît un peu frêle sous l'uniforme immaculé. La casquette imposante surplombe ses traits fins, et son regard clair, vaguement songeur, est tourné vers un mystère. Mort au combat à 19 ans, ce vaillant jeune homme est l'un des grands-oncles de Javier Cercas: un phalangiste fervent, intégré à l'unité de choc des tirailleurs d'Ifni au Maroc; son sacrifice prématuré en 1938 l'érigea en héros, de la famille, mais aussi du village tout entier. Un garçon agité, joyeux et sûr de lui,

prétendu vainqueur et perdant véritable, à mi-chemin du Giovanni Drogo intoxiqué d'idéalisme du Désert des Tartares et de l'Achille glorieusement mort de L'Iliade.

De ce troublant portrait, l'écrivain s'est longtemps détourné, découragé par la béance des archives, la peur de ne pas être à la hauteur et la honte de cette ascendance franquiste largement partagée. Jusqu'à ce que, comme un boomerang, la nécessité s'impose de redonner chair au papier glacé et de dissiper les encens de la légende pour recueillir la charpie de l'histoire. À travers le destin météoritique de Manuel Mena, c'est évidemment l'histoire de l'Espagne qui est racontée. Un pays dont le hameau familial d'Ibahernando concentre et aggrave toutes les déchirures, avec sa pauvreté et son analphabétisme endémiques, sa haine artificielle entre serfs et patriciens et ses cafés réservés aux gens de droite ou aux gens de gauche, qui firent le lit du soulèvement militaire de 1936, puis d'une guerre où certains s'engagèrent par passion politique, et de nombreux autres par fatalisme.

Mais, au fil de l'enquête, à mesure que grandissent l'obsession et le doute et que s'accumulent les rencontres, témoignages et vestiges inespérés, c'est aussi « l'aventure d'une écriture » que Javier Cercas met au jour. Non

Périodicité : Mensuel

OJD: 16827

Date: septembre 2018

Page de l'article : p.1,46,47 Journaliste: Camille Thomine

Page 3/3

seulement l'histoire du souslieutenant Manuel Mena, mais aussi « l'histoire de cette histoire » ou comment le paradigme de l'héritage le plus accablant de sa famille se transforme en un projet de livre aussi éclairant que salutaire sur la guerre civile, la filiation et le pouvoir de décantation de la littérature.

NUITS BLANCHES DE L'ÉCRIVAIN

Jouant sur les interdits de l'affabulation - en prétendant imaginer ce qu'un romancier écrirait s'il s'autorisait à imaginer -, le Catalan retrace le départ de l'oncle Manolo pour le front, les batailles perdues d'avance et les permissions déphasées; le souvenir crépusculaire d'une aurore boréale et l'horreur du sang sur la

A vouloir comprendre son pays et son histoire, c'est aussi soi-même que l'on trouve.

neige. En parallèle, il dévoile aussi, sous la peau des pages, ce qu'il entre dans un tel roman d'hypothèses et de recoupements, de nuits blanches et de vanité, de culpabilité et de responsabilisation. A cette déposition du passé s'attache une conception de la littérature sur laquelle se fonde toute l'œuvre de Javier Cercas, à savoir qu'individu et collectif ne sont qu'un et qu'à vouloir comprendre son pays et son histoire c'est aussi soimême que l'on trouve. Au terme d'un finale magistral, ce n'est pas seulement le cliché de Manuel Mena qui a gagné en densité mais aussi le geste, pesé et réfléchi, d'un écrivain consciemment augmenté de la lignée de ses ancêtres. **Camille Thomine**

DOHNKE/ED, BELFOND

LE MONARQUE DES OMBRES, Javier Cercas, traduit de l'espagnol par Aleksandar Grujicic et Karine Louesdon, éd. Actes Sud, 320 p., 22,50 €.



Pays : France Périodicité : Hebdomadaire

OJD: 143515

圓



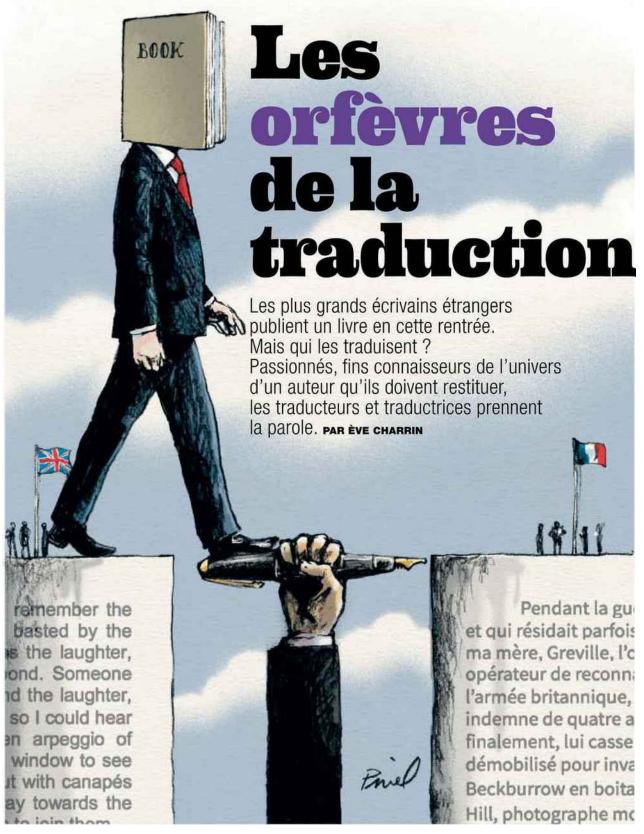


Date : du 31 aout au 6 septembre 2018

Page de l'article : p.64,66,67 Journaliste : ÈVE CHARRIN

Page 1/3

Littérature





Périodicité: Hebdomadaire

OJD: 143515

Date : du 31 aout au 6 septembre 2018

Page de l'article : p.64,66,67 Journaliste : ÈVE CHARRIN

131

———— Page 2/3



ALEKSANDAR GRUJICIC a traduit de l'espagnol le Monarque des ombres,

de Javier Cercas (Actes Sud, avec la collaboration de Karine Louesdon, 320 p., 22,50 €, en librairies).

Aleksandar Grujicic Ouvert aux variantes

La rencontre avec l'œuvre

En 2001, mes amis de la maison d'édition Tusquets m'ont envoyé un exemplaire des Soldados de Salamina (en français les Soldats de Salamine, Actes Sud). J'ai fini la lecture en larmes. Guerre civile, filiation, exil: je suis serbe, ce sont des sujets qui ont marqué ma vie. J'ai littéralement couru demander à l'éditrice d'Actes Sud pour les littératures en espagnol, Alzira Martins, d'acheter les droits très vite. Ce qu'elle a fait. Mon épouse, Elisabeth Beyer, et moi avons traduit ce roman de Cercas, puis les suivants

à mesure qu'ils paraissaient. Sauf ce dernier opus, traduit avec l'aide de Karine Louesdon. Entre tous, je préfère Anatomie d'un instant (Actes Sud), analyse magistrale de l'histoire espagnole avec des portraits inoubliables des protagonistes. Nulle part ailleurs l'auteur n'a jonglé avec une syntaxe aussi ramifiée et latinisante. Nous avons fini la traduction à Pondichéry, à 35 °C la nuit, avec un vieux climatiseur bourdonnant.

La relation avec l'auteur

Javier est devenu un ami.

Dans les librairies

Dans le Monarque des ombres, Cercas raconte l'histoire d'un oncle de sa mère, Manuel Mena, enrôlé dans les troupes phalangistes, la milice franquiste, et tué à 19 ans lors de la guerre civile. D'abord vénéré comme le héros de la famille, le jeune homme est ensuite oublié. Le romancier s'affirme ici comme un virtuose de ce qu'on appelle « la littérature du réel ». Son récit emprunte à la fiction quand l'auteur imagine une scène, mais ressemble aussi à une confession. Cercas donne au lecteur l'impression qu'il découvre les

Périodicité : Hebdomadaire

OJD: 143515

Date : du 31 aout au 6 septembre 2018

Page de l'article : p.64,66,67 Journaliste : ÈVE CHARRIN

Page 3/3



choses en même temps que lui. Ce qui rend la lecture extraordinairement vivante.

Dur à traduire ?

C'est une écriture précise et subtile, ouverte aux variantes de traduction.

Le mot piège

A plusieurs reprises, l'auteur-narrateur affirme qu'il n'est pas un « literator ». Comment traduire? « Ecrivain » ne rendait pas compte de la nuance ironique, péjorative. De plus, Javier Cercas est évidemment un écrivain, il le sait et n'a pas

choisi d'employer le mot « escritor ». « Romancier » ne convenait pas non plus, pour les mêmes raisons. Karine, Javier et moi avons longuement discuté pour choisir finalement un mot français très ressemblant mais assez rare, chargé de la même connotation ironique: « littérateur ». Après que l'auteur-narrateur a reconstitué une scène possible de la vie de Manuel Mena, il précise ainsi, en version française: « Mais je ne suis pas un littérateur et je ne peux pas affabuler, je ne peux que m'en tenir aux faits et le fait est qu'on ne sait pas s'il en fut ainsi. » =



Périodicité: Hebdomadaire

OJD: 177854

1





Date: 2 septembre

2018

Page de l'article : p.35 Journaliste: MARIE-LAURE

DELORME

- Page 1/3

Lire



OPALE/LEEMAGE



JAVIER CERCAS. TRAD. ALEKSANDAR GRUJICIC ET KARINE LOUESDON, ACTES SUD, 320 P., 22,50 €.

Le héros de la famille



Périodicité : Hebdomadaire

OJD: 177854

Date : 2 septembre 2018

Page de l'article : p.35

Journaliste : MARIE-LAURE

DELORME



- Page 2/3

MÉMOIRE Javier Cercas part sur les traces de son grand-oncle franquiste, mort à 19 ans sur les rives de l'Èbre, durant la guerre civile espagnole

Dans son bureau d'écrivain, un portrait en noir et blanc. Les nombreuses années passées ont abîmé, écorché, taché la photo du jeune homme de 19 ans. Tenue de sortie des tirailleurs d'Ifni, traits émaciés, regard tourné vers la droite. Nous sommes en 1938. Sa jeunesse nous agresse. Dans quelques mois, il va mourir. Manuel Mena est l'oncle paternel de la mère de Javier Cercas. Il est pour la famille, tel Achille dans L'Iliade, un héros immémorial. Le soldat Manuel Mena est mort au combat, en pleine jeunesse, pour rester fidèle à ses idéaux. Dorénavant, le sous-lieutenant habite la mémoire défaillante des hommes. Mais savait-il, à l'époque, à quel point les hommes sont volages et volatils? Ils changent de cœur, ils changent de camp. Le fervent Manuel Mena a mis son idéalisme et son romantisme au service de la mauvaise cause. Dans l'affrontement du franquisme et de la République espagnole, il a été un phalangiste convaincu. D'autres temps sont survenus, d'autres masques sont advenus. Mais le guerrier Manuel Mena est resté figé et fixé dans une gloire ignominieuse. Homme fourvoyé et foudroyé. Un oxymore. Manuel Mena est un héros franquiste.

Le présent et le passé. Le visible et l'invisible. La fiction et la réalité. Don Quichotte, de Cervantès, représente un chef-d'œuvre d'humanité parce que la folie et la

Quand est-il devenu phalangiste et, surtout, jusqu'à quand a-t-il été phalangiste?

raison, le ridicule et le flamboyant s'y côtoient sans qu'on puisse les démêler. Toute l'œuvre du grand romancier espagnol Javier Cercas est hantée par l'irrésolu, le silence, l'ambiguïté. On y épargne son ennemi (Les Soldats de Salamine), on y réécrit son histoire (L'Imposteur), on y épouse avec panache une cause haïssable (Le Monarque des ombres). L'auteur se livre, à chaque fois, à une réflexion sur l'héroïsme. Ses méandres. Javier Cercas est un homme de gauche en

colère contre la gauche. Son rejet de toute idéologie, sa détestation du sentimentalisme kitsch, son dégoût devant l'ivresse du jugement froid rendent ses enquêtes passionnantes. Des hommes, il ne dit jamais: « Regardez-les. » Des hommes, il dit: « Regardonsnous. » Ses romans sans fiction sont des recherches existentielles et concrètes écrites avec une liberté arrachée aux conformismes. Nous ne sommes pas dans des romans policiers. On sait que la vérité existe au bout du chemin, on sait qu'on ne trouvera pas la vérité en chemin. On saisira des ébauches et il faudra vivre avec des échardes.

Un jeune homme idéaliste et exalté

Le sous-lieutenant Manuel Mena est mort à l'âge de 19 ans, au cours de la sanglante bataille de l'Èbre, en 1938, à la fin de la guerre civile espagnole. Mais, avant de mourir, on vit. Manuel Mena est né en 1919 à Ibahernando, dans un village d'Estrémadure. Il est un enfant fantasque et turbulent, il est un adolescent sérieux et rigide, il est un jeune homme idéaliste et exalté. Il évolue, change, bouge. Il fait ce que l'on fait quand on vit. La guerre éclate, après l'échec du coup d'État militaire, alors qu'il a 17 ans. Manuel Mena s'apprête alors à intégrer la faculté de droit de Madrid. Dans la famille, on est franquiste. On s'y range tranquillement du côté de Franco. Manuel Mena est un phalangiste sans états d'âme apparents. Il part au front, à l'aube, en octobre 1936. Toute la question du Monarque des ombres repose sur la temporalité intérieure. Quand est-il devenu phalangiste et, surtout, jusqu'à quand a-t-il été phalangiste? On évolue, on change, on bouge. Le désenchantement semble, sur la fin, avoir voilé son regard lointain.

Javier Cercas le rappelle: ce que nous connaissons des gens est infiniment plus petit que ce que nous en ignorons. Quatre-vingts ans se sont écoulés. Nous savons que sa cause n'était pas juste mais, lui, jeune homme raide, le savait-il à l'époque? Javier Cercas mène l'enquête sur Manuel Mena. Le Monarque des ombres alterne passé (la vie de Manuel Mena) et présent (le reportage de Javier Cercas). L'auteur rencontre des

L'œuvre subtile de Javier Cercas s'articule autour du mensonge et de la vérité



Périodicité : Hebdomadaire

OJD: 177854

Date: 2 septembre 2018

Page de l'article : p.35 Journaliste : MARIE-LAURE

DELORME

- Page 3/3



survivants, visite les lieux, se rend aux archives. Javier Cercas se dédouble, à un moment, faisant de lui un des personnages de l'histoire. Il interroge et, surtout, il s'interroge. De combien de larmes sommesnous taris? Il distingue ceux qui sont encore capables de pleurer et ceux qui ne sont plus capables de pleurer. Manuel Mena a-t-il jamais été capable de s'abandonner aux larmes? Javier Cercas est, comme tous les écrivains, un obsessionnel. L'enquêteur reconstitue avec précision, s'acharne à comprendre, suspend tout a priori. Manuel Mena prend de plus en plus vie et chair au fil des pages. Il se complexifie. Il n'est plus seulement un idéaliste fiévreux. La guerre est passée par là. Il a côtoyé l'horreur à 19 ans. Dans tous les sens du terme, il est un homme perdu.

La mère a sculpté la mythologie du fils

On comprend, à la toute fin, que Le Monarque des ombres est un récit sur la mère, l'héritage, la famille. On y trouve une nouvelle de l'écrivain serbe Danilo Kis intitulée Il est glorieux de mourir pour la patrie. La fin est ouverte. Un jeune noble est condamné à la potence par un empereur. La mère rend visite au fils condamné en prison. Elle s'en va supplier l'empereur de pardonner à son fils. Si elle réussit à convaincre l'empereur de sauver son fils, le jour de l'exécution, elle sera habillée tout en blanc sur un balcon. Le fils pourra ainsi être rassuré à sa vue car la grâce de l'empereur surviendra avant le moment fatal. Le jour de l'exécution, tout au bout de l'avenue, la mère est habillée en blanc. Le fils monte sur l'échafaud, sous les insultes de la foule, confiant et digne. Le bourreau l'exécute. Pourquoi la mère a-t-elle trompé son fils? Pour qu'il s'avance avec le cœur en paix, persuadé que la grâce de l'empereur va arriver pour épargner sa vie; pour qu'il s'avance en étant à la hauteur de la lignée patricienne, persuadé que la grâce de l'empereur va lui épargner la mort. Dans tous les cas de figure, la mère a sculpté la mythologie du fils.

Il est le petit-neveu du martyr franquiste. Au début, l'écrivain ne voulait pas écrire l'histoire de sa famille mais, à la fin, il décide d'assumer l'héritage de sa famille. Un jeune homme pur peut-il servir une cause impure? Le présent ne se comprend pas sans le passé. L'Histoire ne se comprend pas sans toute l'Histoire. Les uns ne se comprennent pas sans les autres. L'œuvre subtile de Javier Cercas s'articule autour du mensonge et de la vérité. Non pas « regardezles » mais, encore une fois, « regardons-nous ». Un ami de Javier Cercas affirme: si la vérité a tant de mal à émerger, c'est parce que nous aimons le mensonge. Javier Cercas cite Danilo Kis: « L'histoire est écrite par les vainqueurs. Le peuple tisse les légendes. Les littérateurs affabulent. Seule la mort est indéniable. » Au bout de son enquête, un secret remonte des profondeurs comme un éclat surgit d'une torpeur: on ne meurt pas, la mort n'existe pas, personne ne meurt. On se faufile entre les innombrables mailles du temps, jusqu'à percer la mémoire fragile, furtive et fertile des hommes. On vit.

MARIE-LAURE DELORME



Périodicité: Hebdomadaire

Date: 31 aout 2018

Journaliste : Christian Authier

LITTÉRATURE

Javier Cercas ou les ombres de la guerre

L'auteur des Soldats de Salamine signe un roman magistral autour de la figure de son grand-oncle, combattant franquiste tombé à l'âge de dix-neuf ans pendant la guerre civile.

avier Cercas, l'une des grandes plumes de la littérature contemporaine espagnole, sonde dans la plupart de ses livres l'histoire récente de son pays dont l'épicentre est constitué par la guerre civile et le franquisme. En outre, il y a une «méthode Cercas». Dans Les Soldats de Salamine, Anatomie d'un instant ou L'Imposteur, l'écrivain se penche sur des figures emblématiques, mystérieuses, controversées, ambigües tout en se mettant en scène dans la quête d'une vérité fuyante. Pas d'esprit de système cependant dans cette démarche qui se situe sur la ligne de front entre réel et fiction, légendes et Histoire. Dans Le Monarque des ombres. Cercas retrace la destinée de son grand-oncle maternel qui mourut, à l'âge de dix-neuf ans, le 21 septembre 1938, dans les rangs de l'armée franquiste lors de la bataille de l'Ébre. Il part donc à la recherche de celui qui a été «le héros officiel» de sa famille et son «héritage le plus accablant», rencontre les derniers témoins, explore les archives, interroge les siens.

Reiet du manichéisme

«Quoi que tu écrives, les uns vont l'accuser d'idéaliser les républicains parce que tu ne dénonces pas leurs crimes, et les autres d'être révisionniste ou de farder le franquisme parce que tu ne présentes pas les franquistes comme des monstres mais comme des personnes ordinaires, normales. C'est comme ça : la vérité n'intéresse personne», lui confie à un moment son ami cinéaste David Trueba. «Les uns s'irritent dés que l'on met le sujet sur la table parce qu'ils pensent encore que le coup d'État de Franco était nécessaire ou en tout cas inévitable, même s'ils n'osent pas le dire ; et les autres ont décidé que refuser de considérer tous les républicains comme démocrates, y

compris Durruti et La Pasionaria, et admettre que des putains de curés ont été assassinés et des putains d'églises brûlées, c'est faire le ieu de la droite», poursuit ce dernier. Cercas se moque des préventions et des vérités officielles érigées par le vainqueur du moment. Il ne veut pas juger, mais comprendre et Le Monarque des ombres s'empare sans manichéisme d'une histoire collective autant que de destins individuels.

Si la Seconde République lança des réformes ambitieuses face à l'olligarchie tifglise, elle déçut ses partisans les plus à gauche qui «commencèrent à se méfier des méthodes démocratiques de la République et entamèrent un processus de radicalisation qui les conduisit à l'affrontement violent et à la révolte sans lendemain», signant ainsi «l'échec croissant d'une dé-

mocratie dans laquelle il y avait de moins en moins de démocrates». À l'autre bord, Manuel Mena fut de ceux que la Phalange de José Antonio Primo de Rivera séduisit par sa synthèse de «patriotisme frustre et de rhétorique révolutionnaire», «sa vocation antisystème», «son refus de la distinction traditionnelle entre droite et gauche», son



anticapitalisme, «son mirage fabuleux de jeunesse et de modernité» face à «la vieille idéologie libérale». Né dans un village misérable d'Estrémadure, il fit partie de ce prolétariat rural ou de cette classe moyenne de petits paysans avec terres qui prirent fait et cause pour les franquistes. D'autres choisirent Franco en réaction au désordre, aux

violences commises par les Républicains. Au-delà de la trajectoire de son grandoncle, Cercas évoque des parcours déroutants qui échappent aux idées recues. Voici Juan Bernardo, mêdecin aux convictions monarchistes converti en républicain passionné, défenseur des pauvres et des opprimés avant de devenir «un dévot franquiste». Quant à Paco Cercas, grand-père de l'auteur, il était progressiste, proche des socialistes puis prit la tête d'un syndicat conservateur, devint maire franquiste et combattant. Chef de la Phalange dans son village, il s'opposera ensuite aux franquistes pour entretenir le reste de sa vie un rejet viscéral à l'égard du régime, de la Phalange et de la politique en général.

Ressusciter les morts

Il y a de la bassesse et de la noblesse, des fautes et des gestes de bravoure, des crimes et des sacrifices dans Le Monarque des ombres. Et Manuel Mena incarne cet écheveau de paradoxes, d'ambiguités. Il combattit en première ligne, fut plusieurs fois blessés, connût «la noble, belle et ancienne fiction de la querre peinte par Vélasquez, mais aussi la réalité moderne et horripilante peinte par Goya». A-t-il été l'Achille de l'Iliade ou celui de l'Odyssée ? N'aurait-il pas mieux valu être Ulysse ? Peu avant de tomber au combat, le sous-lieutenant avait perdu nombre de ses illusions et ce désenchantement donne un autre sens à sa mort : «il mourait pour sa mère et ses frères et ses cousins et pour tout ce qui était décent et honorable.» Au bout de l'enquête, il cesse d'être «une silhouette floue et lointaine, aussi raide, froide et abstraite qu'une statue» pour «devenir un homme en chair et en os, seulement un garçon digne qui en était revenu de ses idéaux, un soldat perdu dans une guerre qui lui était étrangère». «Manuel Mena, sans aucun doute, s'était politiquement trompé, mais je n'avais aucun droit de me considérer comme moralement supérieur à lui», écrit Cer-

Peuplé d'ombres, de fantômes, de secrets, de confessions chuchotées ou inavouées. Le Monarque des ombres rève de rendre le passé réversible et de ressusciter les morts. Miracle que ses dernières pages, vertigineuses et émouvantes, accomplissent.

Christian Authier Le Monarque des ombres, <u>Actes Sud</u>, 320 p.

Périodicité : Hebdomadaire

OJD: 229211

Date: du 6 au 12 septembre 2018

Page de l'article : p.110 Journaliste : Maurice Szafran

1

- Page 1/1

Affaires privées livres



Javier Cercas. Longtemps, il s'est interdit d'écrire ce livre. Parce qu'il avait honte.

Récit

Sombre « **héros** »

Le passé d'un jeune franquiste tué durant la guerre civile et parent de l'auteur, homme de gauche.

PAR MAURICE SZAFRAN

ans la littérature européenne d'aujourd'hui, l'Espagnol Javier Cercas occupe depuis peu une place importante. Son précédent roman – mais faut-il qualifier de roman les livres de Cercas? – racontait l'histoire – véridique – d'un imposteu ranti-fasciste devenu dans son pays une icône nationale avant d'être démasqué. Un authentique chefd'œuvre. C'est dire si son nouvel opus est guetté par ses très nombreux lecteurs dans une trentaine de langues.

Eh bien, disons-le sans plus attendre: Le Monarque des ombres est lui aussi d'une éblouissante intelligence, d'une construction millimétrée et d'une grande importance idéologique. Tout cela en un seul livre. Pour parvenir à cette prouesse littéraire, Cercas raconte avec une infinie minutie le parcours militaire et politique du sous-lieutenant Manuel Mena, militant phalangiste acharné, tué à l'âge de 19 ans en



Le Monarque des ombres, Javier Cercas, traduit de l'espagnol par Aleksandar Grujicic et Karine Louesdon, Actes Sud, 320 pages, 22,50 euros.

1938 au cours de la bataille de l'Ebre, un tournant dans la guerre civile espagnole. Une précision : Mena est le grand-oncle de l'écrivain. C'est en utilisant ce lien que Cercas construit l'autre livre dans le livre, une confession intime, détaillant toutes les (excellentes) raisons qu'il s'est si longtemps inventées pour... ne pas l'écrire, surtout pas. Parce que son histoire résume au moindre détail près celle de l'Espagne de la guerre civile, puis du franquisme et du retour à la démocratie. L'Espagne qui s'est entretuée, l'Espagne des Rouges et Blancs.

De cette histoire, Cercas, homme de gauche assumé, avait honte; honte de Mena; honte de sa famille, des petits-bourgeois qui choisirent le camp franquiste durant la guerre civile; honte de porter ce passé sur la place publique dans un pays, l'Espagne, où, au lendemain de la disparition de Franco, la réconciliation nationale, évidemment indispensable, s'est faite aussi au prix de l'étouffement du passé. Mais Cercas ne peut s'empêcher non plus de traquer Mena, de reconstituer chaque jour le parcours militaire de ce « héros » phalangiste. A sa manière, Cercas est un entomologiste, un enquêteur hors pair. Ainsi découvre-t-il que, avant de se faire trouer la peau, le grand-oncle s'était mis à douter de ses engagements anti-républicains. Le « héros » ne voulait plus tuer; le « héros » avait peur de mourir. Et Cercas de comprendre qu'il a eu tort d'avoir si longtemps honte du « héros » de la famille.



Périodicité : Hebdomadaire

OJD: 401493





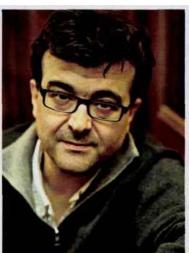
Date: du 7-8 septembre 2018

Page de l'article : p.118 Journaliste : M. T. H.

Page 1/1



Le Monarque des ombres, de Javier Cercas. Editions Actes Sud. 320 p.. 22,50 C. Traduit par Aleksandar Grujičić et Karine Louesdon.



ROMAN UNE FAMILLE espagnole

« Peut - on être un jeune homme noble et pur, et en même temps lutter pour une mauvaise cause ? » C'est l'une des questions que pose Javier Cercas dans un livre admirable où il se raconte autant qu'il raconte Manuel Mena, son grand - oncle, fervent franquiste - ou du moins phalangiste -, mort à 19 ans, en 1938, à la fin de la guerre civile espagnole. Héros et martyr aux yeux des siens, Mena est pour l'auteur des Soldats de Salamine l'emblème d'un héritage à la fois problématique et fécond. Partant sur les traces de son aïeul, l'écrivain retrace l'histoire à hauteur d'homme et creuse derrière la légende familiale pour livrer une réflexion passionnée et passionnante sur notre rapport au passé et à ceux qui nous ont précédés. M. T. H.

PHOTOS S. P.



Périodicité : Hebdomadaire

OJD: 340253

Date: 6 septembre

2018

Page de l'article : p.72-74

Journaliste : CHRISTOPHE

ONO-DIT-BIOT



Page 1/4

SPÉCIAL RENTRÉE LITTÉRAIRE NANCY

Javier Cercas, le très grand d'Espagne

L'auteur de « L'imposteur » revient avec une enquête sur un « héros officiel » embarrassant : son grand-oncle franquiste. L'écrivain est l'un des invités de marque de la 40^e édition du Livre sur la place (7-9 septembre), à Nancy, qui donne le coup d'envoi de la rentrée littéraire. Interview.

PROPOS RECUEILLIS PAR CHRISTOPHE ONO-DIT-BIOT

out le monde n'a pas la chance d'avoir des parents communistes, disait ironiquement un film des années 1990. En mettant le point final au «Monarque des ombres », son dernier livre, Javier Cercas, la star de la littérature espagnole – et son empêcheur de tourner en rond-, s'est peut-être dit quelque chose dans le même genre. Il était une fois un écrivain, Javier Cercas, plutôt de gauche, qui pendant des années s'est interdit d'écrire sur le «héros officiel» de sa famille. Manuel Mena est pourtant mort au combat à 19 ans pendant la guerre civile espagnole, lors de la terrible bataille de l'Ebre, le 21 septembre 1938. Mais voilà, il n'est pas mort dans le bon uniforme. Manuel Mena était phalangiste, organisation paramilitaire d'inspiration fasciste fondée en 1933 par Primo de Rivera, vite siphonnée par Franco, et qui entendait offrir à l'Espagne, «face au soleil», une «aube nouvelle», comme l'expriment les paroles de son hymne, « Cara alsol». Cercas n'est pourtant pas écrivain à rechigner devant l'obstacle. L'homme déteste l'amnésie, individuelle comme collective, et fouaille avec une obstination salutaire, à chacun de ses livres, les plaies encore saignantes de l'histoire de son pays. Dans «L'imposteur», il racontait l'itinéraire hallucinant d'Enric Marco, figure charismatique du syndicalisme catalan, qui s'était fait passer pour résistant et survivant des camps de la mort alors que non seulement il ne les avait jamais connus, mais était allé travailler volontairement en Allemagne pendant la guerre. Dans «Les soldats de Salamine», Cercas démontait les rouages de la guerre civile avec la même minutie que, dans « Anatomie d'un instant », il reconstituait, minute par minute ou presque, la tentative de coup d'Etat du colonel Tejero, le 23 février 1981. Mais voilà, dans ce cas précis, il s'agissait de sa propre famille. Et à la seule évocation de son grand-oncle, Javier Cercas «rougissait de honte». Tout le monde n'a pas la malchance d'avoir un grand-oncle fasciste?

«Apprendre à vivre avec me paraissait déjà suffisamment compliqué», confesse l'écrivain, qui, les années passant, s'est enfin senti capable d'écrire sur Manuel Mena. C'est l'histoire de l'écriture de ce livre que ra« Ma famille s'est trompée en prenant fait et cause pour le franquisme, mais je ne peux pas dire que mon grand-oncle était pire que moi. » conte «Le monarque des ombres», où Cercas n'a jamais porté à un aussi haut degré son art de l'enquête littéraire, explorant les placards de la maison familiale avec toutes ses toiles d'araignée mémorielles, convoquant archives et derniers témoins, embarquant dans l'aventure, d'Estrémadure à la Terra Alta, son ami le réalisateur David Trueba, que sa femme venait de quitter pour un acteur célèbre (« Tu peux me dire, putain, ce que Viggo Mortensen a de plus que moi?»). Ne nous épargnant, surtout, aucun de ses doutes (ceux de Cercas, pas ceux de Trueba) ni aucun microcombat sanglant de la guerre civile, revécue cote après cote, nid de mitrailleuses après nid de mitrailleuses, à la recherche de la raison d'être de ce fantôme familial qu'il ne connaissait jusque-là qu'en photo, «corps d'enfant dans un costume d'homme», portant beau sa «tenue de sortie des tirailleurs d'Ifni». Ce que Cercas a trouvé? On ne voudrait pas priver le lecteur des superbes dernières pages de ce livre beau et tragique, âpre et nécessaire tant il parle à tout le monde, Espagnols ou Français. Qu'on sache juste qu'il est question du voyage qu'Ulysse fait au pays des morts, à la rencontre d'un guerrier qui s'en veut éternellement. Et, plus encore, des promesses qu'on fait parfois, sans le savoir, à sa mère. Et qu'on finit par tenir 🎟

Le Point: André Gide écrivait déjà, en 1897, dans «Les nourritures terrestres»: «Familles, je vous hais! Foyers clos; portes refermées; possessions jalouses du bonheur...» L'écrivain est-II, pour vous, celui qui se dresse contre la famille et le destin qu'elle voudrait nous imposer?

Javier Cercas: Un des leitmotivs du livre dit: « J'écris pour ne pas être écrit. » En effet, écrire est la seule façon de se libérer du destin que veulent nous imposer les autres – à commencer par notre famille, qui a le plus d'emprise sur nous.

Qu'est-ce qui vous a décidé à écrire ce livre sur votre grand-oncle phalangiste, mort à 19 ans, alors que, dites-vous, pendant des années, le simple fait de penser à lui vous faisait «rougir de honte»?

C'est vrai, pendant des années, je me suis refusé à écrire ce livre... qu'au fond je voulais écrire depuis



Périodicité : Hebdomadaire

OJD: 340253

Date : 6 septembre

2018

Page de l'article : p.72-74 Journaliste : CHRISTOPHE

ONO-DIT-BIOT



- Page 2/4





« La patrie ou la

nation offrent un

refuge apparent

contre les

intempéries.

et beaucoup

de gens ont

"la chaleur

de l'étable". »

besoin de ce que

Nietzsche appelait

Pays : France

Périodicité : Hebdomadaire

OJD: 340253

Date : 6 septembre 2018

Page de l'article : p.72-74 Journaliste : CHRISTOPHE

ONO-DIT-BIOT



Page 3/4

que j'avais atteint l'âge de raison! Si je m'y suis enfin attelé, c'est notamment parce que je me suis rendu compte que le mieux que l'on puisse faire avec la part la plus sombre de son héritage n'est pas de l'ignorer, de l'édulcorer ou de l'escamoter pour la rendre moins sombre, mais de savoir exactement en quoi consiste cet héritage, puis de le comprendre. C'est ce que j'ai essayé de faire dans ce livre. Inutile d'ajouter que comprendre ne veut pas dire justifier, mais précisément le contraire : c'est se doter des outils nécessaires pour ne plus commettre les mêmes erreurs. Certes, une erreur, mais ne pouvait-il pas être vu comme honorable de la part de votre grandoncle le fait de risquer sa vie pour des valeurs auxquelles il croyait, lui? Votre livre, de manière assez ambiguë, s'ouvre d'ailleurs par une citation d'Horace, «Dulce et decorum est pro patria

mori» («Il est doux et honorable de mourir pour sa patrie»).

La citation d'Horace est ironique: en réalité, elle renvoie à ce poème écrit par Wilfred Owen après la Première Guerre mondiale, où celle-ci est appelée «the old lie», le vieux mensonge. « Le monarque des ombres» est un roman épique, mais belliqueusement antibelliciste. Votre question, c'est exactement celle que le livre tente de formuler: est-ce que ça vaut la peine de risquer sa vie et de la perdre pour des causes auxquelles on croit, même si l'Histoire finit par les qualifier d'injustes, comme dans le cas de Manuel Mena?

Et alors, Mena est-il mort pour rien?

Il est mort en défendant des intérêts qui n'étaient pas les siens. Ses intérêts à lui, comme ceux de toute ma famille, de modestes propriétaires terriens d'Estrémadure,

étaient défendus par la République, non par les insurgés franquistes. S'il est parti à la guerre, c'est parce qu'il s'est fait berner, tout comme l'immense majorité des gamins qui meurent au combat, mais aussi parce qu'il avait été empoisonné par l'idéalisme néfaste du phalangisme. Dans cette guerre, Manuel Mena fut en vérité un vainqueur théorique – car il s'est battu du côté des vainqueurs – et un perdant réel, principalement parce qu'il a tout perdu, y compris sa vie.

Vous revenez sur le célèbre épisode de « L'Odyssée » où Ulysse descend aux Enfers. Il y retrouve Achille, le plus grand guerrier de l'Antiquité, qui se plaint d'être mort si jeune. Cet épisode est-il convoqué pour donner davantage tort à votre grand-oncle?

Ma famille s'est trompée du tout au tout en prenant fait et cause pour le soulèvement franquiste, mais,

après avoir passé tout ce temps à faire des recherches sur Manuel Mena, je ne peux pas dire que ce gamin était pire que moi. J'ai plutôt de bonnes raisons de croire qu'il était meilleur, parce qu'il était, entre autres, capable de risquer sa vie et de la perdre pour les causes auxquelles il croyait, ce que je n'ai, fort heureusement, jamais eu à faire et que je ne serais probablement pas capable de faire. Autrement dit, Manuel Mena avait tort du point de vue politique, mais je ne peux pas dire qu'il ait eu tort du point de vue moral. Quant à l'épisode de « L'Odyssée », il me permet simplement de formuler dans toute sa complexité la question que soulève le destin de Manuel Mena, qui est le destin de tant de jeunes hommes, que les adultes ont envoyés et continuent d'envoyer au combat en usant de vieux mensonges, de beaux mensonges, comme celui que contient le vers d'Horace.

La question de ce qu'on entend par «patrie» est-elle le thème de fond du livre, au moment où l'Europe et son utopie d'Etat fédéral supranational est en train de mourir, alors que le discours sur la «patrie» a partout le vent en poupe en Occident, de l'Italie de Salvini à l'Amérique de Trump? A supposer que ce discours ait dis-

A supposer que ce discours ait disparu à un moment donné! C'est l'un des effets les plus évidents de la crise de 2008, une crise comparable à celle de 1929 : cette dernière a provoqué, en grande partie à cause du nationalisme, la mort de 50 millions de personnes; la nôtre, en revanche, a engendré des phénomènes comme Trump, le Brexit, etc. On s'en est plutôt mieux sortis, vous ne me contredirez passur ce point. La patrie ou la nation offrent un refuge apparent contre les intempéries, et beaucoup de

gens ont besoin de ce que Nietzsche appelait « la chaleur de l'étable ». C'est le meilleur outil qu'ont trouvé les riches et les puissants de ce monde pour tromper les pauvres et les plus vulnérables. Mais j'espère que l'utopie d'une Europe unie n'est pas morte, car c'est la seule utopie raisonnable que les Européens aient inventée jusqu'à présent.

Qu'entendez-vous par patrie? L'un de vos personnages dit que c'est «l'endroit où l'on donne son premier baiser»...

Pour ma part, l'unique concept de patrie qui me plaise est celui de Cervantès – il en est d'ailleurs question dans « Le monarque » –, et ce concept s'oppose à l'idée commune de patrie: pour lui, c'est ce bout de terre – un village, un quartier, une ville – auquel sont rattachés ses souvenirs, sa famille, les gens que l'on aime, etc. Ce n'est pas une notion politique mais personnelle, émotionnelle. Dans ce sens, j'ai deux ou g



Monarque. Ce portrait de Manuel Mena, le grand-oncle de Javier Cercas, dans sa tenue de sortie de tirailleur, pris à Saragosse, en 1938, a longtemps hanté l'écrivain.



Périodicité : Hebdomadaire

OJD: 340253

Date : 6 septembre

2018

Page de l'article : p.72-74 Journaliste : CHRISTOPHE

ONO-DIT-BIOT



- Page 4/4

trois patries. Et, j'aimerais en avoir davantage. Du mot «patrie» vous dites qu'il est «ancien et sale» («una palabra antigua y ensuciada»). Vous n'êtes pas sans savoir pourtant que ce «mot ancien et sale» figure dans la première phrase de l'hymne national français, forgé par des révolutionnaires issus des Lumières? Qui ne le sait pas? Vous voulez que je vous le chante, comme dans « Casablanca »? Comme toute personne raisonnable, je déteste les hymnes, même si, dans le cas de « La Marseillaise », je suis tenté de faire une exception, parce que c'est l'hymne de la révolution qui est à l'origine de tout ce qu'il y a de mieux dans l'Europe actuelle... Mais je ne le ferai pas: on a commis et on continue de commettre trop d'atrocités au nom de la patrie. Je refuse d'innocenter ce mot, à moins qu'on lui attribue le sens que lui donne Cervantès ou qu'on le décrasse. Et à fond « Le monarque des ombres », de J. Cercas. Traduit de l'espagnol par Karine Louesdan et Aleksandar Grujicik (Actes Sud, 314 p., 22,50 €). Interview intégrale sur lepoint.fr.

Pays : France Périodicité : Quotidien Date: 13 septembre

Page de l'article : p.1 Journaliste : aje/alu/mm

Page 1/2



13/09/2018 12:12:24

Le Médicis retient 12 romans en français et 10 romans étrangers

Le jury du prix Médicis a dévoilé jeudi sa première sélection qui comprend 12 romans en français et 10 romans étrangers en lice pour son prix qui sera décerné le 6 novembre.

Parmi les titres sélectionnés par les jurés du Médicis on relève la présence du livre de Philippe Lançon, "Le lambeau" (Gallimard), sorti en avril et déjà en lice pour le prix Renaudot.

On trouve également dans la sélection Nicolas Mathieu ("Leurs enfants après eux", <u>Actes</u> Sud), David Diop ("Frère d'âme", Seuil) et Pauline Delabroy-Allard ("Ça raconte Sarah", Minuit) qui figurent tous les trois dans la première sélection du Goncourt.

Primo-romancière, Pauline Delabroy-Allard a déjà reçu la semaine dernière le convoité prix des libraires de Nancy.

Voici la liste, par ordre alphabétique d'auteurs, de la première sélection du Médicis:

Romans en français:

- Emmanuelle Bayamack-Tam, "Arcadie" (P.O.L)
- Nina Bouraoui, "Tous les hommes naturellement désirent savoir" (JC Lattès)
- Pauline Delabroy-Allard, "Ça raconte Sarah" (Minuit)
- Sophie Daull, "Au grand lavoir" (Philippe Rey)
- David Diop, "Frère d'âme" (Seuil)
- Carole Fives, "Tenir jusqu'à l'aube" (Gallimard)
- Pierre Guyotat, "Idiotie" (Grasset)
- Philippe Lançon, "Le lambeau" (Gallimard)
- Nicolas Mathieu, "Leurs enfants après eux" (Actes Sud)
- Franck Maubert, "L'eau qui passe" (Gallimard)
- Catherine Poulain, "Le coeur blanc" (L'Olivier)

AGENCE FRANCE PRESSE MONDIALE

Pays : France Périodicité : Quotidien Date: 13 septembre 2018

Page de l'article : p.1 Journaliste : aje/alu/mm



Page 2/2

- Fanny Taillandier, "Par les écrans du monde" (Seuil)

Romans étrangers:

- Horacio Castellanos Moya, "Moronga", traduit de l'espagnol (Salvador) par René Solis (Métaillé)
- Javier Cercas "Le monarque des ombres", traduit de l'espagnol par Aleksandar Grujicic, avec la collaboration de Karine Louesdon (Actes Sud)
- Selahattim Demirtas, "L'Aurore", traduit du turc par Julien Lapeyre de Cabanes (éditions Emmanuelle Collas)
- Rachel Kushner "Le Mars Club", traduit de l'anglais par Sylvie Schneiter (Stock)
- Zadie Smith, "Swing Time", traduit de l'anglais par Emmanuelle et Philippe Aronson (Gallimard)
- Peter Stamm, "La douce indifférence du monde" traduit de l'allemand (Suisse) par Pierre Deshusses(Bourgois)
- Jon Kalman Stefansson, "Asta", traduit de l'islandais par Eric Boury (Grasset)
- Zoe Valdes, "Désirée Fe", traduit de l'espagnol (Cuba) par Aymeric Rollet (Arthaud)
- Brad Watson, "Miss Jane", traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Marc Amfreville (Grasset)
- Yiyun Li, "Cher ami, de ma vie je vous écris dans votre vie", traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Clément Baude (Belfond)

Le jury du Médicis procèdera à une deuxième sélection le 4 octobre ainsi qu'à une première sélection d'essais.

L'an dernier, le prix Médicis avait récompensé Yannick Haenel pour "Tiens ferme ta couronne" (Gallimard) dans la catégorie romans français et l'Italien Paolo Cognetti pour "Les huit montagnes" (Stock) dans la catégorie romans étrangers. Le prix Médicis de l'essai avait été décerné à l'Américain Shulem Deen pour "Celui qui va vers elle ne revient pas" (Globe).

aje/alu/mm

Périodicité: Hebdomadaire



Date: 13 septembre

Journaliste : Béatrice Arvet

圓

Page 1/1



dans l'Illinois. Il se fait connaître en France avec "Les soldats de Salamine 1 (Actes Sud, 2002). Il a recu le prix international Mondello-Ville de Palerme et le prix Jean-Morer pour " Anatomie d'un instant " (Actes Sud, 2010) ainsi que le prix Méditerranée étranger pour " Les lois de la frontière " (Actes Sud, 2014). Tout en écrivant, il publie des articles dans El Pais et enseigne la littérature espagnole à l'université de Gérone depuis 1989.

Le point aveugle -Actes Sud, 2016 ► Le mobile -Actes Sud, 2016 L'imposteur – Actes Sud, 2015

DES OMBRES »

Il avait toujours catégoriquement refusé de traiter le sujet tant il avait honte du passé franquiste de sa famille. Pourtant, l'histoire de ce grand-oncle phalangiste mort à dix-neuf ans, interférait sans cesse sur son œuvre. Javier Cercas mène l'enquête sincèrement, en réfléchissant sur les origines de la guerre civile, l'héroïsme, " les légendes tissées par les hommes " et la mort qui " seule est indéniable ".

l s'agit d'une affaire d'héritage et manifestement Javier Cercas, qui n'a cessé de collecter des renseignements sur le destin tragique de Manuel Mena tout en se défendant haut et fort d'écrire sur lui, ne pouvait se défiler. Édifié au statut de héros par la mystique villageoise, pleuré par sa nièce jusqu'à n'avoir plus de larmes pour le reste de sa vie, Manuel Mena demeurait non seulement une énigme, mais surtout une ignominie et l'impossibilité d'assumer publiquement le rôle de sa famille durant le conflit. En essayant de dessiner les contours de cette personnalité opaque, il va être amené à contextualiser non seulement le passé de ses ascendants, mais celui de son village et d'une partie de l'Espagne. Cette démarche permet de mieux comprendre la spirale de peur, donc de haine qui s'est emparée du pays. Et au passage, donne

l'occasion de réviser la propagande phalangiste, dont l'écho inquiétant - antisystème, anticapital, antilibéral, nationalisme social, démagogie - nous revient régulièrement dans les diatribes de nos partis d'extrême gauche ou droite.

Manuel Mena avait dix-sept ans au commencement de la guerre et trois mois de plus lorsqu'il s'est engagé dans le camp des phalangistes. Il est mort en septembre 38 lors de la vaine bataille de l'Èbre où sont tombés 25 000 hommes en 115 jours et nuits de combats d'une violence inouïe. Sa nièce n'a cessé de poser cet homme qu'elle adorait en héros, tout en conditionnant son fils à ne pas choisir le même genre de destin. Celui-ci a donc dû en passer par ses rapports avec cette mère déracinée, qui l'a formaté à devenir Ulysse, celui qui vieillit et non Achille, celui qui se lamente d'être "le monarque des ombres ". Comment enquêter sur des événements vieux de quatre-vingts ans? Quelle vérité peut-il en sortir ? Javier Cercas aime-

rait trouver des indices laissant entendre que son parent s'était fourvoyé. Contrairement à plusieurs de ses ouvrages, il s'interdit ici d'utiliser la fiction pour approcher la réalité. Cela l'oblige à une discipline stricte, une lutte virulente entre le romancier prêt à s'engouffrer dans le moindre interstice disculpant la trop jeune recrue et l'historien à la recherche de preuves. À défaut d'en restituer l'état d'esprit, l'auteur des "Soldats de Salamine" tente d'établir les faits avec le peu qu'il possède, le témoignage de rares survivants et quelques pauvres documents parfois erronés. Le cheminement est passionnant, complété par une réflexion philosophique sur la transmission, le courage, le sacrifice. Avec ce nouvel opus, Javier Cercas clôt un cycle dans une œuvre mémorielle, cohérente, rigoureuse et complexe, injustement absente du palmarès de nos prix littéraires.

Béatrice Arvet



Périodicité: Hebdomadaire

Date: 14 septembre

2018

Page de l'article : p.8 Journaliste : THIERRY

CLERMONT



- Page 1/4



Javier Cercas: bas les masques!

PORTRAIT

Le romancier publie une enquête sur son grand-oncle, jeune phalangiste mort dans les rangs franquistes en 1938. Le livre qu'il rêvait d'écrire depuis ses débuts.

THIERRY CLERMONT

E FUT un véritable soulagement pour moi. J'ai été comme délivré.» Confortablement installé à la table d'une brasserie parisienne, l'Espagnol Javier Cercas commente la sortie de son neuvième roman, Le Monarque des ombres, au titre inspiré d'un vers de l'Odyssée, un de ses livres de chevet. Il poursuit, enthousiaste, dans un français irréprochable: «Ce livre, je le porte depuis toujours, et toujours j'avais repoussé son processus d'écriture. J'avais peur de découvrir des choses particulièrement sombres. » Un roman qui fit grand bruit en 2017 de l'autre côté des Pyrénées, où le lecteur découvrait que le grand-oncle de Javier Cercas, l'oncle de sa mère, Manuel Mena, avait été un combattant phalangiste durant la guerre d'Espagne, tué sur le front, arme à la main, à l'âge de dix-neuf ans. Sur plus de 300 pages, le romancier, un des plus doués de la Péninsule, aux côtés de ses aînés Antonio Muñoz Molina, Arturo Pérez-Reverte et Javier Marías, l'auteur des Soldats de Salamine a mené l'enquête sur le terrain, tissant un récit très personnel, sans jamais prendre parti ou juger.

«Le "mauvais camp"»

Adulé par la mère de l'écrivain, qui paradoxalement le présentait à son fils aussi comme un contre-exemple, le sous-lieutenant Manuel Mena avait été oublié volontairement par le reste de sa famille. «Il avait choisi le "mauvais camp", comme on dit. Mais un camp choisi par la moitié des Espagnols, tout du moins en 1936. Je rappelle que j'ai grandi au sein d'une famille franquiste. Par ailleurs, l'Histoire aussi peut se tromper, et je voulais la montrer, l'exposer, dans toute sa complexité, je voulais savoir et comprendre. Alors j'ai écrit ce roman sur l'héritage de la guerre civile. Généralement, quand on évoque des choses du passé, perdues dans les brumes du passé, on est tenté de les déformer, de les maquiller. On a toujours peur de la vérité et on s'accommode toujours d'un mensonge, et aujourd'hui plus qu'hier. Je dirais même que le mensonge est devenu la



Périodicité : Hebdomadaire

Date: 14 septembre 2018

Page de l'article : p.8 Journaliste : THIERRY

CLERMONT



Page 2/4

norme. On nous ment même au nom de la vérité. Autre chose: Günter Grass avait le devoir de nous raconter son engagement dans la Waffen SS à dix-sept ans, qu'il n'a révélé qu'au soir de sa vie. Je ne lui pardonnerai jamais de ne pas l'avoir fait. Il n'a pas su affronter son pas-

«Né dans le rock and roll!»

Javier Cercas est né en 1962 en Estrémadure, région déshéritée, dans le village d'Ibahernando, la même où avait vécu Manuel Mena, et où son grand-père paternel dirigeait la Phalange locale. Alors qu'il a quatre ans, la famille, son vétérinaire de père en tête, s'installe à Gérone, en Catalogne.

Le futur écrivain, déjà passionné par le tennis, grandit au milieu des livres et des disques de sa sœur aînée, qui lui fait découvrir les Doors, Led Zeppelin, le Bob Dylan des grandes années et Creedence Clearwater Revival. II s'enthousiasme: «Je suis né dans le rock and roll! D'ailleurs, tous mes livres sont structurés de la même façon, avec refrains et couplets, variations, ornements, répétitions, solos... » Entre deux coups de fourchette, entre deux citations (Tolstoï, Kafka, Montaigne...), il marque une pause.

« Je lisais énormément, et aujourd'hui encore. Mon premier choc littéraire a été la lecture de Michel Strogoff. Quel roman magnifique!» Il a connu d'autres enthousiasmes, provoqués par Gustave Flaubert, Antonio Machado, Melville, Oscar Wilde, Kafka et Italo Calvino, Faulkner, André Gide et ses Fauxmonnaveurs, et les écrivains du «boom»: García Márquez, Julio Cortázar, Cabrera Infante et surtout Mario Vargas Llosa, dont il découvre La Ville et les chiens à l'adolescence (« Un des romans les plus parfaits qui soient », préciset-il), et qui le prendra en amitié.

En 1987 paraît Le Mobile, son premier ouvrage, l'année où il part s'installer provisoirement aux

États-Unis. « J'avais alors. confie-t-il en souriant, l'intention secrète de devenir un écrivain nord-américain postmoderne... Alors que je me considère aujourd'hui plutôt post-postmoderne. J'ai dépassé le cynisme et le sarcasme qui ont envahi la littérature justement postmoderne. » Suivent A petites foulées (El inquilino, dans l'original) et Le Ventre de la baleine, en 1997, timidement accueillis par le public et la critique.

Rencontre avec Vargas Llosa

Puis vint le miracle des Soldats de Salamine, en 2001, dans lequel Javier Cercas brosse magistralement le portrait de Rafael Sánchez Mazas, écrivain fasciste, fondateur de la Phalange et futur ministre du premier gouvernement de Franco, après avoir miraculeusement échappé au peloton d'exécution des Républicains.

Le livre est remarqué, mais c'est la longue et élogieuse critique qu'en a faite Mario Vargas Llosa en septembre de la même année dans El País (sous le titre «Le Rêve des héros») qui va propulser Les Soldats de Salamine au sommet des ventes. Au total, y compris le format poche, plus d'un million d'exemplaires écoulés, et des traductions dans une vingtaine de pays. D'autres voix auront rejoint celle de Vargas Llosa, et non des moindres: Susan Sontag, George Steiner, J.M. Coetzee, Doris Lessing... Les deux hommes se rencontrent quelques jours plus tard, précisément le 11 septembre. «C'était très étrange, se souvientil. Le restaurant où nous nous sommes retrouvés, à Madrid, était totalement vide. Quelle curieuse atmosphère. Depuis, nous nous voyons plus ou moins régulièrement.» Une autre amitié naîtra deux ans plus tard: celle de l'écrivain et réalisateur David Trueba, qui portera à l'écran Les Soldats de Salamine et qui apparaît dans Le Monarque des ombres.

Entre-temps, Javier Cercas a entamé sa collaboration avec El País, où il signe régulièrement des chroniques et des tribunes, ne måchant pas ses mots, et combattant avec acharnement toute forme de national-populisme ou de nationalisme, et tous ceux qu'il appelle les «canailles des bonnes causes». Récemment, les indépendantistes catalans se sont attiré ses foudres à plusieurs reprises, lui qui avait par le passé qualifié les discours du président de la Generalitat, Jordi Pujol, de «flatulences patriotiques ».

Il revient longuement sur la dégradation de la situation politique en Europe et sur le Brexit, qu'il condamne. « Aujourd'hui, le national-populisme qui monte de façon inquiétante dans toute l'Europe n'est que le masque light du fascisme et du communisme des années 1930. Pour le moment. Et on ne peut s'empêcher de rapprocher la crise de 2008 et la Grande Crise de 1929, avec les conséquences que l'on sait. Et puis on a oublié le côté fascinant du fascisme, son anticapitalisme. On l'a simplifié depuis, réduit à une caricature. Ce qui est dangereux. »

Hélas, les quatre volumes réunissant les articles de celui qui se dit non pas écrivain espagnol mais «écrivain en espagnol» n'ont pas été traduits en français.

« Le roman doit être engagé»

Anatomie d'un instant: c'est le titre qu'il donne en 2009 à son roman centré sur l'échec du coup d'État du 23 février 1981, mené par des officiers nostalgiques du franquisme, au sein du palais des Cortes, qui accueille les députés. Nouveau succès. Confirmé cinq ans plus tard avec L'Imposteur, dans lequel il s'est penché sur le destin d'Enric Marco, icône antifranquiste, symbole de l'anarcho-syndicalisme, vice-président de la puissante association des parents d'élèves de Catalogne, président de l'Amicale de Mauthausen qui pendant des



Pays: France

Périodicité: Hebdomadaire

Date: 14 septembre 2018

Page de l'article : p.8 Journaliste : THIERRY

CLERMONT



décennies s'est fait le porte-parole des survivants espagnols de la Shoah mais qui avait inventé de toutes pièces son passage dans les camps de la mort.

Javier Cercas nous avoue qu'il est plus sain de parler de son livre à Paris qu'en Espagne. Moins de tensions de ce côté-ci; moins d'hystérie, aussi. «Jeune, ajoutet-il, je doutais de la littérature engagée. Aujourd'hui, je pense que la littérature peut être utile, si elle est assez courageuse pour aller au fond des choses. Mais c'est le roman qui doit être engagé, corps et âme, et non pas le romancier. Et depuis la crise de 2008, c'est la politique qui s'est imposée à nous. »

Il vient d'entamer un nouveau roman, loin des guerres du passé, «maintenant que je suis soulagé, précise-t-il, mais je dois me réinventer ». Et nous nous quittons sur cette bonne parole: «N'oublions jamais que la littérature est un jeu sérieux. » 🔳

Généralement, quand on évoque des choses du passé, perdues dans les brumes du passé, de les déformer



LE MONARQUE DES OMBRES

De Javier Cercas, tradult de l'espagnol par Aleksandar Grujicic et Karine Louesdon, Actes Sud, 320 p., 22,50 €.



par Mario Vargas Llosa, J. M. Coetzee, **Doris Lessing** et George Steiner. Il est adapté au cinéma deux ans plus tard par David Trueba, qui deviendra son complice.

2006

La verdad de Agamenón (essai). Non traduit en français. 2009 **Anatomie** d'un instant. Prix national du roman. 2016 Le Point aveugle (essai).

2017 Neuvième roman: Le Monarque des ombres.

EXPRESS

1962

Naissance à Ibahernando (Estrémadure), au sein d'une famille franquiste.

1987

Publie son premier livre, Le Mobile, et s'installe pour deux ans aux États-Unis.

1999

Entame sa longue collaboration au quotidien madrilène El Pais. 2001

Les Soldats de Salamine. Le roman est salué



Pays : France

Périodicité : Hebdomadaire

Date: 14 septembre

2018
Page de l'article : p.8 Journaliste : THIERRY CLERMONT



- Page 4/4





Pays : FR Périodicité : Quotidien





Date: Du 15 au 17 septembre 2018

Page de l'article : p.34-35 Journaliste : LISBETH KOUT-

CHOUMOFF ARMAN

130

- Page 1/2

JAVIER CERCAS: «PENDANT LA GUERRE, MA FAMILLE A CHOISI LE MAUVAIS CAMP»

PAR LISBETH KOUTCHOUMOFF ARMAN

Dans «Le monarque des ombres», l'auteur espagnol affronte pour la première fois l'engagement franquiste de ses aïeux. En croisant histoire et récit intime, il déconstruit les mythes qui conduisent à la violence

▶ Et si le vrai héros des livres de Javier Cercas n'était pas, avant tout, le silence? Le silence de l'oubli, de l'histoire, des morts et des familles? Ce silence de cimetière qui entoure les tabous et les drames? Sans doute que les livres de l'écrivain espagnol, parmi les plus traduits, ne feraient pas autant de bruit s'ils ne s'attachaient pas justement à ferrailler avec les non-dits, intimes et collectifs, qui recouvrent les erreurs du passé.

PARLEMENT À MADRID

Né en Estrémadure, devenu Catalan par l'exil de ses parents à Gérone quand il était enfant, Javier Cercas a fait de l'écriture un exercice d'éclaircissement, une façon de regarder droit dans les yeux passé et présent, l'un étant toujours dans l'autre. Les soldats de Salamine, en 2001, le roman qui l'a rendu célèbre, revient sur un épisode de la guerre civile espagnole, au moment de la débâcle des républicains. Cinquante prisonniers fascistes sont fusillés à la toute fin de la guerre. Parmi eux, Rafael Sanchez Mazas, qui parvient à s'échapper de justesse. Dans sa fuite, l'écrivain devenu idéologue de la Phalange, le parti d'extrême droite, se cache en forêt et tombe nez à nez avec un soldat républicain. Le temps d'un regard, celui qui aurait dû le dénoncer choisit de lui sauver la vie.

HÉRITAGE OBSCUR

Après ce succès inaugural, Javier Cercas ne cessera plus de faire de l'enquête historique un genre littéraire. Dans Anatomie d'un instant, il décortique, seconde après seconde, la tentative de coup d'état du 23 février 1981 lorsqu'un groupe de gardes civils pénètre dans l'hémicycle du parlement à Madrid. La télévision espagnole, présente pour les débats parlementaires, capte sur le vif l'événement. Javier Cercas s'attache ensuite au destin d'Enric Marco, grande figure catalane de l'anti-franquisme, syndicaliste, qui se présentait aussi comme un rescapé des camps



nazis. Avant que la vérité n'éclate: Enric Marco avait inventé une bonne partie de sa vie et notamment son passé d'ancien prisonnier des camps.

Après ce parcours dans le clair-obscurde l'âme humaine plus encore que de l'histoire, Javier Cercas opte pour un terrain ô combien accidenté, celui de sa propre famille. Le monarque des ombres fait le portrait d'un héros de la famille maternelle de Javier Cercas, le tout jeune Manuel Mena, grand-oncle de l'auteur, phalangiste enthousiaste, mort au combat contre les républicains, en 1938, lors de la sanglante bataille de l'Ebre. Il avait à peine 19 ans.

LA MÈRE RÉSISTE

Pour parler de ce livre qu'il a longtemps porté, craignant des années durant d'approcher ce passé familial, redoutant d'aborder cet héritage obscur, ce passé «honteux» d'aïeux qui avaient fait les mauvais choix politiques, nous retrouvons Javier Cercas dans le foyer d'un hôtel à Paris, juste derrière la place de l'Odéon. L'écrivain revient tout juste d'Angleterre, où il a des lecteurs fervents. Le 23 septembre, il fera halte à Montricher, à la Fondation Jan Michalski. Javier Cercas a connu le succès international avec «Les soldats de Salamine» en 2001. (JOEL SAGET/

Avant que la conversation, volubile et généreuse, ne s'enclenche, en français, sur Le monarque de l'ombre, faisons de la place au fameux silence dont Cercas parle si bien. Car c'est bien le silence qui ouvre ce nouveau roman. Comme dans ses précédents livres, l'auteur se met en scène. Dans les toutes premières pages du livre, il raconte comment, avant même de devenir écrivain, il pensait qu'il faudrait un jour écrire un livre sur ce jeune héros familial, cet Achille sacrifié à l'idéal de la «belle mort», celle du héros mort au combat. Et comment il abandonna cette idée le jour même où il devint écrivain,

«Si on ne connaît pas le passé, on ne comprend rien au présent» désarmé devant la difficulté d'une telle entreprise.

Parmi les événements qui l'ont conduit à revenir sur sa décision, Javier Cercas cite une soirée passée avec sa mère. Veuve depuis peu, à peine remise, de surcroît, d'un accident de la route, elle est soutenue par son fils, sa belle-fille et son petit-fils qui dorment le week-end chez elle. Un soir, passe à la télévision L'avventura de Michelangelo Antonioni, où une femme disparaît pendant une excursion entre amis et que tout le monde finit par oublier.

HONTE DU PASSÉ FAMILIAL

Statique et silencieux, le chefd'œuvre assomme rapidement la femme et le fils de Javier Cercas. A la grande surprise de l'écrivain, Blanca, la mère, elle, reste éveillée: «Jamais un film ne m'a autant plus», lance-t-elle même à la fin. Devant la mine étonnée de son fils, elle explique: «Ce qui se passe dans ce film, c'est ce qui se passe tout le temps: quelqu'un meurt et le lendemain, plus personne ne se sou-vient de lui. C'est ce qui est arrivé à mon oncle Manolo, » Manolo, c'est Manuel Mena. Les silences d'Antonioni déclenchent de longs échanges entre la mère et le fils sur le jeune oncle parti se battre pour

Périodicité: Quotidien

Date: Du 15 au 17 septembre 2018

Page de l'article : p.34-35 Journaliste : LISBETH KOUT-

CHOUMOFF ARMAN

Page 2/2

une cause qu'il croyait juste. Javier Cercas comprend que l'heure est venue de ferrailler avec ce silence-là, celui d'une famille, la sienne.

«Quandj'étais enfant, explique-t-il dans le lobby de l'hôtel à Paris, ma mère me parlait toujours de son oncle. Elle avait 7 ans quand la dépouille de Manuel Mena est revenue au village. Elle l'adorait. Cette histoire a été ma première légende, mon mythe fondateur. J'ai longtemps eu honte du passé franquiste de ma famille. Que faire avec un tel héritage? Il est facile de savoir que faire avec un bon héritage. Mais avec un mauvais? On le cache, on l'édulcore, on le rejette? Ou on cherche à savoir ce qu'il recouvre pour essayer de comprendre? J'ai choisi d'essayer de comprendre, ce qui ne veut pas dire justifier. Simplement comprendre. Parce que si on ne comprend pas un héritage, il vous gouverne. Et on risque de répéter les mêmes erreurs», explique Javier Cercas.

UNE POLITIQUE LÉTALE

Alors l'écrivain se fait l'historien de cette vie fauchée à l'orée de l'âge adulte. Il retourne dans le fief familial, à Ibahernando, «village reculé, isolé et misérable d'Estrémadure, une région reculée, isolée et misérable d'Espagne, collée à la frontière portugaise». Au cours de ses recherches, Javier Cercas s'aperçoit, à sa grande surprise, que l'histoire de ce microcosme pendant la République et pendant la guerre est «l'exact miroir de l'histoire de l'Espagne à la même période». Avec les mêmes mythes, les mêmes fictions aveuglantes qui conduisent au bain de sang. Pour les décortiquer, les déconstruire, il alterne les points de vue. Il fait cohabiter deux narrateurs. A la voix de Javier Cercas, l'écrivain qui tente d'écrire un livre sur Manuel Mena, s'ajoute celle d'un historien, «détaché, froid, exact», qui rassemble les faits sur cette famille d'Ibahernando.

De cet assemblage, par-delà le silence si longtemps gardé, et sous nos yeux de lecteurs émus, à un point que l'on ne peut imaginer en commençant le livre, reprend forme Manuel Mena, ce jeune homme «idéaliste, empoisonné par une fiction politique létale». Montrer comment ce poison pouvait être attirant pour la jeunesse des années vingt et trente est l'un des nombreux passages passionnants du livre. «Il faut comprendre, même si c'est difficile, combien le fascisme était fascinant par certains aspects et combien d'intelligences exceptionnelles ont été séduites par lui. Comment l'expliquer? Le fascisme, comme tous les populismes, promettait un paradis. Le mouvement était anticapitaliste et anti-élite. C'était un mouvement de jeunes. La démocratie était le camp des vieux. Des gens biens s'y sont laissé prendre. C'est le plus difficile à admettre. Il est facile de juger cinquante ans après les faits. Juger facilement et superficiellement est la tentation stupide et odieuse des moralisateurs. Il s'agit d'abord de savoir. Juger est le travail des juges», estime l'écrivain.

De roman en roman, Javier Cercas questionne l'histoire, ses héros, ses antihéros et cette cécité propre aux acteurs du présent: «Je reviens toujours à Fabrice del Dongo, le personnage de La chartreuse de Parme, qui se retrouve en pleine bataille de Waterloo et qui ne comprend rien à ce qui se passe autour de lui. Aujourd'hui, face à l'éclosion des populismes partout en Europe, nous sommes comme del Dongo, comme Manuel Mena. Mes romans ne parlent pas du passé. Ils parlent du présent mais d'un présent plus large que celui qui est admis aujourd'hui, un présent qui englobe le passé. Sans cette vision large du présent, on ne comprend rien à ce qui est en train de se produire sous nos yeux et qui est extrêmement inquiétant. J'ai longtemps refusé de penser que la littérature pouvait être utile. J'ai changé d'avis. La littérature est utile quand elle veut comprendre la complexité morale, historique, politique du présent. Ecrire un roman revient toujours à poser une question complexe de la façon la plus complexe possible. Comprendre est la seule façon d'avoir une possibilité de ne pas commettre les mêmes erreurs que nos aïeux.» =

* Rencontre avec Javier Cercas à la Fondation Jan Michalski à Montricher, le dimanche 23 septembre à 18h, www.fondation-janmichalski.com



Genre | Roman Auteur | Javier Cercas Titre | Le monarque des ombres Traduction | De l'espagnol par Aleksandar Grujicic, avec la collaboration de Karine Louesdon Editeur | Actes Sud Pages | 318

Pays : France Périodicité : Quotidien Date: 17 septembre

2018

Journaliste : Gilles Sengès



Page 1/3

« Même si on a peur de découvrir le pire, on ne peut pas refuser son héritage historique »

Javier Cercas: « Il faut connaître pour commencer et comprendre pour continuer. Ce qui ne veut pas dire justifier. Au contraire, c'est se donner les instruments pour ne pas répéter les mêmes erreurs »

écrivain espagnol Javier Cercas continue son travail de mémoire sur la Guerre civile qui a secoué son pays entre 1936 et 1939 en publiant *Le monarque des ombres*, son second ouvrage sur cette période.

Pourquoi cette fascination pour cette période tragique de l'histoire de l'Espagne?

Il y a peut-être une fascination de ma part pour l'aspect épique de la guerre. Mais il y a surtout le fait que la Guerre civile est le commencement du présent. Sinon, celui-ci est mutilé. Cela tient au fait que la mémoire subsiste et que des témoins vivent encore. On ne peut pas comprendre l'histoire actuelle de l'Espagne sans aller à ses racines, en gommant la Guerre civile. Le monarque des ombres parle surtout de l'héritage de cette guerre. De cette partie sombre de l'histoire, de ces guerres dont tout un chacun hérite que l'on soit français, allemand ou espagnol. Qu'est-ce que l'on fait avec cet héritage? On le cache? On l'édulcore? On s'invente une autre histoire comme Enric Marcos, le personnage central de L'imposteur, mon précédent livre, qui pendant des décennies a porté la parole des survivants espagnols de l'Holocauste sans avoir jamais connu les camps nazis? Ma famille était franquiste, mon grandoncle Manuel Mena était le symbole de son adhésion au franquisme et j'ai longtemps refusé cet héritage. Or, même si ce n'est pas facile, même si on a peur de découvrir le pire, on ne peut pas refuser son héritage. Il s'est passé des choses terribles dans toute l'Espagne. Il faut connaître pour commencer et comprendre pour continuer. Ce qui ne veut pas dire justifier. Au contraire, c'est se donner les instruments pour ne pas répéter les mêmes erreurs.

D'autant qu'au terme de votre enquête, on se rend compte que votre grand-oncle était une victime...

Oui, c'est le symbole de ce que l'on oublie trop souvent: ce sont les enfants qui font la guerre, poussés par les adultes. Manuel Mena avait dix-sept ans quand on l'a envoyé sur le front et dix-neuf ans quand il est mort. De tout temps, on a idéalisé la guerre que cela soit dans la littérature, la peinture etc. On l'a toujours présentée comme utile, héroïque, noble... Je cite en exergue de mon livre la formule d'Horace: « Il est doux et honorable de mourir pour la patrie. » C'est sans doute la vision qu'avait mon grand-oncle comme tous les enfants que l'on envoie à la guerre. Il pensait partir pour sauver sa patrie, sa famille, la religion et ses valeurs et il s'est trouvé plongé dans la guerre telle que la montre le peintre Goya, dans toute sa violence et son absurdité. Il a été victime de ces idéologies toxiques qui promettent le paradis et qui créent des enfers. Cela a été le cas du fascisme et du communisme dans les années 1940, ça l'est aujourd'hui avec le salafisme. Ce sont des enfants qui mènent des attentats terroristes.

L'histoire se répète...

Aujourd'hui, j'ai le sentiment que l'on refait les mêmes erreurs que dans les années 1930 parce que nous avons banalisé ce qui s'est passé à cette époque. Aucun pays n'est épargné, aujourd'hui, par le populisme. Les masques de l'autoritarisme ont seulement changé avec quelques nuances. A ses débuts, chez nous, le fascisme avait un côté attirant voire fascinant pour les jeunes. Il se présentait comme un mouvement anti-système, anti-capitaliste, visant une société parfaite, voulant en finir avec la « vielle démocratie ». En Primo de Rivera, il avait un leader charismatique qui se targuait de représenter le peuple. On a oublié tout cela! En Espagne, on édulcore le passé, surtout la gauche, en présentant la majorité de la population

Pays : France Périodicité : Quotidien Date: 17 septembre

2018

Journaliste : Gilles Sengès



Page 2/3

comme étant opposée à Franco. Mais dans les années 1950-1960, le caudillo disposait d'un grand soutien. C'est comme vous en France où le général de Gaulle a réussi à convaincre que tous les Français étaient résistants. Et je ne parle pas de la guerre d'Algérie! J'ai décidé de faire tout le contraire. J'avais peur de connaître mon héritage, mais au bout du compte la surprise n'était pas si mauvaise. Manuel Mena n'a rien fait. Il a sans doute tué mais c'était au combat. Je ne peux pas dire que c'était une personne pire que moi, bien au contraire. Il a fait une chose que je n'ai heureusement pas été obligé de faire qui était de risquer sa vie et de la perdre pour défendre ce qu'il croyait être bien. Quant à mon grand-père qui avait été phalangiste au début de la guerre, j'ai découvert qu'il avait rompu tous les ponts avec le franquisme au lendemain de sa victoire. C'est trop facile de juger les gens quatre-vingts ans après sans connaître le contexte et de savoir qui était du bon côté. Ma famille s'est trompée. Cela signifie-t-il pour autant que l'ensemble des républicains qui avaient raison politiquement étaient des anges? Non, plus de sept mille religieux ont été tués à cause de leur foi.

Quand l'Espagne aurait-elle dû affronter son passé?

On dit que la Guerre civile espagnole s'est terminée en 1939. C'est faux! Elle a duré quarante-trois ans parce que la dictature de Franco a été la prolongation de la guerre par d'autres moyens. Ce n'est pas facile à assumer un tel passé. Mais il faut le faire, affronter la vérité. La question n'est pas d'exhumer les cendres de Franco mais de savoir ce qu'il fait encore là! C'est impossible de garder un dictateur dans un horrible monument de style fasciste aux côtés de quelques-unes de ses victimes. L'Espagne a connu un miracle au moment de la transition. Celui de passer d'une dictature à une démocratie sans connaître de guerre. Cela ne s'était jamais produit avant. Cela a été un succès. Depuis, notre pays n'a jamais connu une aussi longue période démocratique de son histoire. Cela a été un exemple pour l'Amérique latine et les pays de l'Est. Mais cela a eu un certain prix dont celui de maintenir Franco enterré dans la « vallée de ceux qui sont tombés ». Aujourd'hui, on doit affronter les traumatismes du passé. Quand on parle de cela, on parle du présent. Les Allemands ont fait un travail exemplaire, mais ils l'ont fait deux générations après la guerre.

Les indépendantistes catalans disent que l'Espagne demeure un pays franquiste...

En 2017, selon l'indice de démocratie de *The Economist*, il n'y avait que dix-neuf démocraties pleines et entières dans le monde. Les Etats-Unis, la France, le Japon, la Belgique où s'est réfugié Carles Puigdemont, le lea-

der indépendantiste catalan. ne figurent pas dans la liste. L'Espagne, si, au dix-neuvième rang. L'Espagne est une démocratie. Tout le monde le sait. La démocratie parfaite n'existe pas. Sinon, c'est la dictature. Franco qualifiait ainsi sa dictature de « démocratie organique». La fantastique propagande indépendantiste, la paresse de certains journalistes qui ont accepté leurs mensonges ajoutés à la collaboration de Monsieur Poutine trop content de déstabiliser l'Espagne et l'Europe ont réussi à répandre le mensonge sur l'absence de démocratie dans notre pays. La question catalane se résume au fait que c'est une région riche par rapport au reste de l'Espagne. En Catalogne, ce sont les élites économiques, les grandes entreprises, les banques et les medias locaux qui ont poussé à la roue pour se séparer des pauvres et traverser la crise plus confortablement! Ce n'est pas un problème d'autonomie parce que l'Espagne est l'un des pays les plus décentralisé du monde. C'est la démocratie qui est en danger. Les indépendantistes ont décidé de la



L'écrivain de la Guerre civile

Après le passionnant roman-document Les soldats de Salamine (2002) décrivant un épisode étonnant des derniers iours du conflit, côté républicain, Javier Cercas, 56 ans, publie aujourd'hui Le monaraue des ombres (Actes Sud, 318 pages, 22,50 euros) dans lequel il affronte le passé de sa famille en enquêtant sur la mort au front, à l'âge de 19 ans, de son grand-oncle phalangiste.

Pays : France Périodicité : Quotidien Date: 17 septembre

2018

Journaliste : Gilles Sengès

1

Page 3/3

« Aujourd'hui, j'ai le sentiment que l'on refait les mêmes erreurs que dans les années 1930 parce que nous avons banalisé ce qui s'est passé à cette époque »



Il y a eu des moments terribles en septembre-octobre de l'an dernier, entre le moment où a été décidée l'organisation d'un référendum sur la sécession avec l'Espagne et la déclaration unilatérale d'indépendance. Le climat était délétère avec une dangereuse division sociale. On a assisté à la fuite de plus de trois mille entreprises. Aujourd'hui avec Pedro Sanchez comme hier avec Mariano Rajoy, il n'y a pas de dialogue possible. La situation est pétrifiée. Elle demeure irrationnelle. Le Parlement est fermé et les mêmes demeurent au pouvoir en Catalogne. Ils ne veulent parler que du droit à l'autodétermination. Ce qui signifierait qu'une partie du pays puisse décider seule

de l'avenir de l'Espagne. L'ONU ne reconnaît de droit à la sécession que dans les cas de guerre, de colonisation et de violation des droits de l'homme. Les indépendantistes sont devenus une secte. Ils suivent aveuglément leur leader. Ils ont peur que l'un d'entre eux sorte du rang.

Interview Gilles Sengès

@Gillesenges 💆

illesenges

Pays: FR

Périodicité : Quotidien





Date : 17 septembrePage de l'article : p.2-3
Journaliste : Isabel Contreras

Page 1/2

3

Le Femina dévoile ses premières sélections 2018

Par Isabel Contreras, le 17.09.2018 à 18h25 Grands prix d'automne



JEAN-FRANÇOIS PAGA/GRASSET

Le jury du Femina, par la voix de Camille Laurens, a annoncé lundi 17 septembre deux listes composées de 14 romans français et de 14 romans étrangers.

Quatorze romans français et quatorze romans étrangers composent la première sélection du prix Femina 2018.

Si on reconnait plusieurs romans déjà sélectionnés par le <u>Goncourt</u> ou le <u>Médicis</u> comme <u>Frère</u> d'âme de David Diop ou <u>La révolte</u> de Clara Dupond-Monod, on retrouve des livres absents jusqu'à présent sur les listes comme ceux d'Olivier Liron(<u>Einstein</u>, le sexe et moi, Alma) ou Régine Detambel (<u>Platine</u>, <u>Actes</u> sud).

Chez les étrangers, plusieurs auteurs nouvellement traduits en français y trouvent leur place comme Itamar Orlev avec *Voyou* (Seuil) ou Abubakar Adam Ibrahim avec *La saison des fleurs de flamme* (L'observatoire).

Les prochaines sélections auront lieu les 5 et 24 octobre, avant la remise des prix le 5 novembre.

Romans français

- Arcadie d'Emmanuelle Bayamack-Tam (POL)
- Trois enfants du tumulte d'Yves Bichet (Mercure de France)

Périodicité : Quotidien

Date: 17 septembre
Page de l'article: p.2-3
Journaliste: Isabel Contreras

圓

Page 2/2

- Tous les hommes désirent naturellement savoir de Nina Bouraoui (J-C Lattès)
- Je voudrais que la nuit me prenne d'Isabelle Desesquelles (Belfond)
- Platine de Régine Detambel (Actes Sud)
- Frère d'âme de David Diop (Seuil)
- La révolte de Clara Dupond-Monod (Stock)
- François, portrait d'un absent de Michaël Ferrier (Gallimard)
- Idiotie de Pierre Guyotat (Grasset)
- Le lambeau de Philippe Lançon (Gallimard)
- Einstein, le sexe et moi d'Olivier Liron (Alma)
- Tu t'appelais Maria Schneider de Vanessa Schneider (Grasset)
- Roissy de Tiffany Tavernier (Sabine Wespieser)
- Une vie en l'air de Philippe Vasset (Fayard)

Romans étrangers

- Je reste ici de Marco Balzano traduit de l'italien par Nathalie Bauer (Philippe Rey)
- Taxi curação de Stefan Brijs traduit du néerlandais par Daniel Cunin (Héloïse d'Ormesson)
- Le monarque des ombres de Javier Cercas traduit de l'espagnol par Aleksandar Grujicic, avec la collaboration de Karine Louesdon (Actes Sud)
- Le bûcher de György Dragoman traduit du hongrois par Joëlle Dufeuilly (Gallimard)
- La femme à part de Vivian Gornick traduit de l'anglais par Laetitia Devaux (Rivages)
- Le cœur converti de Stefan Hertmans traduit du néerlandais par Isabelle Rosselin (Gallimard)
- Forêt obscure de Nicole Krauss traduit de l'anglais par Paule Guivarch (l'Olivier)
- La saison des fleurs de flamme d'Abubakar Adam Ibrahim traduit de l'anglais Marc Amfreville (l'Observatoire)
- La neuvième heure d'Alice McDermott traduit de l'anglais par Cécile Arnaud (La table ronde)
- Voyou d'Itamar Orlev traduit de l'hébreu par Laurence Sendrowicz (Seuil)
- Asta de Jon Kalman Stefansson traduit de l'islandais par Eric Boury (Grasset)
- My absolute darling de Gabriel Tallent (Gallmeister)
- Les livres de Jakob d'Olga Tokarczuk traduit du polonais par Maryla Laurent (Noir sur blanc)
- La marcheuse de Samar Yazbek traduit de l'arabe par Khaled Osman (Stock)



Pays : France Périodicité : Hebdomadaire

OJD: 116839



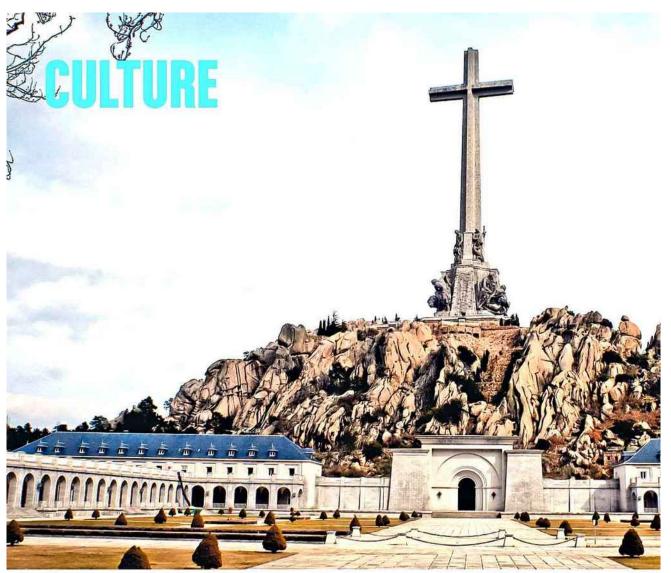


Date: 20-26 septembre

Page de l'article : p.46-48 Journaliste : Olivier Maulin

Page 1/3





Face au soleil

Dans un roman dense et profond, l'écrivain espagnol Javier Cercas enquête sur son grand-oncle mort au combat en 1938 sous l'uniforme de la Phalange, ce qui finit par le rapprocher de sa mère.

es récentes polémiques sur le mausolée de Franco et le refus du chef du gouvernement socialiste, Pedro Sánchez, d'en faire un lieu de "réconciliation" en disent long sur la manière dont le passé espagnol empoisonne plus que jamais son présent. Il y aurait beaucoup à dire sur ce parti pris de "justice" qui pousse certains dirigeants à traquer sans relâche les ennemis du passé, au risque de menacer la paix civile. En assumant le passé communiste de la Russie et en refusant d'ouvrir la boîte de Pandore des procès, un Poutine a certainement frustré le désir légitime de réparation des victimes de la dictature soviétique, mais c'est à ce prix qu'il a su préserver l'unité du peuple russe. Dès qu'il s'agit de juger les hommes du passé, les tribunaux sont en outre démunis. Ils cherchent des vérités positives; ils tombent le plus souvent sur des "zones grises", selon le mot de Pierre Assouline pour qualifier la collaboration. C'est une de ces zones grises que l'écrivain Javier Cercas explore dans son roman qui paraît aujourd'hui en français, traduit par Aleksandar Grujicic et Karine Louesdon.

Né en 1962 dans un village d'Estrémadure, Javier suit ses parents quatre ans plus tard à Gérone, en Catalogne, où son père est vétérinaire. Le jeune Cercas étudie à Barcelone la littérature, devient docteur en philologie, enseigne à l'université et commence à publier romans et nouvelles à la fin des années



Pays: France

Périodicité: Hebdomadaire

OJD: 116839

Date: 20-26 septembre

Page de l'article : p.46-48

Journaliste: Olivier Maulin

Page 2/3

圓





REPPANS/ALAMY STOCK PHOTO

1980, sans grand succès. En mars 2001 paraît les Soldats de Salamine (traduit en 2002 chez Actes Sud), un livre qui met en scène Javier Cercas, un écrivain raté et dépressif reconverti dans le journalisme qui décide d'enquêter sur un épisode étrange survenu à la fin de la guerre civile et d'en raconter l'histoire. Cette histoire, c'est celle de Rafael Sánchez Mazas, écrivain fasciste et inspirateur de la Phalange qui, fusillé par les républicains, s'en est miraculeusement sorti avant d'être non moins miraculeusement épargné par un soldat républicain qui fit semblant de ne pas le voir dans le fourré où il se cachait.

L'originalité de ce roman, au regard de la production littéraire pléthorique concernant la guerre civile, est de passer sans cesse du passé au présent et d'écrire autant sur l'objet de sa recherche, Rafael

Basilique du "Valle de los Caídos" (la vallée de ceux qui sont tombés), où reposent Franco et des milliers de combattants franquistes et républicains. La mémoire de la guerre civile n'en finit pas de diviser l'Espagne.

Sánchez Mazas mais aussi celui qui l'a épargné et qu'il va retrouver, que sur l'enquête elle-même, de la naissance du projet à la décision d'en commencer la rédaction en passant par l'accumulation de la documentation. Cette relation permanente entre le passé et le présent, entre ce qui s'est vraiment passé et la manière dont on peut le raconter, est au cœur du projet littéraire de l'écrivain, pour qui le roman demeure le seul instrument capable « de capter avec une telle précision et une telle richesse de nuances la complexité infinie du réel ». Il en résulte un objet hybride, un livre "pot-au-feu" (« cocido ») comme le dit plaisamment Cercas, où les genres se mélangent, passent de l'essai à l'autofiction et du récit historique à la chronique, dans la grande tradition de Cervantès, ce « romancier omnivore avalant tous les genres », dans laquelle Javier Cercas se place résolument.

Une réflexion sur les enjeux de la mémoire

Les Soldats de Salamine rencontre un immense succès avec un million d'exemplaires vendus dans le monde, une adaptation cinématographique et les louanges du "maître" Vargas Llosa. Après s'être notamment intéressé à la tentative de coup d'État du 23 février 1981 (Anatomie d'un instant, Actes Sud, 2010) ou à l'invraisemblable mystification du président de l'association espagnole des anciens déportés démasqué en 2005 (l'Imposteur, Actes Sud, 2015), Javier Cercas revient à la guerre civile avec le Monarque des ombres, un roman qui est le pendant des Soldats de Salamine et qui est tout aussi éblouissant.

L'enquête, cette fois-ci, se porte sur Manuel Mena, l'oncle de sa mère mort à la bataille de l'Èbre en 1938, à l'âge de 19 ans, sous l'uniforme franquiste. Un jeune homme adulé par sa famille, dont Javier Cercas a entendu parler depuis sa prime enfance et qui a sa rue



VANUEL MENA. BIEN ENCOMBRANT. **LUI QUI A COMBATTU** LA RÉPUBLIQUE.

dans le village d'Ibahernando, près de Cáceres, berceau de la famille Cercas et village natal de l'écrivain. Un héros bien encombrant à l'heure du retour de la démocratie, lui qui s'est engagé dans les Phalanges contre la République et a combattu sous le "mauvais" uniforme. Comme pour les Soldats de Salamine, l'écrivain se dédouble d'un chapitre sur l'autre en Javier Cercas qui enquête, rencontre les rares témoins à l'avoir connu encore vivants, les érudits locaux, fouille les archives, parle avec ses amis, reconstitue les faits, et Javier Cercas qui raconte l'histoire de Manuel Mena en historien, se faisant un point d'honneur à n'être pas un "littérateur" et à ne dire que ce qui est avéré. Cette partie offrant une histoire de la guerre d'Espagne à hauteur d'homme n'est pas la moins intéressante.



Pays : France

Périodicité : Hebdomadaire

OJD: 116839

Date: 20-26 septembre

2018

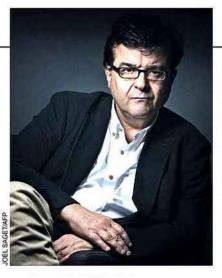
Page de l'article : p.46-48 Journaliste : Olivier Maulin





Mais l'histoire, pour Cercas, n'a d'intérêt que pour les questions qu'elle pose au présent, et le livre devient vite une réflexion sur les enjeux de la mémoire, la vérité comme instrument du pouvoir, le passé aussi difficile à saisir que « l'eau dans ses mains », l'héritage et la responsabilité qu'il confère. « Savoir », « ne pas juger », « comprendre », « c'est à ça qu'on s'emploie, nous, les écrivains », répond Javier à son cousin Alejandro qui lui déconseille d'écrire ce livre. Cet état d'esprit d'honnête homme, à rebours des simplifications auxquelles se livrent certains procureurs autoproclamés, fait l'effet d'une bouffée d'air frais dans la littérature.

Cercas reconstitue une époque d'une violence inouïe, la fin de la République, le coup d'État de Franco et la guerre civile, en admettant que les protagonistes n'avaient pas le recul que nous avons, et qu'ils ont pu se tromper de bonne foi. Car c'est en somme la vraie question: Manuel Mena était-il un salaud? S'il ne fait aucun doute pour l'écrivain que son grand-oncle s'est politiquement trompé en épousant la cause de la Phalange, il refuse de le condamner moralement, estimant que la bravoure et le courage restent de la bravoure et du courage même quand la cause est mauvaise. Mais il nous faut ici mettre deux légers bémols à notre enthousiasme. Découvrant au cours d'un témoignage qu'à son dernier passage à Ibahernando, quelques semaines avant sa mort, Manuel



JAVIER CERCAS EMPRUNTE À TOUS LES GENRES : ROMAN, RÉCIT HISTORIQUE, INTERVIEW, ENQUÊTE...

Mena se montrait moins enjoué à l'idée de regagner le front, l'auteur en conclut qu'il avait enfin compris avoir épousé la mauvaise cause, ce qui pour le coup est un jugement de "littérateur", car aucun élément apporté par Cercas ne le prouve. Il a tout aussi bien pu avoir peur de retourner au combat.

La deuxième critique, un anachronisme selon nous, porte sur le fait que Manuel Mena s'est trompé de combat. Selon le jugement de l'histoire, l'affirmation ne fait aucun doute. Mais Cercas va plus loin en affirmant que son grandoncle, fils de paysans modestes, avait épousé un combat qui était celui de l'oligarchie et qui allait par conséquent contre ses intérêts. Que Franco ait récupéré et annihilé le potentiel révolutionnaire de la Phalange est là encore incontestable. Mais au moment où Manuel Mena y adhéra, la Phalange avait un programme d'un radicalisme social extrême qui pouvait être légitimement perçu par un fils de paysan comme une défense de ses intérêts à lui et non de ceux de l'oligarchie, qui du reste la craignait.

Échapper à la légende familiale

Tout au long de son enquête, Javier Cercas relit Homère et s'attache au personnage d'Achille, le héros par excellence de l'Iliade, mort au combat, à qui sa mère a, selon lui, identifié son oncle phalangiste. C'est pour échapper à cette légende mortifère et rétablir la vérité qu'il a voulu écrire son livre. Mais dans l'Odyssée, il repère une scène où Ulysse rend visite à Achille dans la demeure des morts pour lui dire combien il l'admire d'être un si beau héros. « J'aimerais mieux être sur terre domestique d'un paysan [...] que de régner ici parmi ces ombres consumées », lui répond cependant Achille, et l'auteur comprend alors que c'est cet Achille-là à qui sa mère a identifié son oncle, ce héros fatigué qui aurait préféré vivre et vieillir que mourir bêtement à la guerre à l'âge de 19 ans. C'est donc en faisant revivre ce « monarque des ombres » que Javier Cercas réussit à se débarrasser d'un malentendu familial et qu'il retrouve enfin sa mère qui est, bien sûr, le vrai personnage central de ce très beau roman.

Olivier Maulin



"Le Monarque des ombres", de Javier Cercas, Actes Sud, 320 nages, 22,50 €.



Pays: France Périodicité: Quotidien

OJD: 91467

圓



Date: 20 septembre

Journaliste :

Jean-Claude

Raspiengeas

Page 1/1

Roman. Étoffant encore son approche littéraire audacieuse de l'Histoire, Javier Cercas perce les secrets de sa famille et le passé de l'Espagne en écrivant sur un de ses oncles, franquiste mort à 19 ans.

Un aïeul encombrant

Le Monarque des ombres de Javier Cercas Traduit de l'espagnol par Aleksandar Grujicic et Karine Louesdon Actes Sud, 320 p., 22,50 €

l avait 19 ans. Figé pour l'éternité, sanglé dans son uniforme de phalangiste, « corps d'enfant dans un costume d'homme », supplétif fervent du franquisme, mort au combat pendant la bataille de l'Ebre, « la plus grande bataille de l'histoire d'Espagne », tombé au champ d'honneur d'une cause douteuse, le 21 septembre 1938. Depuis son enfance, Javier Cercas vit avec le souvenir de Manuel Mena, héros officiel de sa famille qui entretient le culte, aïeul statufié en jeune officier, « (...) parfait symbole funèbre et violent de toutes les erreurs et les responsabilités et la culpabilité et la honte et la misère et la mort et les défaites et l'horreur et la saleté et les larmes et le sacrifice et la passion et le déshonneur de mes ancêtres ».

Javier Cercas ne cèle rien de ses tourments, hésitations, gênes, conscient qu'il descend dans un trouble puits sans fond, et que, sans doute, l'essentiel lui échappera.

L'oncle paternel de sa mère cristallise la dérive mortifère d'une époque que le temps et la défaite ont condamnée.

Que faire de cet héritage encombrant, accablant? S'en détourner, le cacher ou l'affronter au grand jour? Javier Cercas tournait autour de ce dilemme. Les Soldats de Salamine, Anatomie d'un instant, L'Imposteur... Il alignait des livres remarquables, œuvres d'un grand écrivain, sur l'histoire



En 2005. un membre de la Phalange espagnole un monument érigé sous Franco en mémoire d'Onesimo Redondo, à Valladolid.

Carlos Munoz Yague/ Divergence

violente de son pays, avec, en lui, toujours le spectre de ce fantôme, et ce qu'il charriait d'indicible. Manuel Mena ou comment s'en débarrasser.

Longtemps, il a cru pouvoir l'éviter, l'ignorer. Mais Javier Cercas s'est résolu à prendre ce taureau par les cornes. À se planter face à lui. À défier la légende pour s'enfoncer dans le pays des ombres. « J'écris pour ne pas être écrit », se répète-t-il. Il se doit de maîtriser le roman familial pour ne pas être emporté par lui.

Cette série d'exigences morales fait naître un récit fascinant. Javier Cercas ne cèle rien de ses tourments, hésitations, gênes, conscient qu'il descend dans un trouble puits sans fond, et que, sans doute, l'essentiel lui échappera. Il dissèque, avec minutie, l'engrenage des malentendus et des frustrations qui ont conduit la Seconde République, surgie dans l'effervescence et l'optimisme, aux grands cimetières sous la lune de la guerre civile. Et

comment l'épée du franquisme, avec son idéologie du « Viva la muerte », saigna une Espagne restée déchirée.

Javier Cercas remue l'eau croupie d'un sombre passé que se remémorent quelques anciens, au regard voilé de tristesse, trop longtemps emmurés dans le silence. Son ami, le cinéaste David Trueba, qui a tenté de le dissuader de plonger à nouveau dans cette fracture mal refermée, finit par l'accompagner à Ibahernando pour filmer les derniers témoins. (Les dialogues de leurs échanges, restitués par Cercas, sur fond de déveine conjugale et de chagrin d'amour chez Trueba, sont irrésistibles.)

Par sa présence et ses questions, l'écrivain, neveu lointain de ce Manolo qu'ils ont connu dans les derniers feux de l'enfance et de l'adolescence, les aide à se réconcilier avec leurs souvenirs, à les mettre à distance, à réexaminer le chemin tortueux et douloureux de leur existence, au fin fond de

cette Estrémadure livrée à une vendetta impitoyable, aveuglée par la soif du mal.

Savoir. Ne pas juger. Comprendre. Javier Cercas s'approche de ce soldat égaré. Manuel Mena cesse d'être « une silhouette floue et lointaine, schématique, sans densité ni relief ni complexité psychologique ». Il sort des limbes, prend forme, apparaît dans sa complexité de jeune homme idéaliste qui a versé dans le mauvais camp et finit, désenchanté, par le pressentir. Juste avant que la mort, « la seule réalité indéniable », le foudroyant, règle pour de bon ses états d'âme.

Une fois encore, Javier Cercas, au plus près des faits, errant dans ses propres introspections, signe un livre magistral sur la trajectoire hasardeuse d'un homme. Il délaie l'histoire de sa famille. fouille l'archéologie de sa propre hérédité. Par des traits assurés et nuancés, il peint aussi la géographie funèbre de ce pays meurtri. Jean-Claude Raspiengeas

Périodicité: Hebdomadaire

Date: 21 septembre

2018

Page de l'article : p.1,4

Journaliste: ARIANE SINGER

- Page 1/4







Mots de passe

Dans ses plus grands livres, l'écrivain creuse la mémoire espagnole pour en montrer les complexités et s'y confronter. «Le Monarque des ombres », enquête sur un parent phalangiste, reprend ainsi ces réflexions, sur un mode plus intime que jamais

ARIANE SINGER

l s'appelait Manuel Mena et c'était le grand-oncle maternel de Javier Cercas. L'oncle chéri de sa mère Blanca. Phalangiste de la première heure, le jeune homme est mort à 19 ans sous l'uniforme franquiste, en 1938, lors de la bataille de l'Ebre, la plus vaste et la plus sanglante de la guerre civile espa-gnole (1936-1939). L'auteur de *L'Impos*teur (Actes Sud, 2015), sympathisant de gauche, a longtemps combattu son besoin d'écrire sur ce personnage, glorifié dans des récits familiaux qui le faisaient «rougir de honte». Tiraillé entre la nécessité de partir sur les traces de ce passé, avant qu'elles ne disparaissent complètement, et la volonté de taire cette ascendance embarrassante, le romancier avait décidé d'interroger les derniers témoins ayant connu de près ou de loin ce parent, tout en réservant à ses seuls proches les éléments qu'il glanerait.

Mais le besoin de se confronter, par l'écriture, à ce qu'il nomme sa « responsabilité» dans les crimes éventuels de ses parents, en majorité franquistes, a été trop fort. «Nous avons tous un héritage dont on ne sait pas quoi faire. On peut en inventer un autre, l'édulcorer, ou l'affronter», affirme au « Monde des livres » le romancier, lors d'un récent passage à Paris. Des trois solutions, il a choisi la dernière.

Pays : France

Périodicité : Hebdomadaire

Date: 21 septembre

2018

Page de l'article : p.1,4

Journaliste : ARIANE SINGER



Page 2/4

Après avoir reçu l aval de sa mère, et après avoir trouvé un moyen de dépasser le strict cadre du récit familial en créant deux narrateurs – un « je » enquêtant sur ce passé, et un historien, nommé Javier Cercas, le reconstituant scrupuleusement –, l'écrivain a composé *Le Monarque des ombres*, splendide livre sur le passé collectif et individuel de l'Espagne, dont les thèmes font écho aux motifs récurrents dans son œuvre.

Héroïsme

Fasciste et demi-dieu : Manuel Mena est doublement encombrant. «Mon antimodèle », précise le romancier. Dans Le Monarque des ombres, celui-ci interroge la figure d'Achille, auquel sa mère n'a cessé de comparer son oncle défunt, au prétexte que, comme le guerrier homérique, le jeune soldat aurait eu une «belle mort», couronnant une «belle vie». En faisant abstraction de toute considération morale, le fait de tomber au combat pour ses idées n'est-il pas un geste héroïque? demande Cercas. Et à supposer que cela le soit, vaut-il mieux être comme Achille, «monarque» du royaume des morts, mais arraché, jeune, à la vie terrestre, ou comme Ulysse, «son contraire», jouissant, au terme de ses exploits, d'une vie longue et sereine?

Hanté par le thème de l'héroïsme, Cercas, grand amateur de westerns comme des aventures de Verne et de Stevenson, prolonge ainsi une réflexion constante dans son œuvre. «Les protagonistes de mes livres sont des hommes qui disent "non" quand tout le monde dit "oui", ou qui disent "oui", mais se repentent de l'avoir fait. » Si Les Soldats de Salamine (Actes Sud, 2002) raconte la recherche, par le narrateur, du héros communiste ayant choisi d'épargner le fondateur de la Phalange, pendant la guerre civile, Anatomie d'un instant (Actes Sud, 2010) s'arrête sur le moment où Aldolfo Suarez, le chef du gouvernement sortant, devenait le héros de la transition démocratique lors du coup d'Etat du 23 février 1981 : il avait refusé de se coucher alors que les putschistes faisaient feu dans le Parlement. L'Imposteur (Actes Sud, 2015) démythifie quant à lui le personnage d'Enric Marco, cet homme promu président de l'Amicale de Mauthausen alors qu'il n'avait jamais été déporté. Cette fascination pour ces hommes complexes trahit chez l'auteur une certaine forme d'identification: « Je reconnais sans doute quelque chose de moi dans ces personnages. Je le découvre à mesure que j'écris », analyse Cercas.

Guerre

Dix-sept ans après la publication des Soldats de Salamine, qui l'a propulsé au rang des plus grands auteurs hispanophones, pourquoi rouvrir le chapitre de la guerre d'Espagne, cet épisode toujours si controversé de l'histoire du pays? N'allait-il pas, comme s'en inquiète dans le livre son ami, le cinéaste et écrivain David Trueba, se voir reprocher par les uns de gommer les crimes républicains, et par les autres de blanchir ceux du franquisme? Cela n'a évidemment pas manqué. Mais peu lui chaut. «J'aime prendre des risques. Sans quoi je ne serais pas écrivain, mais greffier», tranche-t-il. Pour le romancier, revenir sur le conflit que l'Espagne a souhaité enterrer au nom de la réconciliation nationale, c'est rappeler que «le passé est une dimension du présent sans laquelle celui-ci est mutilé. Or, le présent espagnol commence en 1936 [avec le début du conflit] ». Cette guerre fratricide, Javier Cercas en dénonce les absurdités et les désillusions, en convoquant les maîtres de la peinture. A la guerre idéalisée peinte par Velasquez, il oppose ainsi les scènes d'horreur brossées par Goya. Ce sont ces dernières, avance-t-il, que Manuel Mena aurait vécues dans sa chair de jeune homme.

Vérité

Certains lecteurs du Monarque des ombres s'étonneront de lire le mot «roman» sur la couverture du livre. Et ce d'autant plus que, à de multiples reprises dans ce récit, Javier Cercas se défend d'être un «littérateur», qui «affabule» et remplit les zones d'ombre par son imagination. C'est que, malgré la rigueur de son en-

Pays: France

Périodicité : Hebdomadaire

Date: 21 septembre 2018

Page de l'article : p.1,4 Journaliste : ARIANE SINGER

Page 3/4



quête historique, le livre comporte « un tout petit peu de fiction », révèle l'auteur : des éléments certes anecdotiques (la teneur d'une conversation avec un ami, par exemple), mais suffisamment présents pour retirer au livre l'étiquette de reportage ou de récit véridique.

Au fil des livres, Cercas est passé maître dans ce jeu entre fiction et vérité, entre romanesque et adhésion stricte aux faits, à la manière d'Emmanuel Carrère. S'il ancre ses romans dans le réel, c'est parce que la fiction, selon lui, est impuissante à donner la mesure de la complexité de l'histoire contemporaine, telle qu'il aime l'appréhender : c'est ainsi que, après avoir échoué à tisser un roman à la Dumas sur la tentative de coup d'Etat de 1981, il a opté pour la forme du «roman sans fiction », avec Anatomie d'un instant - puis avec L'Imposteur -, entremêlant récit, enquête journalistique, réflexion morale et historique. Le roman n'est pas synonyme de fiction pour Cercas, comme il l'a théorisé dans un essai intitulé Le Point aveugle (Actes Sud, 2016). « Certains réclament cette forme, d'autres non, explique-t-il. Nous avons tous en tête le modèle du roman du XIXº siècle, mais celui du XVIIº siècle était beaucoup plus libre: regardez Don Quichotte!» L'écrivain promeut ainsi un art du roman qui puisse être à la fois autobiographie, essai, histoire ou simple fiction. C'est à cette dernière qu'il reviendra dans son prochain roman, confie-t-il.

Exi

Javier Cercas en convient. Il ne serait jamais devenu écrivain sans un événement fondamental: son départ, à 4 ans, du petit village d'Ibahernando, en Estrémadure, pour la grande ville de Gérone, en Catalogne. « Nous étions patriciens – quoique pauvres – au village. Et rien du tout en Catalogne. Ce déracinement, c'est mon héritage. Je suis écrivain pour cette raison même: parce que la littérature est une défense contre les offenses faites par la vie », analyse-t-il.

Comme en miroir, on trouve dans ses romans toutes sortes d'exilés. Ainsi de Cañas, le «Binoclard» des Lois de la frontière (Actes Sud, 2014), ce jeune «immigré» espagnol à Barcelone, qui intègre une bande de mauvais garçons avant de devenir l'avocat de son leader. Dans Les Soldats de Salamine, le soldat républicain qui a choisi de laisser la vie sauve au prisonnier phalangiste s'est réfugié en France, à Dijon. C'est là que le narrateur ira le débusquer. Quant à Adolfo Suarez (Anatomie d'un instant), il est né à Avila, dans la province de Castille-Leon, avant de «monter» à Madrid, où il deviendra cadre de l'administration franquiste.

Pays : France Périodicité : Hebdomadaire Date: 21 septembre

2018

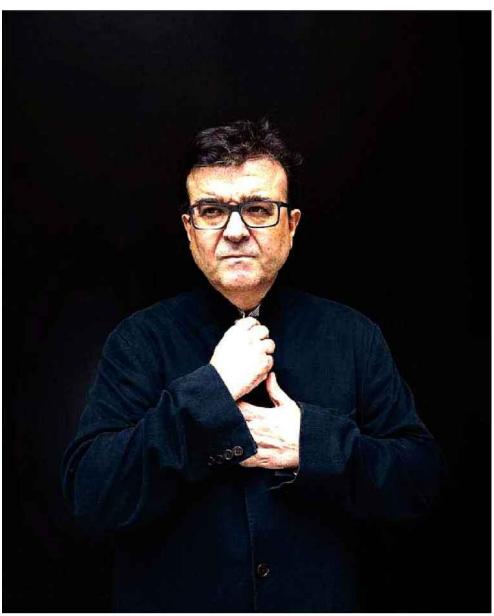
Page de l'article : p.1,4

Journaliste : ARIANE SINGER



- Page 4/4

Libérateur parfois, douloureux souvent, l'exil est un puissant moteur du récit cercasien. S'il fallait trouver une genèse au Monarque des ombres, ce serait sans doute le traumatisme vécu par la mère de l'auteur lorsque, dans les années 1960, elle dut quitter sa terre natale pour la Catalogne. Son incurable nostalgie a trouvé son point culminant dans le souvenir de Manuel Mena, objet des nombreuses discussions qu'elle a pu avoir tout au long de sa vie avec son fils, jusqu'à ce que celui-ci se saisisse à son tour de son histoire.



Javier Cercas, en 2018. PHILIPPE MATSAS/OPALE VIA LEEMAGE

Pays : France

Périodicité : Hebdomadaire

Date: 21 septembre 2018

Page de l'article : p.4 Journaliste : AR. S.

Page 1/1



Mots de passe

Histoire d'Espagne, histoire familiale

C'EST À UN FASCINANT ROAD TRIP DE LA MÉMOIRE que nous convie Javier Cercas dans Le Monarque des ombres, son huitième roman traduit. Ce voyage littéraire s'ouvre sur le retour de l'auteur dans son village natal d'Estrémadure, avec le cinéaste David Trueba, pour rencontrer l'un des derniers habitants ayant connu Manuel Mena, son grand-oncle phalangiste mort au combat durant la guerre d'Espagne (1936-1939). Il s'achève, des années plus tard, avec la visite, à Brot, en Catalogne, et en famille, du lieu où celui-ci est mort, après avoir été blessé lors de la bataille de l'Ebre.

D'un périple à l'autre se construit un dialogue puissant entre deux voix : celle du romancier, cherchant, auprès de différents témoins, qui était vraiment ce jeune homme adulé par sa mère, et celle de l'historien, dénommé Javier Cercas, s'appuyant sur les archives et les livres pour donner une lecture rigoureuse des événements de la guerre civile espagnole vécus par le soldat

De ce dédoublement narratif jaillit un récit riche, émouvant, lardé d'interrogations mais aussi d'humour, où le romancier cherche à «comprendre», sans «juger», comment cet ancêtre a pu s'engager du mauvais côté dans ce conflit. Ce roman, qui donne aussi une place somptueuse aux silences - celui de ce voisin dont le père républicain fut assassiné par les franquistes, comme celui du grand-père franquiste de Cercas, ayant toujours tu qu'il avait sauvé la vie d'un républicain -, interroge le pouvoir et le droit de la littérature à conjurer la honte. C'est, dans ce cas précis, une incontestable réussite. . AR. S.

LE MONARQUE DES OMBRES (El monarca de las sombras), de Javier Cercas, traduit de l'espagnol par Aleksandar Grujicic et Karine Louesdon, <u>Actes</u> Sud, 314 p., 22,50 €.



Pays: FR

Périodicité : Mensuel



Date : octobre 2018
Page de l'article : p.96

Journaliste: Véronique Bergen



Page 1/1



Javier Cercas Le Monarque des ombres Actes Sud, 320 p., 22,50 euros

C'est autour de la question de l'engagement politique, de la manière dont les hommes agissent dans l'Histoire que gravite le Monarque des ombres. Romancier interrogeant la guerre d'Espagne, les impostures, Javier Cercas affronte un tabou de son récit familial: la trajectoire de son grandoncle Manuel Mena, un soldat qui s'engagea aux côtés des franquistes et mourut à la bataille de l'Ébre. Qu'est-ce qui pousse les uns à prendre parti pour la cause du fascisme et les autres à embrasser celle de la liberté, des républicains? Pour mener à bien cette descente abyssale dans l'inconscient d'une Espagne coupée en deux camps, pour tenter de reconstituer les raisons du ralliement de Mena à la Phalange, l'auteur s'est livre à une enquête minutieuse, privilégiant les archives aux envolées de la fiction. Toute vie est une arlequinade composée de fragments opaques pour ceux qui la déchiffrent. Il importe moins de faire main basse sur le «pourquoi» d'un choix politique que d'interroger ce mort glorieux/honteux, ce héros dechu qui, comme Achille, n'est plus que le monarque des ombres errantes. Évoquer Mena, c'est prendre en charge un passé familial, sonder un homme qui « avait lutté l'arme à la main pour une cause qui n'était pas la bonne ». Non pas seulement rétrospectivement, mais au présent de l'engagement, le camp phalangiste annonçait la mort, la destruction. Magistralement, Cercas navigue dans les eaux de l'ambiguïté d'une conscience et d'une praxis. En revanche, qu'il soit question de juger sur la noblesse des actes, leur audace davantage que sur la nature de la cause défendue pave la voie dangereuse d'une équivalence de tous les choix. On ne peut aucunement dédouaner l'infamie d'idéologies politiques en leur reconnaissant une douteuse beauté morale.

Véronique Bergen

Périodicité : Quotidien

OJD: 90091





Date: Du 22 au 23 septembre 2018

Page de l'article : p.43 Journaliste: PIERRE MAURY

- Page 1/4

On aime... * bien beaucoup *** passionnément *** à la folie On n'aime pas du tout

« Sans le passé, le présent est mutilé »

Une histoire familiale qui ne passe pas : « Le monarque des ombres » de Javier Cercas



roman Le monarque des ombres*** JAVIER CERCAS Tr. de l'espagnol par Aleksandar Grujiči et K. Louesdon Actes Sud 320 p., 22,50 € ebook 16,99€

ENTRETIEN

uand on tente de décrire le passé, cela semble « aussi difficile que saisir l'eau dans ses mains », écrit Javier Cercas dans Le monarque des ombres. Traité avec autant de rigueur qu'Enric Marco, le personnage de L'imposteur, Manuel Mena était encore davantage un homme sur qui, comme l'écrivain le disait du précédent, il ne voulait pas écrire. Le danger se situait, cette fois, dans la proximité: ce fervent phalangiste au début de la guerre d'Espagne appartenait à sa famille. Mais, comme Javier Cercas nous l'explique, il aime la complexité.

Avez-vous, comme vous le racontez, hésité avant de vous décider à écrire ce livre? Pensiez-vous vraiment confier la documentation à quelqu'un d'autre?

La réponse aux deux questions est oui. Le monarque est le premier livre que j'ai voulu écrire parce que la première question complexe que je me suis posée dans la vie est liée au destin de Manuel Mena, son protagoniste – ou, du moins, son protagoniste apparent - et, pour moi, écrire un roman consiste à formuler une question complexe dans sa plus $complexit \hat{\acute{e}} \quad possible.$ meilleure réponse à la question de savoir pourquoi j'ai tant tardé à l'écrire est dans le livre lui-même, qui décrit son propre processus de composition.

J'ai tant tardé parce que la littérature est ce qui transforme le particulier en universel et il me semblait extrêmement difficile de rendre universelle une histoire aussi personnelle que celle de Manuel Mena.

J'ai tant tardé parce que quand j'étais jeune, je pensais pouvoir refuser mon héritage familial le plus sordide - celui de la guerre civile, celui de l'adhésion de ma famille à la cause franquiste, dont Manuel Mena est le symbole - et je n'avais pas compris alors que ce que l'on peut faire de mieux avec son héritage c'est, d'abord, de le

connaître en profondeur - ce qui n'a rien de facile - et, ensuite, le comprendre - comprendre ne signifiant pas justifier mais précisément le contraire : cela consiste à se doter des instruments qui empêchent de commettre les mêmes erreurs. Pourquoi? Parce que si l'on connaît et comprend l'aspect le plus sordide de son héritage, on peut le contrôler; faute de quoi, c'est lui qui nous contrôle.

Vous écrivez plusieurs fois, sous diverses formes : « Je ne suis pas littérateur et je ne peux pas affabuler. » S'agit-il d'un garde-fou à votre propre usage, pour éviter une possible dérive? C'est probable. J'alterne dans ce livre les voix de deux narrateurs. D'un côté, la voix d'un historien, presque un notaire, qui tente de reconstruire avec la plus

grande précision et complexité possibles une histoire du passé récent (l'histoire de Manuel Mena, de ma famille et de mon village natal pendant les

LE SOIR

Pays : FR

Périodicité : Quotidien

OJD: 90091

Date: Du 22 au 23 septembre 2018 Page de l'article: p.43

Page de l'article : p.43

Journaliste : PIERRE MAURY

130

Page 2/4

années 1920 et 1930, qui sont un exact reflet de l'Espagne d'alors: « Dépeins ton village et tu dépeindras le monde », a dit Tolstoï).

Ce narrateur parle de moi à la troisième personne, me corrige,

etc.; c'est lui qui n'aime pas les littérateurs et qui affirme qu'il ne peut pas fabuler parce que les historiens ne peuvent pas fabuler.

Mais, en alternance avec ce premier narrateur, j'en ai installé un deuxième qui s'appelle Javier Cercas et qui ra-

conte le processus de composition du livre: mes doutes, mes perplexités, mes voyages pour réunir la documentation et interroger des témoins, etc.; un narrateur plus souple que le précédent, qui a recours à l'humour et va même jusqu'à inventer certaines choses (très neu).

Le roman surgit du dialogue entre ces deux narrateurs, entre le présent et le passé récent, et entre l'histoire et la littérature.

Avant d'avoir trouvé ce mécanisme - qui me permettait de me mettre à distance de moi-même et de mon héritage tout en racontant la vérité et en me plaçant à l'intérieur de l'histoire -, je n'avais pas trouvé le livre, je ne voyais pas le moyen de transformer le particulier en universel, de faire de l'histoire de Manuel Mena l'histoire de millions et de millions d'adolescents qui partent à la guerre dupés par les adultes, croyant que la guerre est noble et utile, et dupés aussi par des idéologies toxiques qui, à l'instar du fascisme dans les années 1930 ou de l'islamisme radical actuel,

promettent le paradis et finissent par créer l'enfer.

On aimerait franchement détester Manuel Mena, mais ce n'est pas si simple. Avez-vous évolué de la même manière?

En effet. Mon intention était, comme je l'ai dit, de comprendre et non de juger. Je crois que c'est notre obligation en tant que personnes, mais surtout en tant qu'écrivains. Et ce que j'ai compris, ce sont certaines vérités embarrassantes, par exemple que les meilleurs individus, mus par les élans les plus nobles (l'idéalisme, la générosité, le courage), peuvent commettre les pires erreurs. C'est un constat à la fois évident et très difficile à accepter pour la plupart des gens qui généralement préfèrent le confort d'un mensonge beau et simple à l'embarras que cause une vérité complexe et désagréable. Voilà pourquoi beaucoup préfèrent le mensonge à la vérité.

Vous analysez des documents parfois erronés. Mais la mémoire, écrivezvous, est « encore moins fiable ». N'est-ce pas toujours le cas

quand vous rencontrez les témoins d'une époque passée?

Absolument. Et c'est pourquoi il ne faut ni sacraliser la mémoire ni cesser de soumettre à la critique lespropos des témoins d'un fait. C'était le thème de mon précédent *livre*, L'imposteur, que Le monarque vient, au fond, compléter. Les témoins sont essentiels pour la reconstruc-

tion du passé mais, comme la mémoire est fragile, ils peuvent se tromper (et même essayer de nous tromper délibérément, comme le faisait le protagoniste de L'imposteur). Renoncer à soumettre à la critique la mémoire des témoins, c'est renoncer à la vérité.

Pourquoi est-il si important d'écrire sur le passé?

Parce que le passé – et surtout le passé pour lequel subsistent une mémoire et des témoins, qui est celui qui m'intéresse – n'est pas encore passé : il est une dimension du présent; et sans elle, le présent est mutilé.

C'est pourquoi, même si parfois ce n'est pas évident, mes livres parlent toujours du présent: ils essaient, en fait, de démontrer que le présent est plus riche et plus complexe qu'il n'y paraît et qu'il englobe aussi le passé immédiat. Et que sans ce passé le présent manque de sens.

> Propos recueillis par PIERRE MAURY

LE SOIR

Pavs : FR

Périodicité : Quotidien

OJD: 90091

Date: Du 22 au 23 septembre 2018 Page de l'article: p.43

Journaliste : PIERRE MAURY

- Page 3/4

S

« Renoncer à soumettre à la critique la mémoire des témoins,

c'est renoncer

à la vérité »

LE SOIR

Périodicité : Quotidien OJD: 90091

Date: Du 22 au 23

septembre 2018 Page de l'article : p.43 Journaliste: PIERRE MAURY



Page 4/4



Pays: FR

Périodicité : Quotidien





Date: 24 septembre

2018

Page de l'article : p.12-13 Journaliste : Vincy Thomas

Page 1/2



Les premières sélections du prix André-Malraux 2018

Par Vincy Thomas



HERMANCE TRIAY/SEUIL

9 romans et 5 essais composent les deux premières sélections du nouveau prix André-Malraux.

<u>Créé il y a deux jours, le prix André-Malraux a déjà dévoilé ses deux premières sélections dans les catégories roman et essai. Le prix André-Malraux récompensera une œuvre de fiction engagée au service "de la condition humaine", en référence à l'opus de l'écrivain, ardent militant des droits de l'homme.</u>

Gallimard domine largement la liste.

Une seconde sélection sera révélée fin octobre et la remise du prix aura lieu le 23 novembre. Chaque lauréat recevra 1 933 euros de dotation.

Romans

- François Bégaudeau, *En guerre* Verticales
- Anton Beraber, La grande idée Gallimard
- Javier Cercas, Le monarque des ombres Actes Sud
- David Diop, Frère d'âme Seuil
- Aurélie Filippetti, Les idéaux Fayard
- Philippe Lançon, Le lambeau Gallimard
- Alain Mabanckou, Les cigognes sont immortelles Seuil
- Zadie Smith, Swing time Gallimard
- Roberto Saviano, Piranhas Gallimard

LIVRES HEBDO NEWSLETTER

Pays: FR

Périodicité : Quotidien

Date: 24 septembre

2018

Page de l'article : p.12-13 Journaliste : Vincy Thomas



- Page 2/2

- Agnès Callu, Roland Recht, L'historien de l'art: conversation dans l'atelier L'Atelier contemporain
- Agnès Gayraud, *Dialectique de la Pop* La Découverte/Cité de la musique Philharmonie de Paris
- Judith Kagan, Trésors des cathédrales éditions du Patrimoine
- Laurent Le Bon, Laurence des Cars, Catalogue de l'exposition: Picasso. Bleu et rose Hazan/Musée d'Orsay
- Georges Roque, Quand la couleur devient lumière Gallimard, "Art & artistes"

Une éthique de la trahison

par Denis Bidaud

Après avoir autopsié la conscience d'un pays en racontant le coup d'État du 23 février 1981, puis mis en scène ses amnésies à travers les mensonges d'un imposteur, Javier Cercas revient là où tout a commencé : Le monarque des ombres, conclusion d'une trilogie sans fiction sur l'histoire espagnole, le mène sur les traces du héros de sa famille, Manuel Mena, et sur les champs de batailles de la guerre civile : à la source.

Javier Cercas, *Le monarque des ombres*. Trad. de l'espagnol par Aleksandar Grujičić, avec la collaboration de Karine Louesdon. Actes Sud, 320 p., 22,50 €

Manuel Mena n'a jamais connu Javier Cercas. Il est mort le 21 septembre 1938 au cours de la bataille de l'Èbre, portant sur ses toutes jeunes épaules (il avait 19 ans) l'uniforme de l'armée de Franco, dont le coup d'État manqué plongea le pays dans une guerre civile abominable. Grâce à des dizaines de milliers d'individus comme Manuel Mena, aux errements du camp républicain, à la lâcheté des démocraties occidentales et à la complicité de Berlin et de Rome, Franco triompha et tint les rênes d'une dictature qui dura près de quatre décennies. Cela valut à Manuel Mena d'offrir son nom à une rue d'Ibahernando, le fief de la famille Cercas, à sa mère une pension ridicule, souvent perçue en retard. Ce garçon a longtemps été un héros glorieux de la victoire. Aujourd'hui, on le sait : Manuel Mena a lutté pour une cause toxique et appartient au camp des perdants de l'histoire.

Javier Cercas a toujours connu son grand-oncle Manuel Mena. C'était le roman qu'il devait écrire, pensait-il. Manuel Mena était le héros de sa famille, de sa mère en particulier. Du soldat glorieux ne restait aucune trace, sauf une photographie, dont la famille avait fait réaliser sept agrandissements. L'un d'entre eux trônait dans la maison des grands-parents maternels de Javier Cercas, à Ibahernando. L'écrivain nous raconte sa honte face à ce héros encombrant. Il a longtemps gardé pour lui ce passé embarrassant. C'était le roman qu'il n'écrirait jamais, pensait-il.

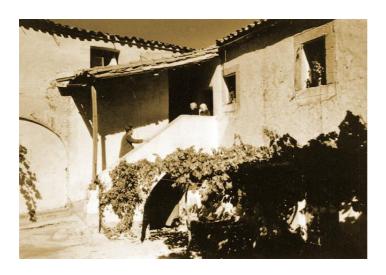


Javier Cercas © Jean-Luc Bertini

Javier Cercas est devenu célèbre grâce aux *Soldats de Salamine*, dans lequel il imaginait qu'un soldat républicain avait sauvé la vie de l'un des idéologues principaux de la Phalange. Un perdant de la guerre sauvant un vainqueur de la guerre. *Le Monarque des ombres* en propose peut-être une figure symétrique, dans laquelle Javier Cercas, vainqueur de l'histoire, sauve Manuel Mena, perdant de l'histoire. Mais il refuse d'utiliser une béquille à laquelle il recourait dans les *Soldats de Salamine*: la fiction.

Si Javier Cercas écrit régulièrement des fictions, il est aussi (surtout) un auteur de livres de nonfiction qui sont des romans, et de très grands romans : *Anatomie d'un instant*, *L'imposteur*, et
désormais *Le monarque des ombres*. Ces trois livres ne font pas que se proclamer nonfictionnels ; ils manifestent de façon argumentée, abrupte, presque violente, le refus de
« *l'affabulation* ». *Anatomie d'un instant* était la conséquence d'un revers : c'est en échouant à
tirer du 23-Février un roman « à la Dumas » que Cercas parvenait à écrire un chef-d'œuvre. *L'imposteur* et *Le monarque des ombres* fonctionnent plutôt comme des ateliers du roman, dans
lesquels le lecteur observe la fabrication du livre, les interrogations de son auteur, le lent
processus d'enquête et de réflexion, que le style de Javier Cercas magnifie. Cette transparence
lui permet de préciser, dans ces deux derniers ouvrages, les motifs de son rejet de la fiction. Je
crois qu'il a à voir avec le doute.

Le doute nous cueille dès la troisième phrase du *Monarque des ombres* : « *C'était un franquiste fervent, ou du moins un fervent phalangiste, ou du moins l'avait-il été au début de la guerre* ». Toute l'histoire de Manuel Mena se cache dans l'écart entre la première et la troisième proposition ; ce qui s'est passé pendant ses deux années sous l'uniforme franquiste, objet de l'enquête menée par Javier Cercas, et qui comblera le blanc que suggère ce « *du moins* ». Cette tournure résume, peut-être, l'objectif — s'il y en a un — de cette trilogie espagnole : interroger sans cesse un pays arc-bouté sur ses certitudes.



L'église évangélique d'Ibahernando

Plus tard, Javier Cercas analyse les origines de la guerre civile telles qu'on a pu les observer dans son village. Les aristocrates d'Ibahernando vivaient à Madrid et possédaient les terres, que les serfs exploitaient sans grande variation dans leurs conditions d'existence, du Moyen Âge jusqu'au tournant du XX^e siècle. C'est alors qu'une minorité de paysans entreprit de louer les terres des aristocrates absents. Elle commença ainsi à prospérer, surtout aux yeux de la majorité des paysans qui se trouvaient désormais sous la dépendance de ces « contremaîtres ». Avec l'argent des terres louées, ceux-là devinrent de petits propriétaires. Ces paysans avec terre s'imaginèrent en riches patriciens, alliés des aristocrates, et les paysans sans terre les virent désormais ainsi. Ibahernado commença à nourrir « des fantasmes primaires d'inégalité ». Car en réalité, tous les paysans demeuraient pauvres, et aucun ne possédait d'intérêt commun avec l'aristocratie. Sur cette « fiction » grandirent deux camps que la guerre civile transforma en réalité. La fiction avait mis le ver dans le fruit. Javier Cercas pouvait-il dès lors, moralement, utiliser la fiction pour raconter cette histoire ?

Si on enlève le terme « moralement », je pense que oui. Un écrivain « politique » aurait peutêtre pu le faire. La trajectoire de Manuel Mena, au fur et à mesure que Javier Cercas la découvre, n'est pas si rectiligne. Elle constituerait un objet idéal pour un écrivain « politique ». Mais Javier Cercas n'est que très peu « politique », au sens littéral comme au sens figuré. D'ailleurs son ami David Trueba l'invite à renoncer au projet : les Espagnols n'ont pas envie d'entendre l'histoire de Manuel Mena. Mais c'est sans doute ce que les Espagnols doivent entendre.

Javier Cercas est un écrivain de l'éthique. Sa grande question est la suivante : qu'est-ce-qu'un geste héroïque ? Le monarque des ombres déplace un peu le curseur en se demandant : qu'est-ce-qu'une mort héroïque ? Dans Anatomie d'un instant, Javier Cercas avait fait de ses trois protagonistes, le premier ministre Adolfo Suarez, son ministre de la défense, le général Manuel Gutierrez Mellado, et le premier secrétaire du parti communiste espagnol, Santiago Carillo, trois héros de la retraite. C'est à partir de ce concept de Hans Magnus Enzensberger que l'écrivain étudiait leur geste héroïque — eux seuls étaient restés debout à l'entrée des putschistes dans les Cortes, le 23 février 1981, alors que tous les parlementaires s'étaient mis à couvert. « Dans l'Espagne des années 1970, le mot « réconciliation » était un euphémisme du mot « trahison », parce qu'il n'y avait pas de réconciliation possible sans trahison, du moins sans que certains trahissent. [...] Dans un certain sens [les trois hommes] trahirent leur loyauté envers une idée fausse pour construire leur loyauté envers une idée juste, ils trahirent le passé pour ne pas trahir le présent. ». Et, plus loin : « peut-être ne savons nous pas exactement ce

qu'est la loyauté ni ce qu'est la trahison. Nous avons une éthique de la loyauté, mais nous n'avons pas une éthique de la trahison. Nous avons besoin d'une éthique de la trahison. »



Manuel Mena est mort à Bot, en Catalogne, au cours de la bataille de l'Èbre

La période de la Transition oblige à appliquer une éthique de la trahison, qui permet la réconciliation. La période de la guerre civile et de la dictature, qui est celle de l'extermination de l'adversaire, ne connaît que l'éthique de la loyauté. Javier Cercas montre que le destin de Manuel Mena a été façonné par la tension entre des loyautés contradictoires et paradoxales ; mais le soldat n'a jamais eu la possibilité de trahir sa loyauté à cette idée fausse qui l'a conduit à la mort. C'est ici qu'intervient l'écrivain, âgé de treize ans à la mort de Franco : alors que ses ancêtres ont été ligotés par leur loyauté (Manuel Mena à la Phalange et à la guerre, sa famille à Manuel Mena, ce soldat glorieux), l'écrivain, lui, peut « trahir » momentanément en cherchant l'héroïsme de cet ancêtre qui lui fait honte. Il « trahit » ainsi son camp, en essayant de comprendre l'adversaire, il « trahit » les certitudes du présent en rendant sa complexité au passé.

Mais cette éthique de la trahison est aussi une éthique de la loyauté: à la littérature bien sûr, mais pas seulement. La dernière page d'*Anatomie d'un instant* en donnait la clé: le père de Suarez, suariste obstiné, était confronté aux questions de son fils sur cette adhésion, et finissait par répondre: « *Parce qu'il était comme nous*. » Le livre s'écrivait moins pour comprendre Suarez que pour comprendre un père, et pour comprendre sa loyauté. « *J'avais compris que je n'avais pas si raison que cela et qu'il n'avait pas si tort que cela*. » Écrire cette révélation était le seul moyen de lui être loyal.

2018-09 / NUMÉRO 147

GENERAL

William Irigoyen:

« Javier Cercas : Histoire et légende en dialogue »

L'écrivain espagnol Javier Cercas convoque un parent mort durant la guerre civile et rend encore plus floues les frontières du roman, genre qu'il qualifie d'« anti-dogmatique ».

Propos recueillis par

2018-09-06

Ce n'est pas la première fois que Javier Cercas convoque les années trente dans un de ses livres. Paru en 2001 dans sa version originale, Les Soldats de Salamine partait d'une interrogation : pourquoi la vie de l'écrivain phalangiste Rafael Sánchez Mazas a-t-elle été épargnée par des combattants républicains pourtant sommés de l'exécuter ?

Dans son nouveau roman, l'écrivain originaire de Cacéres s'intéresse à Manuel Mena, l'oncle paternel de sa propre mère, mort au cours de la bataille de l'Èbre, le 21 septembre 1938. Cet événement serait d'un intérêt limité s'il n'ouvrait pas un double chantier, littéraire (le roman n'est pas que fiction) et politique (il déconstruit les légendes).

Diriez-vous que, à l'origine de ce nouveau roman, il y a une question toute simple : que dit la mort de ce parent éloigné ?

On peut dire cela. Mais on peut en formuler une autre : vaut-il la peine de risquer, voire de perdre sa vie lorsqu'on lutte pour des choses auxquelles on croit et que l'histoire finira par juger néfastes ? Le livre ne tente pas de répondre à cette question. Au contraire, il essaie de la formuler de la façon la plus complexe possible.

Vous écrivez : « Pour tout dire, j'ai toujours été curieux de savoir la part de vérité et la part de mensonge dans cette légende. » N'est-ce pas plutôt cette phrase et la question qu'elle induit qui a déclenché ce livre et, finalement, tous ceux que vous avez écrits ?

Chaque légende a une part de vérité et de mensonges. Pendant de nombreuses années, Manuel Mena était pour moi une légende, le héros de la famille. Mais il symbolisait en même temps le pire héritage familial et national : celui de la guerre et de la dictature. C'est ce que ce livre tente de comprendre. Comprendre n'est pas justifier. Cela signifie donner les outils nécessaires pour éviter de commettre les mêmes erreurs. Saisir son propre héritage permet de mieux le gérer. Sinon, c'est lui qui fait de nous ce qu'il veut.

Qui écrit : vous ou Javier Cercas ? Au cours de cette enquête, vous dites tantôt « Javier Cercas », tantôt « je »...

C'est une question fondamentale car le livre est écrit par... nous deux. Il y a alternance de deux narrateurs. L'un est une sorte d'historien qui reconstruit avec distance et froideur la vie de Manuel Mena, de ma famille et de mon peuple pendant la guerre civile. Ce narrateur n'invente rien, il s'en tient aux faits. Ici, je ne suis pas moi mais dans un déploiement de moi-même. D'où l'utilisation de la troisième personne pour corriger les erreurs. L'autre narrateur, en revanche, est un gars appelé Javier Cercas qui me ressemble beaucoup – on pourrait presque dire moi-même. Il reconstruit le processus de fabrication du roman lui-même et de sa réalisation : enquêtes, interviews, voyages effectués pour l'écrire, angoisses, doutes, perplexités auxquels j'ai été confronté pour pouvoir l'achever. Le premier narrateur, j'insiste, n'invente rien ; le second prend des libertés avec les faits (mais très peu) et utilise l'humour. Le roman est le résultat du dialogue entre ces deux narrateurs, du dialogue entre histoire et légende.

Preuve qu'il ne s'agit pas seulement d'un livre d'histoire, vous commencez une phrase par les mots suivants : « Je ne sais pas si... » Un historien n'écrirait jamais cela. Peut-on toutefois dire que c'est un livre qui questionne littérairement l'histoire ?

Oui, comme beaucoup de mes livres. Je n'écris pas de romans historiques, mais des romans qui dialoguent avec l'histoire, dans lesquels le passé est une dimension du présent. Sans lui, ce dernier est mutilé. Dans mes livres, il y a toujours une remise en question du passé, de sa version officielle. Tout comme il y a une remise en question constante du présent, de sa version officielle. En d'autres termes, je crois que dans mes écrits, il y a une rébellion constante contre un pouvoir qui cherche à tout prix à imposer le récit du passé pour imposer celui du présent.

Au milieu du livre, il y a une découverte : un document concernant Manuel Mena contient une erreur. Si une supposée source s'avère être fausse, cela signifie-t-il que l'interprétation littéraire peut s'approcher au plus près de la vérité historique ?

Non. Cela signifie que reconstruire le passé avec précision est une tâche presque impossible. Mais il ne faut toutefois pas y renoncer. Pour le reste, je ne crois pas, comme le pensait Aristote, que la vérité littéraire soit supérieure à la vérité

historique. Elles sont différentes, complémentaires et non contradictoires. C'est pourquoi, dans ce livre et dans d'autres, elles dialoguent toujours, comme si elles cherchaient une troisième vérité.

Vous – enfin le narrateur – dit qu'il faut savoir ce qui s'est passé dans les derniers instants de vie de Manuel Mena sans « juger ». Avez-vous été tenté de le faire ?

Un écrivain ne doit pas faire le travail des juges. Il doit comprendre la réalité humaine, dans toute sa complexité. C'est ce que j'essaie de faire dans tous mes livres.

Anatomie d'un instant, un de vos précédents livres, ne portait pas la mention de « roman ». Celui-là oui. N'est-ce pas curieux alors que vous écrivez « ceci n'est pas une fiction et moi je ne suis pas un littérateur », phrase qui, j'imagine, doit être comprise ironiquement ?

Bien sûr. C'est une phrase écrite par le narrateur-historien, qui se moque des « littérateurs », de ceux qui inventent. Il veut reconstruire les faits avec le maximum de précisions. Concernant Anatomie d'un instant, oui, c'est un roman sans fiction, comme L'Imposteur. Vous le savez, je ne crois pas que les romans doivent nécessairement être des fictions.

Le narrateur écrit un moment qu'il « voit » Manuel Mena. Comment cette phrase doit-elle être comprise ?

C'est le moment où il cesse de considérer Manuel Mena comme une sorte de statue, de symbole. Il le « voit » en tant qu'être humain, avec toute sa complexité, un peu à l'image de ces millions d'enfants qui font la guerre, persuadés qu'ils vont sauver le monde. Un jour, ils finissent par découvrir la vérité : ils ne sont rien d'autre que de la chair à canon que les puissants envoient à la mort pour défendre leurs propres intérêts. C'était cela Manuel Mena.

À la lecture de ce livre me sont revenues plusieurs phrases d'un de vos essais, Le Point aveugle. Celui-ci s'ouvrait sur une phrase de Lessing : « Si l'on me propose de choisir entre chercher la vérité et la trouver, je choisirai de chercher la vérité. » Elle s'applique parfaitement à ce livre, non ?

Je le crois. Mais ce n'est pas la vérité concernant le seul Manuel Mena. C'est la vérité universelle. Ce livre raconte cette quête.

« Le point aveugle », écriviez-vous, c'est « le point à travers lequel on ne voit rien ». Cette enquête sur Manuel Mena montre-t-elle que cette mort tragique ne dit rien de ce que les vainqueurs ont voulu présenter comme un destin héroïque ?

Cette mort dit une chose : bien qu'il ait été franquiste – ou plutôt phalangiste – et qu'il se soit battu aux côtés des vainqueurs de la guerre, Manuel Mena a été un perdant : il est allé à la guerre en étant trompé, grisé par des idéaux toxiques (ceux du fascisme) ; il s'est battu pour des intérêts qui n'étaient pas les siens (ils étaient défendus par la République et non par le régime franquiste) ; il a tout perdu, y compris la vie.

Ce questionnement sur Manuel Mena est donc très politique.

Sans le passé, je l'ai dit, le présent est mutilé. Sans le collectif, l'individu est incomplet. Cet intérêt pour le groupe explique la raison pour laquelle la politique est très présente dans beaucoup de mes romans.

Signifier, par des livres, que le passé est d'une complexité incroyable : n'est-ce pas une forme de subversion ?

La littérature doit être subversive. Sinon, elle est autre chose.

En fait, par vos questions, vous enrayez la mécanique de construction en vigueur, en Espagne ou ailleurs, du fameux « roman national » avec ses mythes, ses héros ?

Si c'est le cas, cela me plaît bien. Tout pouvoir, a fortiori le plus autoritaire, sait que pour contrôler le présent, il doit contrôler le passé. Son intérêt consiste à construire ce que vous appelez un « roman national ». Un des devoirs de la littérature est de déconstruire cela, de montrer que le passé est beaucoup plus complexe, contradictoire et ingouvernable que ce qu'en dit la version officielle. Détruire les mensonges du pouvoir qui asservissent, qui construisent une vérité : voilà ce qui libère.

Dans Le Point aveugle, vous écrivez : « La littérature authentique ne rassure pas, elle inquiète. » En offrant une revanche aux vaincus de l'histoire, espérez-vous plonger les dogmatiques dans l'effroi ?

Oui. En tout cas, il est vrai que les dogmatiques ne s'inquiètent jamais. Mais j'aime chatouiller autant que possible leurs narines. Pour cela, le meilleur instrument c'est le roman. C'est pourquoi ils détestent tellement ce genre.

BIBLIOGRAPHIE

Le Monarque des ombres de Javier Cercas, traduit de l'espagnol par Aleksandar Grujičić, avec la collaboration de Karine Louesdon, Actes Sud, 315 p. 2018-09 / NUMÉRO 147



LA RÉPUBLIQUE {des livres}



Qu'est-ce qu'un héros?

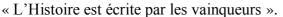
le 18 septembre 2018

Et si au fond tout écrivain écrivait pour ne pas être écrit ? La formule à la première personne revient souvent dans *Le Monarque des ombres (El monarca de las sombras*, traduit de l'espagnol par Aleksandar Grujicic avec Karine Louesdon, 324 pages, 22,50 euros, Actes sud), le nouveau livre de <u>Javier Cercas</u>, très attendu par les lecteurs des *Soldats de Salamine*, *d'Anatomie d'un instant*, de <u>L'imposteur</u>. Autant d'enquêtes sur un passé qui ne passe pas car il est de ces auteurs qui grattent obstinément les cicatrices quitte à rouvrir les plaies.

« J'écris pour ne pas être écrit ».

Autrement dit : j'écris pour me libérer du destin que ma famille et mes proches m'ont promis quand ils ne me l'ont pas imposé. Depuis son enfance, Cercas vit avec le fantôme qui hante les siens, une sorte de héros aussi légendaire que négatif, un grand oncle du nom de Manuel Mena fauché par la guerre civile à 19 ans à peine mais dont la seule pensée le faisait rougir. Pendant des années, il en a refoulé l'ombre portée sur son œuvre, redoutant le jour où il n'aurait d'autre choix que de s'y attaquer frontalement, seul moyen de crever l'abcès à la mémoire. Ce à quoi il s'est finalement résolu, fort du succès de ses précédents livres et de la notoriété acquise. Car dans l'Espagne d'aujourd'hui, où la polémique sur le transfert de la tombe du général Franco hors de son mausolée du Valle de los caidos est à la « une » de la presse depuis des mois, il ne va pas de soi d'honorer la mémoire d'un ancien phalangiste, jeune officier des Regulares comme on appelait les troupes d'Afrique formées principalement de soldats indigènes à l'exception de l'encadrement; les tirailleurs d'Ifni y étaient rattachés.

Il y a deux manières de voir la guerre : soit par le prisme de la *Reddition de Breda* de Velasquez, toute de dignité dans la défaite et de magnanimité dans la victoire. Soit par celui du *Tres de Mayo* de Goya où l'on bascule vite du désastre dans l'horreur. Lorsqu'il s'est engagé, Manuel Mena avait l'esprit plein de Velasquez ; il en est revenu avec des cauchemars goyesques. Une phrase revient souvent au cours du récit, assénée sans l'ombre d'un doute tel un axiome alors qu'elle est hautement contestable, mais il est vrai qu'elle traine partout comme telle :





On sait qu'au lendemain d'une guerre, et on l'a bien vu en France à la Libération, la reconstruction exige un récit national unificateur, ce que le pouvoir en place se fait fort d'encourager. Que l'on trouve ce sophisme dans les *Frères ennemis* (1944) de Robert Brasillach ne doit pas égarer, car on la découvre aussi bien dans des écrits de marxistes et de staliniens, sous la plume de Winston Churchill et surtout (pour la première fois ?) sous celle du philosophe Walter Benjamin dans « Sur le concept d'histoire » (1940) ; il répondait à Ernst Jünger qui, dans *Le Travailleur* (1932), affirmait que le vainqueur a toujours le souci de créer

son propre mythe en écrivant l'histoire. Refermons le débat car il nous emmènerait trop loin. Mais en relisant la dernière page du *Monarque des ombres* où cette phrase surgit à nouveau, on serait tenté de répondre à l'auteur que plus de quarante ans après la fin du franquisme, il n'y a plus ni vainqueur ni vaincu ; depuis bien longtemps déjà, tant en Espagne qu'ailleurs dans le monde, l'histoire de cette guerre civile est écrite par les historiens. Parfois même par les écrivains... Celui-ci dit bien comment la haine s'est rapidement propagée dès les élections de février 1936 jusque dans les villages, que l'on croyait mieux protégés contre ce poison eu égard à la proximité des habitants entre eux.

Pas sûr que des lecteurs peu au fait de l'histoire politique ou intellectuelle espagnole saisissent toutes les nuances et allusions. Ainsi lorsque, à propos d'un personnage, il est précisé qu' « il professait une loyauté contradictoire à Miguel de Unamuno et à José Ortega y Gasset et à la Revista de Occidente « . Mais qu'importe ! Parmi les personnages et les romans fréquemment évoqués, le lieutenant Drogo du Désert des tartares de Dino Buzatti est le plus frappant ; car comme lui, le grand oncle de Cercas, qui fait ses classes d'officier un peu rapidement en raison de l'urgence de l'heure, n'en finit pas d'attendre un combat qui n'arrive pas alors qu'il est intoxiqué de discours sur la beauté purificatrice de la guerre. Il aurait pu tout aussi bien être le Jünger d'Orages d'acier pas moins exalté et pressé d'en découdre. Mais s'il est un livre vers lequel le Monarque des ombres donne envie de se précipiter (et y a-t-il plus grande vertu pour un écrivain que de renvoyer à l'écrivain à qui il doit ?), c'est bien la nouvelle Il est glorieux de mourir pour la patrie du serbe Danilo Kis, preuve de l'universalité de la guerre.



Cercas n'invente rien même s'il doit bien

parfois combler des trous et des blancs. Il se dédouble à travers la double voix de deux narrateurs qui s'appellent comme lui, l'un en historien distant et l'autre racontant le *work in*

progress du roman, mais se refuse à imaginer. Enfin, à *trop* imaginer, à imaginer au-delà du raisonnable car « *ceci n'est pas une fiction et je ne suis pas un littérateur* « . Puisque c'est une manière d'épopée mais dans le réel, il ne s'est pas embarqué sans son Sancho Pança. En l'espèce son ami le cinéaste David Trueba (dans les *Soldats de Salamine*, l'écrivain chilien Roberto Bolano jouait ce rôle indispensable).

Si de livre en livre Javier Cercas n'a pas à proprement parler inventé un genre qui doit beaucoup au Truman Capote de *De sang-froid*, il l'a singulièrement revitalisé et brillamment renouvelé. Ses enquêtes convoquent tous les genres littéraires au service d'une recherche de la vérité ; cette fois encore, il n'hésite pas à se mettre en scène afin de mieux embarquer le lecteur dans la complexité de l'Histoire. Le débat est toujours d'actualité sur les accommodements de la littérature avec le passé surtout quand celui-ci ne passe pas (Mario Vargas Llosa y est revenu récemment dans « Historia y ficcion », <u>une récente tribune à lire ici)</u>

Cercas se demande pourquoi son village d'Ibahernando s'étant scindé en deux, une partie de ses habitants qui n'avaient jamais quitté leur terre ont pris fait et cause pour leur ennemi de classe, les grands propriétaires qui les exploitaient, contre la République qui proposait de les défendre. Pourquoi ils sont morts pour défendre d'autres intérêts que les leurs, question qui n'épargne pas ses plus proches, famille de petits propriétaires terriens. Vaste sujet qui déborde et explose les cadres historiques et géographiques de ce livre mais ramène au village d'Estrémadure puisque l'universel, c'est le local moins les murs (Miguel Torga). Il dénonce les mensonges qui ont guidé son jeune grand-oncle dans son engagement, et c'est aussi en cela que son propos à une portée universelle, d'Achille à Kipling (« Si on demande pourquoi nous sommes morts, dites que c'est parce que nos pères ont menti ») et aux war poets anglais de la première guerre mondiale, sous la plume desquels le mot même de « mensonges » revient comme un leitmotiv.

Un vers d'Horace est placé en épigraphe :

« Dulce et decorum est pro patria mori »

Mais la seule patrie que l'on puisse défendre sans se tromper, n'est-ce pas la *patria* selon Cervantès : son coin de terre, son village, son quartier, sa région ? Rien n'est moins idéologique. Le seul vainqueur, c'est le survivant, le rescapé, fut-il asservi. Telle est la leçon du *Monarque des ombres*. Le retour du corps de Manuel Mena fut un funèbre événement pour tout le village. Tous s'inclinèrent devant le jeune mort. Mais quels peuvent être la place et le statut du héros mort du côté fasciste lors de la terrible bataille de l'Ebre, l'une des plus décisives, « *une tuerie insensée* » qui dura 115 jours et autant de nuits entre l'été et l'automne 1938 ? Cercas a trouvé non seulement la note juste mais la bonne lumière pour l'éclairer : le clair-obscur. On découvre Manuel Mena à travers les témoignages recueillis par l'auteur auprès de ses compagnons d'armes ou des villageois. Dans ses derniers jours, il apparaît aussi amer qu'Achille dans l'*Odyssée*, livre qui n'a pas quitté Cercas tout au long de son enquête, de même que l'*Iliade*. La perspective idéaliste du *kalos thanatos*, une belle mort à la grecque, pure et noble, hante ces pages souvent édifiantes.

A la fin de son odyssée dans la mémoire de sa famille, de son village, de sa région, de son pays, l'auteur découvrira les raisons tout à fait morales, et non pas politiques, qui avaient poussé son grand oncle à s'engager... Faut-il préciser que le cas de ce jeune homme du

village d'Iberhando (Estrémadure) n'a d'intérêt que par ce qu'il contient d'universel, et que c'est justement la grande vertu de la littérature à son meilleur de nous y faire accéder ?

Ne cherche pas à m'adoucir la mort,, ô noble Ulysse !/ J'aimerais mieux être sur terre domestique d'un paysans,/ fût-il sans patrimoine et presque sans ressources,/ que de régner ici parmi ces ombres consumées... » (fin du chant XI de l'Odyssée, traduction de Philippe



Jaccottet)

Il n'y a qu'un vie : celle des vivants. Qu'un seul vainqueur : celui qui a survécu. Tout dans ce récit puissant le hurle à travers l'histoire d'un homme qui eut politiquement tort et moralement raison. Dans l'erreur historiquement, dans le vrai personnellement. A la fin, c'est la guerre qui gagne, elle seule. Dans une page de sa *novela sin ficcion* (roman sans fiction), Javier Cercas reconnaît qu'au fond, il a écrit ce livre pour révéler à sa mère sa vérité sur Manuel Mena, ce qu'il était incapable de faire de vive voix. En cela, il illustre parfaitement cette réflexion de Cioran :

« On ne devrait écrire des livres que pour y dire des choses qu'on n'oserait confier à personne » (in « De l'inconvénient d'être né »)

La morale ? Mieux vaut être vivant et le serf d'un autre serf plutôt qu'un monarque mort au royaume des ombres. Cela vaut-il la peine de risquer sa vie pour une cause à laquelle on croit, fut-elle sanctionnée comme injuste par la postérité ? Désamorçant la question que l'on brûlerait de lui poser, Javier Cercas reconnaît dans son livre que s'il avait eu le même âge que son grand oncle à l'époque de la guerre civile, il n'aurait probablement pas eu le courage de mettre ses actes en accord avec ses idées. Il faut un certain courage pour l'admettre mais de toute façon, ainsi posé et l'on n'y coupe jamais chaque fois qu'un écrivain né après guerre s'empare de la guerre, le cas de conscience est vain. Car s'il avait eu 19 ans en 1936, tout en s'appelant Javier Cercas, il aurait été autre que ce qu'il est, façonné par d'autres idées que les siennes aujourd'hui et ignorant de la suite des événements.

(« Défilé de Regulares marocains pendant la guerre civile ; « La Reddition de Breda ou Les Lances », 1634, huile sur toile de Diego Vélasquez, musée du Prado, Madrid ; « Manuel Mena » ; « Tres de mayo », 1814, huile sur toile de Francisco Goya, musée du Prado, Madrid; photos D.R.)

ROMAN ÉTRANGER



★ ★ LE MONAROUE DES OMBRES, de Javier Carcas, Actes Sud, 320 p., 22,50 €. Traduit de l'espagnol par Aleksandar Grujicic, avec la collaboration de Karine Louesdon.

L'ARMÉE DES OMBRES

uoi que tu écrives, les uns vont t'accuser d'idéaliser les républicains parce que tu ne dénonces pas leurs crimes, et les autres d'être révisionniste ou de farder le franquisme parce que tu ne présentes pas les franquistes comme des monstres, mais comme des personnes ordinaires, normales. C'est comme ça : la vérité n'intéresse personne », annonce le cinéaste David Trueba à son ami Javier Cercas. Ce dernier va passer outre l'avertissement et ses propres préventions pour raconter l'histoire de son grand-oncle maternel. Né dans un village misérable d'Estrémadure, Manuel Mena, engagé dans l'armée franquiste, mourut en septembre 1938, à l'âge de dix-neuf ans, lors de la bataille de l'Ebre.

Dans le sillage de ses éblouissants Les Soldats de Salamine et Anatomie d'un instant, l'écrivain part à la recherche de celui qui fut le « héros officiel » de sa famille avant d'en devenir l'« héritage accablant ». Il rencontre les derniers témoins, s'efforce de ne pas juger, mais de comprendre ce jeune homme séduit par le romantisme révolutionnaire de la Phalange. A la fois plongée dans l'histoire de la guerre civile, récit intime et méditation sur l'art du roman, Le Monarque des ombres se révèle aussi subtil que poignant.

Christian Authier

ROMAN

★★★ DÉSINTÉGRATION. d'Emmanuelle Richard, L'Olivier, 207 p., 16,50 €.

PRÉCIS D'HUMILIATION

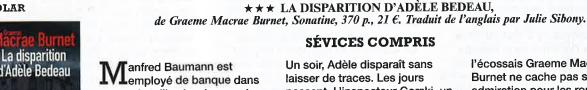
e la jeunesse, lorsqu'elle s'enfuit, que reste-t-il ? Parfois, lorsque l'intranquillité la résume, juste l'humiliation. Comme celle subie pour ses débuts dans la vie, par l'héroïne de Désintégration, le stupéfiant, de grâce et de colère mêlées, troisième roman d'Emmanuelle Richard. C'est l'histoire d'une fille venue d'un milieu modeste et placée dans un monde (le Paris d'une jeunesse dorée qui écrit des livres, tourne des films et autres, parce que papa ou maman fait pareil) qui lui parle une langue étrangère. Ce monde qui l'ignore (avant de lui concéder, lorsque à son tour, elle s'essaie à publier, un certain intérêt), elle le rejette sans pouvoir nier tout à fait son potentiel de séduction. Elle est comme Fitzgerald se sentant à la fois danseur dans le plus beau des bals une nuit d'hiver et petit garçon, spectateur transi par le froid, se demandant le prix des toilettes et de l'orchestre... Cette éducation sentimentale est portée



par Emmanuelle Richard avec une énergie peu commune qui doit autant au rock qu'au récit de soi-même d'une Annie Ernaux. Sa voix, âpre, tendue, au plus près de sa vérité, séduit par son refus même de la séduction.

Olivier Mony

POLAR



d'Adèle Bedeau

une petite ville alsacienne grise et terne, à la frontière suisse. Solitaire et introverti, il passe ses soirées à boire du vin rouge en pichet au restaurant de la Cloche, tout en observant en secret Adèle, la serveuse, « une jeune femme brune, plutôt carrée d'épaules, avec un large postérieur et une forte poitrine ». passent. L'inspecteur Gorski, un flic triste, obsédé par une vieille affaire qu'il n'a pas su élucider, est chargé de l'enquête. Très vite, Baumann devient à ses yeux le suspect parfait... Dans une préface mystificatrice, où il attribue la paternité de son livre à un auteur français imaginaire dénommé Raymond Brunet,

l'écossais Graeme Macrae Burnet ne cache pas son admiration pour les romans de Georges Simenon et les films de Claude Chabrol. On imagine en effet sans peine, à lire ce polar claustrophobique, dépressif et provincial, que le premier aurait pu en écrire les grandes lignes, et que le second n'aurait pas rechigné à le porter à l'écran.

Philippe Blanchet

Le Point

EDITION SPECIALE DU 6 SEPTEMBRE 2018



Directeur de la publication : Edwy Plenel
www.mediapart.fr

Javier Cercas: «Le passé n'est pas passé»

PAR FABIEN ESCALONA ET LISE WAJEMAN ARTICLE PUBLIÉ LE VENDREDI 14 SEPTEMBRE 2018

Explorer lucidement le passé et sa survivance au cœur du présent, pour éviter la répétition du tragique. Telle est la tâche que s'est assignée l'écrivain Javier Cercas dans *Le Monarque des ombres*, qui mêle fiction et essai historique.

Le Monarque des ombres boucle le cycle que Javier Cercas avait entamé avec son premier succès, Les Soldats de Salamine (Actes Sud, 2002), qui lui avait valu une reconnaissance internationale : le livre, admirablement conduit et bouleversant, se penchait sur ce qui avait pu mener un soldat républicain à épargner un des fondateurs de la Phalange.

Dans Le Monarque des ombres, Cercas revient à la guerre d'Espagne, le terreau de son œuvre, ce « passé qui n'est pas passé », pour l'aborder sous l'angle de son histoire personnelle, familiale : le récit est cette fois consacré à la figure du grand-oncle de l'auteur, Manuel Menas, mort au combat en septembre 1938, à l'âge de 19 ans, « franquiste fervent, ou du moins fervent phalangiste », adoré par la mère de l'écrivain.

Cette histoire, il aura fallu longtemps à Cercas pour la raconter, et d'ailleurs les premières pages sont consacrées à expliquer au lecteur pourquoi il lui fallait « ne pas écrire l'histoire de Manuel Mena, continuer à ne pas écrire l'histoire de Manuel Mena » : parce que cette histoire suscitait en Cercas de la honte, celle d'un passé familial accablant ; mais aussi parce qu'il lui semblait terriblement difficile de raconter des choses qui le touchent, lui et les siens, de si près.

Un des personnages du livre, un ami de Cercas, résume de manière provocante la situation de l'écrivain : « Très simple : ce que je viens de comprendre, c'est que dans Les Soldats de Salamine, tu as inventé un héros républicain pour cacher que le héros de ta famille était franquiste. »



Javier Cercas (DR).

Il faut probablement lire là une des raisons – pas la seule – qui ont conduit Cercas à écrire finalement ce livre, qui relate, comme l'écrivain le fait souvent, une histoire et son « making-of » : la vie de cet oncle mort trop jeune, de sa famille franquiste, et l'enquête de Javier Cercas, qui lui a permis de la reconstituer. Car le moteur de l'écriture de Cercas, c'est son attachement à la vérité : il lui fallait accomplir la tâche difficile de raconter la vie de ce jeune homme, sans la trahir, en s'efforçant de la comprendre. Il le lui fallait comme fils, comme Espagnol, mais surtout comme écrivain, c'est-à-dire comme homme attaché à faire entendre la difficile vérité à d'autres hommes.

Dans cet entretien, Cercas revient sur sa volonté d'explorer le passé et sa survivance au cœur du présent ; il évoque également, lui qui commente régulièrement l'actualité politique de son pays dans une chronique pour *El País*, la situation actuelle de la Catalogne : il confirme sa virulence à l'égard de la stratégie des nationalistes catalans, qui ont selon lui pris des libertés inacceptables avec la démocratie (ce qu'il avait déjà exprimé à l'automne dernier, dans des tribunes traduites en France, **ici** ou **là**). Il s'exprime aussi sur la procédure en cours pour exhumer les restes de Franco du mausolée de la Valle de los Caídos.

MEDIAPART.fr Directeur de la publication : Edwy Plenel

Médiapart : L'histoire de votre grand-oncle Manuel Mena, c'est celle que vous ne deviez pas écrire. Du moins, c'est ce que vous dites dans les premières pages de votre nouveau livre, qui lui est pourtant consacré.

www.mediapart.fr

Javier Cercas: Cette histoire, je l'ai toujours transportée avec moi, elle est à l'origine des premières questions sérieuses que je me suis posées. Ma mère est la protagoniste secrète de ce livre, car elle m'a toujours parlé de cet adolescent, parti à la guerre à 17 ans, mort à 19. Elle était enfant à l'époque, mais très proche de lui. Pour elle, Manuel Mena était un beau et courageux jeune homme, qui était allé se battre pour défendre la famille, protéger la religion, la patrie.

J'étais confronté à une question classique d'héritage, celle de l'héritage familial. Le problème est qu'il s'agissait aussi de notre pire héritage, celui de la guerre. Quand j'étais jeune, je n'en voulais pas, je croyais pouvoir m'en passer : cette partie de ma famille avait été du mauvais côté de l'Histoire, pendant et après la guerre, et je ne souhaitais pas savoir ce qu'elle avait vraiment fait. C'était ridicule. Il m'a fallu 56 ans pour m'y confronter et écrire ce livre.

Répétitions de l'histoire

Vous écrivez que comprendre est la tâche de l'écrivain. Lui est-elle spécifique ?

Pas du tout, c'est la tâche de toute personne honnête, mais je dirais spécialement des écrivains. C'est très facile de juger des individus qui étaient pris dans le chaos de l'Histoire. Ce qui est plus difficile, c'est de connaître. Notre passé est comme dans une brume, et souvent ceux qui ont vécu des situations difficiles ne souhaitent pas parler. À cet égard, le silence est un protagoniste de ce livre. Mais si les gens ont le droit de ne pas vouloir parler, nous avons le devoir de connaître notre héritage, au niveau individuel et collectif, puis de le comprendre. Comprendre ne veut pas dire justifier! Il s'agit de se donner les instruments pour ne pas répéter les mêmes erreurs.



Manuel Mena, en 1938.

Vous craignez la répétition du passé?

Oui, c'est malheureusement ce qui se passe aujourd'hui. Nous répétons beaucoup des erreurs que nous avons commises dans les années 1930, partout en Europe. Ce qu'on appelle le national-populisme, dont Trump est une incarnation, constitue selon moi un masque post-moderne, light, de ce qu'on appelait autrefois le fascisme. Les historiens nous apprennent que l'histoire ne se répète jamais de manière identique, mais les bons historiens montrent qu'elle peut en fait se répéter avec des masques différents. Nous avons oublié des choses essentielles, comme le caractère extrêmement attirant du fascisme.

Justement : la puissance de séduction du fascisme reposait aussi sur le fait qu'il se présentait comme une forme de modernité, révolutionnaire par rapport au libéralisme classique. Est-ce que les droites nationales-populistes aujourd'hui n'incarnent pas plutôt la nostalgie communauté supposément homogène ? Quelque chose de plus conservateur, qui s'est d'ailleurs révélé prédominant dans le franquisme en Espagne...

C'est la clé. Le fascisme avait un masque révolutionnaire, qui cachait un fond profondément réactionnaire, une nostalgie de l'Ancien Régime, Directeur de la publication : Edwy Plenel

www.mediapart.fr

MEDIAPART.fr

MEDIAPART.fr

sans éléments allogènes venant nous perturber, qu'il s'agisse de Juifs, d'Arabes... et pourquoi pas d'Espagnols [rires].

Vous faites ici allusion à la situation en Catalogne, sur laquelle vous avez pris position publiquement, en intervenant dans le présent.

Ce qui se passe en Catalogne correspond à ce qui se passe ailleurs dans le monde. Le mouvement sismique de la grande crise de 2008 s'est traduit, en Espagne, par le surgissement de l'indépendantisme catalan. J'ai publiquement pris position sur ce sujet, alors qu'il est très impopulaire de le faire : les gens ne veulent pas écouter la vérité, ils préfèrent les mensonges beaux et romantiques. Or voilà ce qui s'est passé : une violation de la démocratie au nom de la démocratie.

Pedro Sánchez, le nouveau premier ministre socialiste, a proposé un référendum sur un possible nouveau statut d'autonomie. Cela va-t-il dans le bon sens, selon vous ?

Je suis heureux du changement de gouvernement, mais je ne suis pas optimiste, et je ne pense pas que Sánchez lui-même le soit. Les indépendantistes ont décidé qu'ils ne respecteraient pas la démocratie, et ils sont encore au pouvoir en Catalogne. Et le président de la Généralité de Catalogne, Quim Torra, est vraiment un xénophobe.

[Javier Cercas s'interrompt brusquement, se lève, va chercher son portefeuille: il en extrait une photocopie élimée et annotée, qu'il nous met sous les yeux.] Voici un article de ce monsieur, en catalan. Je suis nerveux quand je le lis. Voilà ce qu'il écrivait, avant d'occuper son poste actuel: les gens qui parlent espagnol, et pas catalan, sont « des bêtes à forme humaine ».

Qu'on ne s'y trompe pas : le problème n'est pas juste celui des Catalans, il est européen. Pour moi l'intégration européenne est la dernière utopie raisonnable. Le nationalisme ne peut pas être de gauche ; la gauche doit être internationaliste. Ce qui se passe en Écosse est compréhensible : ils sont pauvres ; mais pas en Catalogne, où ce sont les riches qui sont pour l'indépendance!

La vérité est incommode

Nombre de vos livres reviennent sur le passé franquiste, or Sánchez vient de prendre une initiative à ce sujet : il souhaite faire exhumer le corps de Franco de l'énorme mausolée légué par la dictature.



La grande nef de la Crypte de la Valle de los Caídos (1940-1958), où sont enterrés Franco et José Antonio Primo de Rivera.

Dans cette histoire, la question n'est pas « Devonsnous exhumer les restes de Franco ? », mais « Qu'estce que les restes de Franco font là ? ». Après 40 ans de démocratie ! La réponse est évidente : elle est liée à l'histoire de l'Espagne, qui est passée d'une dictature à une démocratie de façon très originale, sans révolution, sans guerre.

Je viens d'écrire un article sur Franco et McNamara. McNamara, vous l'avez vu dans les merveilleux premiers films de Pedro Almodovar : il était un travesti, représentait l'anti-système, la movida... Avec Almodovar, ils chantaient ensemble des chansons complètement sauvages : « J'aurai un bébé, je l'appellerai Lucifer, je lui apprendrai à vivre de la prostitution... »

Aujourd'hui, McNamara est devenu franquiste et l'un des seuls à défendre le fait que la dépouille de Franco reste dans ce monument. Si je vous raconte ça, c'est parce qu'à part lui, personne ne prend publiquement position en Espagne contre l'exhumation. Même le Parti populaire, qui est dans un certain sens l'héritier du franquisme, ne s'y oppose pas : il a simplement évoqué des questions de forme. C'est pour cela que je suis un peu optimiste à ce sujet.

Directeur de la publication : Edwy Plenel
www.mediapart.fr

La question, c'est aussi de savoir ce qu'on fait du site...



McNamara, du temps où il chantait avec Pedro Almodovar « Suck It To Me » (1983). Ça, c'est un autre problème. C'est un énorme monument fasciste, qui donne envie de vomir. En ce qui me concerne, j'irais poser une bombe, et boum! Voilà ma solution. Je sais bien qu'elle est impossible...

Comprenez: les livres d'histoire disent que la guerre civile a duré de 1936 à 1939. C'est faux: la guerre d'Espagne s'achève en 1981, ce que je raconte dans *Anatomie d'un instant* (Actes Sud, 2010). En tout cas, le franquisme n'a pas été la fin de la guerre, mais la prolongation de la guerre par d'autres moyens. Donc ce passé atroce s'est achevé il y a 40 ans, ce qui n'est pas si vieux.

Et la question de savoir ce qu'on fait avec ce passé est un problème général, qui se pose dans tous les pays. Évidemment, l'histoire de l'Espagne a certaines caractéristiques : dans mon pays, c'est le fascisme qui a gagné la guerre, alors que dans le reste de l'Europe, le fascisme a perdu. Que faire avec cette histoire, avec ce passé ? Ma réponse est dans ce livre : on doit le connaître, l'affronter dans toute sa complexité.

On ne peut pas faire ce qu'a fait la gauche. Je suis de gauche mais je suis très critique à l'égard de la gauche espagnole : on a édulcoré notre passé, on a dit que nous étions tous des anti-franquistes. C'est comme la mythologie de la Résistance en France ! J'étais ami avec Tzvetan Todorov, qui appréciait beaucoup mes livres. Il m'a raconté que de Gaulle – qui a convaincu les Français que tous avaient été résistants – disait à la fin de la guerre : les Français n'ont pas besoin de la vérité. En Espagne, on a un peu fait ça. C'est ce dont parle *L'Imposteur* (Actes Sud, 2017).

Or, la plupart des Espagnols n'ont pas été des résistants! Je n'accuse personne d'avoir été lâche : au début surtout, il fallait être un véritable héros pour

s'opposer à cette dictature, qui était très violente. Mais il est important d'accepter la vérité, il ne faut pas s'inventer un autre passé.

Votre livre s'écrit donc contre ce que déclare un de vos personnages : « La vérité n'intéresse personne »...

La vérité est complexe, difficile à accepter ; la vérité c'est dangereux, la vérité c'est incommode, c'est pas joli. Il faut accepter que des personnes nobles et courageuses puissent travailler à créer des enfers ; il ne faut pas oublier que le fascisme a été une forme d'idéalisme! Le héros de mon histoire, Manuel Mena, était un idéaliste, je n'ai aucun doute à ce sujet. En ce moment, je suis obsédé par ces enfants islamistes qui ont commis l'attentat d'août 2017 à Barcelone : ils avaient 17, 18, 19 ans... Ceux qui ont connu Younes Abouyaaqoub, le conducteur de la voiture-bélier qui a tué 15 personnes sur la Rambla, disent que c'était un homme magnifique, que les pères donnaient en exemple à leurs enfants, que ses professeurs estimaient, etc.

« Ce roman est la fin d'un cycle »

Comment écrire de la fiction, quand on veut dire la vérité? Un des narrateurs de votre dernier livre ne cesse de dire : « Je ne suis pas un littérateur. »

La littérature, ce sont des questions de forme. Pour moi, écrire un roman, c'est formuler une question complexe de la façon la plus complexe possible. Puisque chaque question, pour chaque livre, est différente, il faut la formuler différemment. Écrire un livre, c'est donc chercher la règle de cette question, de ce jeu; et le lire, c'est découvrir les règles. Il n'y a pas deux de mes livres avec les mêmes règles. Une règle essentielle de ce livre, qui a été une solution pour écrire cette histoire, très difficile à raconter d'un point de vue personnel, et donc d'un point de vue formel – puisque forme et contenu, c'est la même chose en littérature –, ça a été de dédoubler le narrateur.

Il y a un narrateur qui raconte l'histoire de Manuel Mena, de ma famille, de mon petit village, qui est comme un historien : il veut dire la vérité, avec détachement, froideur ; il ne peut pas et ne veut MEDIAPART. fr

pas inventer, il se moque de ceux qui inventent, il parle de moi en m'appelant « Javier Cercas », il me corrige, etc. Ce narrateur était essentiel, parce que mon problème était de faire d'une histoire très personnelle quelque chose d'universel. La littérature, c'est ça : ce qui transforme le particulier en universel. Je raconte cette histoire parce qu'il y a là quelque chose d'humain, qui nous appartient à tous. Mais il

s'agit de choses très délicates : la responsabilité de ma

famille dans les crimes qui se sont déroulés dans ce

petit village. J'avais donc besoin de ce narrateur.

Directeur de la publication : Edwy Plenel

www.mediapart.fr

Et, en même temps, un autre narrateur intervient, qui s'appelle Javier Cercas : c'est un masque de moi-même qui raconte – puisque écrire un roman d'aventure, c'est écrire l'aventure d'un roman – non seulement l'histoire de Manuel Mena, mais le *makingof* du livre : ma perplexité, les voyages que je fais, les enquêtes... Ce narrateur est différent, il a de l'humour, il est plus flexible, il peut inventer – très peu : 1 %, peut-être 2 % –, mais cela suffit. Car 1 % de fiction dans un roman suffit à faire que tout devienne fiction : comme une goutte de poison dans un verre d'eau! Le livre est donc le résultat du dialogue entre le passé et le présent, entre l'Histoire et la littérature, entre ces deux narrateurs.

Ouitte à mêler fiction et vérité?

La question, ce n'est pas la fiction ou la non-fiction, la question, c'est la vérité. Il y a des questions qui ont besoin de fictions pour être formulées. Il y a une vérité littéraire, comme il y a une vérité journalistique, une vérité historique : ce sont des vérités différentes et complémentaires. C'est ça qui importe, pas ces discussions sur la fin du roman, qui sont des foutaises.

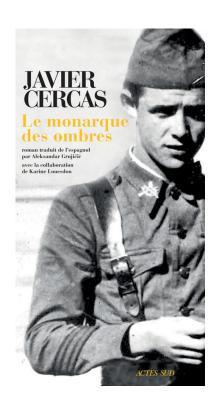
On vit dans une tyrannie du présent, créée par les médias, qui ont un pouvoir énorme, qui ne reflètent pas seulement la réalité, mais la créent. On a eu besoin de voir la photo d'un tout petit enfant mort sur une plage pour savoir qu'il y a des milliers de personnes qui meurent chaque année. On vit dans une fausse réalité, très pauvre, très peu complexe, comme si le passé, c'était des archives dans les bibliothèques qui intéressent quelques hurluberlus dans mon genre, mais sans relation avec le présent. Or c'est complètement

faux. Le passé n'est pas passé! Le passé est une dimension du présent, sans laquelle le présent est mutilé.

Quand j'étais jeune, je voulais être un écrivain postmoderne, aujourd'hui je veux être un écrivain postpost-moderne. Quand on me dit que j'écris des romans historiques, je deviens très nerveux. Parce que je n'écris pas des romans historiques, j'écris des romans sur le présent, mais un présent qui montre que le présent, c'est un héritage du passé.

C'était déjà le propos des *Soldats de Salamine*. À cette époque, les Espagnols de ma génération n'avaient pas écrit un seul roman, pas réalisé un seul film sur la guerre civile. Le livre a été un énorme succès en Espagne et ailleurs. J'ai commencé à voir des écrivains qui parlent du passé comme présent, pour faire un présent plus complexe, plus riche : en France, Éric Vuillard, Laurent Binet... Ce qui implique aussi une conception plus large du roman : il peut comprendre de l'essai, de la biographie, de l'autobiographie, de la philosophie, de la chronique évidemment.

J'ai l'impression que c'est une conception assez répandue désormais. C'est pourquoi *Le Monarque des ombres* est la fin de quelque chose pour moi, la fin d'un cycle entamé avec *Les Soldats de Salamine*. Je me suis préparé toute ma vie à écrire ce dernier livre. Ce à quoi je travaille désormais, c'est à une réinvention totale!



Javier Cercas, *Le Monarque des ombres*, traduit de l'espagnol par Aleksandar Gruji#i#, avec la collaboration de Karine Louesdon, Actes Sud, 320 pages, 22,50 €.

Directeur de la publication : Edwy Plenel **Directeur éditorial** : François Bonnet

Le journal MEDIAPART est édité par la Société Editrice de Mediapart (SAS).

Durée de la société : quatre-vingt-dix-neuf ans à compter du 24 octobre 2007.

Capital social : 24 864,88€.

 $Immatriculée \ sous \ le \ numéro \ 500 \ 631 \ 932 \ RCS \ PARIS. \ Numéro \ de \ Commission paritaire \ des publications et agences \ de \ presse : 1214 \ Y90071 \ et \ 1219 \ Y90071.$

Conseil d'administration : François Bonnet, Michel Broué, Laurent Mauduit, Edwy Plenel (Président), Sébastien Sassolas, Marie-Hélène Smiéjan, Thierry Wilhelm. Actionnaires directs et indirects : Godefroy Beauvallet, François Bonnet, Laurent Mauduit, Edwy Plenel, Marie-Hélène Smiéjan ; Laurent Chemla, F. Vitrani ; Société Ecofinance, Société Doxa, Société des Amis de Mediapart.

Rédaction et administration : 8 passage Brulon 75012 Paris

Courriel: contact@mediapart.fr **Téléphone**: + 33 (0) 1 44 68 99 08 **Télécopie**: + 33 (0) 1 44 68 01 90

Propriétaire, éditeur, imprimeur : la Société Editrice de Mediapart, Société par actions simplifiée au capital de 24 864,88€, immatriculée sous le numéro 500 631 932 RCS PARIS, dont le siège social est situé au 8 passage Brulon, 75012 Paris.

Abonnement : pour toute information, question ou conseil, le service abonné de Mediapart peut être contacté par courriel à l'adresse : serviceabonnement@mediapart.fr. ou par courrier à l'adresse : Service abonnés Mediapart, 4, rue Saint Hilaire 86000 Poitiers. Vous pouvez également adresser vos courriers à Société Editrice de Mediapart, 8 passage Brulon, 75012 Paris

Quatre Sans Quatre

Chronique Livre:

LE MONARQUE DES OMBRES de Javier Cercas



Publié par Dance Flore le 29/08/2018

L'auteur

<u>Javier Cercas</u> est un écrivain espagnol, né en 1962 à Caceres, également chroniqueur pour le quotidien **El Pais**. Il a écrit des romans, des recueils de chroniques et des récits. Actes Sud a publié, entre autres, <u>L'Imposteur</u> en 2015.

Il publie aussi des articles dans l'édition catalane et le supplément dominical du journal El Pais.

Il remporte le **Prix Méditerranée** étranger en 2014 pour son cinquième roman, <u>Les lois de la frontière</u>.

Très brièvement

Le roman comme une sorte de boucle temporelle et géographique en trois dimensions, chercher à s'enfoncer profondément dans la matière du passé qui serait quelque chose de dense et de mystérieux, s'efforcer de réveiller la mémoire des gens, s'essayer à l'impossible tri entre l'affabulation, le faux souvenir, l'erreur, le ouï-dire, l'écho faussé de paroles maintes fois entendues et pourtant pas exactes... Même les archives se trompent, alors que dire du reste!

Convoquer la mémoire de Manuel, c'est tenter de convoquer des ombres, des fantômes. Cercas se réfère souvent à Achille, parce qu'il est mort en guerrier de cette kalos thanatos qui rachète par la gloire qu'elle procure le fait de devoir désormais séjourner parmi les morts, comme Manuel Menta, son oncle mort des suites des blessures reçues au feu, pendant la guerre d'Espagne. Mais pas côté Républicains, côté phalangistes.

Un extrait

« Son oncle Manolo, c'était Manuel Mena. Ce soir-là, nous reparlâmes de lui, et les weekends suivants il constitua pour ainsi dire notre seul et unique sujet de conversation. Aussi loin que remonte ma mémoire, j'entendais ma mère parler de Manuel Mena, mais c'est seulement au cours de ces journées-là que je compris deux choses. D'abord, que Manuel Mena avait été pour elle bien plus qu'un oncle paternel. Elle m'apprit par la suite qu'enfants, tous deux avaient vécu chez sa grand-mère, à quelques mètres seulement de chez ses parents, qui l'avaient envoyée là-bas parce que leurs deux premières filles avaient succombé à une méningite et qu'ils craignaient à juste titre que leur troisième fille ne contracte la même maladie. Apparemment, ma mère avait été très heureuse chez sa grand-mère la veuve Carolina, dans cette maison remplie de monde, en compagnie de son cousin Alejandro et gâtée par une armée bouillonnante d'oncles célibataires. Personne ne la gâtait autant que Manuel Mena et, aux veux de ma mère, personne ne lui arrivait à la cheville : il était le plus jeune, le plus joyeux, le plus dynamique, celui qui lui, apportait toujours des cadeaux, celui qui la faisait le plus rire et qui jouait le plus avec elle. Elle l'appelait l'oncle Manolo; lui l'appelait Blanquita. Ma mère l'adorait et sa mort fut un coup terrible pour elle. Je n'ai jamais vu ma mère pleurer; jamais, pas même au cours des deux ans de sa dépression, ou quand mon père est décédé. Ma mère ne pleure pas, tout simplement. Mes sœurs et moi avons beaucoup spéculé sur les raisons de cette anomalie puis, lors d'une de ces soirées postérieures à son accident, alors qu'elle me racontait pour la énième fois l'arrivée du corps de Manuel Mena au village et se souvenait d'avoir passé des heures à pleurer, je crus en avoir trouvé l'explication : l'idée me vint qur nous disposons tous d'une quantité limitée de larmes, que ce jour-là elle avait épuisé la sienne et qu'il ne lui restait depuis plus de larmes à verser. En résumé, Manuel Mena n'était pas seulement l'oncle paternel de ma mère : il était son frère aîné; il était aussi son premier mort.

La seconde chose que je compris durant ces jours-là était encore plus importante que la première. Enfant, je ne m'explqiauis pas pourquoi ma mère me parlait autant de Manuel Mena ; adolescent, je pensais, secrètement honteux et horrifié, que c'était parce que Manuel Mena avait été franquiste, ou du moins phalangiste, et que pendant le franquisme ma famille avait été franquiste, ou du moins avait-elle toléré le franquisme avec cette même mansuétude dénuée de tout sens critique dont faisait preuve la majorité des Espagnols ; adulte, je compris que cette explication était banale ùais c'est seulement lotrs de ces conversations nocturnes avec ma mère convalescente que je réussis à déchiffrer la nature exacte de sa banalité. Je compris alors que la mort de Manuel Mena avait marqué au fer rouge l'imagination de me mère comme s'il s'agissait de ce que les anciens Grecs appelaient kalos thanatos, une belle mort. » » (p. 19, 20 et 21)

Et ce que j'en dis

Plusieurs sujets de honte nimbent le souvenir de Manuel, qui poussent <u>Javier Cercas</u> à hésiter à écrire ce livre : évidemment le fait que sa famille ait été résolument franquiste, voire phalangiste comme Manuel et qu'elle ait contribué, par sa position patricienne dans le tout petit village d'Ibahernando, à apporter tout son soutien y compris dans les heures les plus noires, à Franco. Coupable par procuration, en quelque sorte, coupable par généalogie, par hérédité.

« Le peuple tisse les légendes. Les littérateurs affabulent. Seule la mort est indéniable. »

Oscillant entre désir de comprendre ce qui a poussé Manuel, si jeune, à peine 18 ans, à s'engager ainsi, épousant la mauvaise cause jusqu'à en mourir, et le sentiment que ce serait une erreur de s'engager dans ce chemin-là, car qui sait ce qu'on peut y trouver... Cercas hésite, s'informe quand même, déroule son enquête, va à Ibahernando interroger les anciens qui peuvent peut-être lui apporter des précisions. Tout un chemin d'historien qui questionne les archives et ausculte la mémoire des gens et des lieux, en même temps qu'un chemin filial car celle qui, enfant, a aimé son oncle Manuel et qui perpétue encore sa mémoire, emplissant son imagination de ses souvenirs du jeune homme, fillette au visage ridé, c'est la propre mère de Javier : Blanca. Écrire ce livre c'est à la fois une façon de lui faire un cadeau - trouver pour elle tout ce que l'on peut savoir, déduire, deviner, comprendre de Manuel, manière de le faire vivre à jamais – mais aussi, peut-être, de faire du mal en déboulonnant l'icône, qui sait.

«...la Phalange était un parti qui, avec sa vocation antisystème, son prestige exaltant de nouveauté absolue, son irrésistible aura de semi-clandestinité, son refus de la distinction traditionnelle entre droite et gauche, sa proposition d'une synthèse qui dépasserait les deux, son impeccable chaos idéologique, son pari simultané et impossible sur le nationalisme patriotique et la révolution égalitaire et sa démagogie captivante, semblait être fait sur mesure pour séduire un étudiant fraîchement sorti de son village qui, à seize ans à peine, rêverait à l'occasion de ce moment historique décisif d'assener un coup brutal et libérateur à la peur et à la pauvreté qui tourmenteraient sa famille, et à la faim , l'humiliation et l'injustice qu'il voyait quotidiennement dans les rues de son enfance et de son adolescence, et cela sans compromettre l'ordre social... »

Alors que Javier, sa femme et sa mère visitent la maison qui a servi d'hôpital de fortune pour les officiers et où Manuel, blessé au ventre, est mort sans que le chirurgien ait eu le temps de l'opérer, si tant est que cette opération ait pu lui sauver la vie, au terme d'une longue enquête qui a réconcilié l'auteur avec l'idée d'écrire ce livre et avec son grand oncle, il annonce à sa mère avoir pris sa décision :

« - Je ne comprends pas pourquoi tu n'as toujours pas écrit ce livre.

Je me tournai pour la regarder; elle me renvoya un regard neutre.

- Tu es écrivain, non?
- Et si tu n'aimes pas ce que tu lis?

Elle répondit à ma question par une autre question :

- Depuis quand tu écris tes livres pour que je les aime ?
- J'aperçus une lueur d'ironie dans ses yeux.
- A la bonne heure. »

Pour bien faire, Javier Cercas comprend qu'il va lui falloir se dédoubler : l'enquêteur, l'historien, sans passion ni flamme, méthodique, qui tente de démêler les fils ténus doit accompagner de son regard précis l'écrivain qui va, comme un sculpteur donne la vie à un

bloc de matière informe, faire revivre l'être si jeune qui mourut, pour une cause injuste, débarrassé de ses illusions, ayant choisi le camp des infâmes qui finirait par perdre. Il était tout à la fois ce jeune garçon drôle et tendre, ce phalangiste fiévreux et passionné, ce jeune homme déjà blessé deux fois, désabusé, mais s'offrant au sacrifice pour en épargner son frère qui, sinon, devrait aller au front.

Tout au long du roman, les deux Cercas s'interpellent et se répondent, le travail patient de l'historien et celui de l'écrivain se superposant imparfaitement pour créer – l'illusion ?- de la vie.

Manuel Menta, ainsi qu'un vestige qu'on remonterait du fond des océans et qui, par son apparition progressive, abolirait à la fois la distance temporelle mais aussi la frontière entre les fantômes et les vivants, prend corps au fur et à mesure que les témoignages se chevauchent et s'infirment, que les quelques détails glanés à grand peine précisent le contour des circonstances et de la pensée du jeune homme. Toutes les facettes cohabitent, il suffit de tourner l'objet de manière à en trouver, par l'angle du regard, la cohérence. Le héros national contient le phalangiste engagé dans un combat qu'il estime juste contre les Républicains et le jeune garçon souriant et affable qui joue avec son neveu et sa nièce.

Dans cette maison maintenant abandonnée, splendide, dernier refuge des blessés victimes d'une guerre sans gloire, ultime étape du long voyage, tel un Ulysse avançant au Royaume des Morts, abondent les ombres et écrire l'histoire d'une d'entre elles devient une nécessité, une évidence, presqu'un acte de justice pour Cercas et le moyen tout naturel de prendre sa place dans la lignée familiale.

Encore une fois, **Cercas nous entraîne dans une enquête qui mêle les témoignages, les voyages, les documents officiels** et les élans tortueux du coeur et de l'esprit qui rythment le travail de l'écrivain avec cette question qui ne trouve sa réponse qu'à la fin du livre : doit-il ou non écrire ce livre ?

Parallèlement au destin tragique de Manuel Menta, c'est l'histoire de l'Espagne qui est en jeu dans ce roman. Au travers de l'histoire de ce tout petit village d'Ibahernando, comment les franquistes y ont pris le pouvoir, comment des exécutions sommaires y ont pris place, comment on a fait de Manuel un héros, une figure tragique du sacrifice pour la patrie, occultant les aspects plus discordants de sa courte existence. Le héros se doit d'être tout d'une pièce, pas de place pour le flou ou le complexe. Tout le monde se souvient de la mort héroïque d'Achille mais oublie que, plus tard, quand Ulysse le rencontre parmi les ombres, il n'exprime que des regrets de la vie, quelle qu'elle puisse être, même celle d'un misérable serf...

Accompagné des paroles d'autres d'écrivains, Homère, mais aussi Dino Buzzati pour cette histoire d'un guerrier qui ne verra jamais la guerre, et Danilo Kis qui raconte, dans une nouvelle, comment un jeune noble va à la mort avec le courage de celui qui pense y échapper, les pas de Javier Cercas le mènent à frapper à toutes les portes des témoins qui n'ont pas envie de parler de ce temps-là, un temps maudit qui pèse encore très lourd. En filigrane, les profondes divisions dans la société espagnole, entre les différentes communautés qui composent l'Espagne et qui peinent parfois à se comprendre, comme la mère de Cercas qui, en quittant son village d'Estrémadure, quitte aussi et sa langue et son statut privilégié de patricienne.

Pas de destin national, donc, pas d'unité: au moment du coup d'état, les habitants d'Ibahernando enrichis, anciens paysans, ont préféré soutenir les franquistes pour renforcer ce qu'ils croient être leurs privilèges, élite ridicule incapable de comprendre que c'était la République qui les avait libérés et que c'était elle qu'il fallait défendre, quitte à s'entredéchirer. La lecture du passé alimente celle d'aujourd'hui...

LE MONARQUE DES OMBRES - Javier Cercas – Éditions Actes Sud - 320 p. 29 août 2018

Traduit de l'espagnol par Aleksandar Grujičić avec la collaboration de Karine Louesdon

photo: Barricade à Barcelone 1936 - Wikipédia

Revue Etudes - Aout 2018_

LIVRES * RECENSIONS

Lettre américaine, sa propre parole, celle de Hawthorne (qui rajouta un W à son nom en signe de reniement familial), celle de ses proches, les passages de ses Carnets, dans un unique et même mouvement; une spirale de dévoilement, habile pourtant à garder les mystères, voix suspendue sur les ombres qui doivent rester telles. C'est dans cette même ronde des voix que sera évoquée la relation complexe et équivoque avec Herman Melville (1819-1891). Si persuasive et entraînante est cette Lettre américaine qu'on ne résiste pas à lire dans la foulée les Contes étranges de Hawthorne, publiés en même temps chez Libretto.

■ Françoise Le Corre

Javier Cercas

Le monarque des ombres

Roman traduit de l'espagnol par Aleksandar Grujičić, avec la collaboration de Karine Louesdon. Actes Sud, « Lettres hispaniques », 2018, 320 pages, 22,50 €.

Javier Cercas plonge, non sans hésitation, dans son histoire familiale au moment de la guerre d'Espagne. Un halo de mystère plane sur la mort de Manuel Mena, son grand-oncle, survenue en 1938, au cours de la sanglante bataille de l'Ebre. Intrigué à plus d'un titre par le statut de cet officier dans la mémoire familiale, Cercas enquête d'une double manière: il se refuse à combler les silences de l'histoire par un travail de littérateur, mais il se laisse également façonner par eux, consentant à ce que son objet

d'étude lui échappe tout en se révélant à lui, plus mystérieux que jamais. Avec ce dernier roman au titre magnifique, Cercas n'en finit pas de revenir à l'histoire de son pays et à la période franquiste. Sans rien céder aux errements du passé et aux incompréhensions qu'il suscite pour les générations ultérieures, il le raconte et, d'une certaine façon, s'en imprègne, l'ingère et finalement le met à sa place, presque apaisé.

Jean-Baptiste Sèbe

Harry Bellet

Les aventures extravagantes de Jean Jambecreuse

au temps de la révolte des Rustauds. Tragique pastorale. Actes Sud, 2018, 352 pages, 22,80 €.

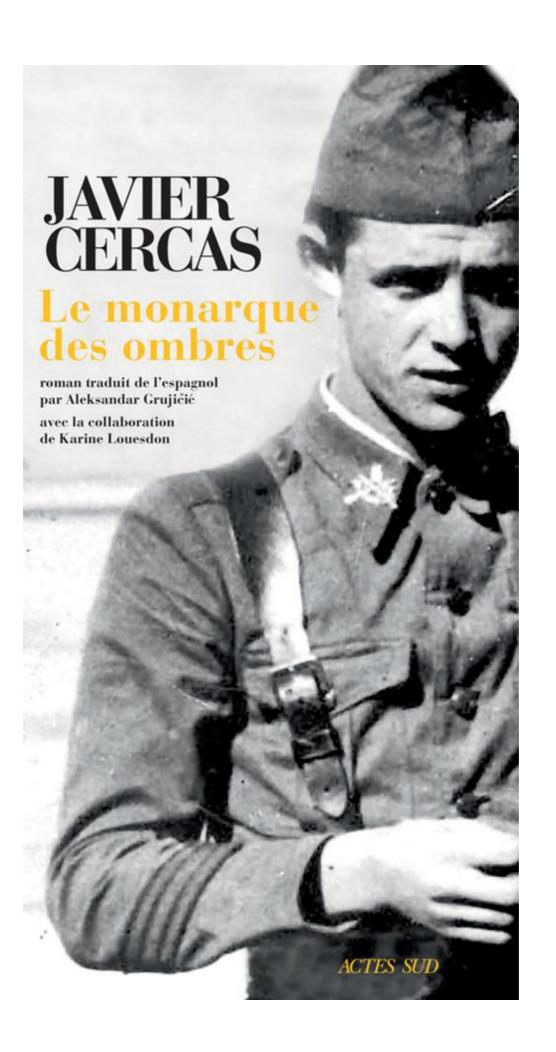
Toujours aussi en verve, Harry Bellet livre ici le deuxième tome d'une trilogie consacrée à la vie (presque) imaginaire de Hans Holbein (1497-1543; en français: Jean Jambecreuse). La chronologie l'amène aux années 1521-1526, qu'il articule autour du mouvement du Bundschuh (cette chaussure à lacets qui vaut comme symbole de l'« homme du commun » par opposition à la botte de la noblesse, et que Jambecreuse aurait peinte lui-même sur le drapeau arboré par le sombre Joss Fritz), annonciateur de la sanglante guerre des Paysans qui, dans le Sud-Ouest allemand, et principalement en Alsace, fit plus de cent mille morts en 1524-1525. Ladite « révolte des Rustauds » n'occupe cependant qu'une place minime



« Le Monarque des ombres » de Javier Cercas : Mourir pour son pays

29 août 2018 Par *Julien Coquet*

Entre enquête historique et recherche de la vérité, le dernier roman de Javier Cercas se distingue par son intelligence et sa réflexion sur l'engagement politique.



Javier Cercas en entend parler depuis qu'il est tout jeune : Manuel Mena, jeune homme fringant, beau et intelligent puisque l'un des premiers de son village à accéder aux études supérieures, est mort en 1938 au cours de la bataille de l'Èbre, en pleine guerre d'Espagne. Sauf que Manuel Mena ne faisait pas partie du « bon » côté des combattants et, plus généralement, de l'Histoire. Ce grand-oncle était pris par « *l'envoutement utopique de l'idéologie phalangiste et son mirage fabuleux de jeunesse et de modernité* ».

La mort du jeune homme, on la raconte et la transmet de génération en génération. La fascination exercée par le personnage tient particulièrement à la « belle mort » qu'il a connu, ce que les Grecs appelaient *kalos thanatos*. Pour les membres de la famille Cercas, « *c'était la mort parfaite, la mort d'une jeune homme noble et pur qui, tel Achille dans* l'Iliade, *fait montre de sa noblesse et de sa pureté en jouant son va-tout tandis qu'il lutte en première ligne pour des valeurs qui le dépassent ou qu'il croit le dépasser, qui tombe au combat et abandonne le monde des vivants au faîte de sa beauté et de sa vigueur et échappe ainsi à l'usure du temps et à la décrépitude qui corrompt les humains* ». C'est dire si l'admiration pour ce jeune homme qu'a la famille de l'écrivain est un intéressant parallèle à la fascination de Javier Cercas pour la guerre civile espagnole, à l'origine de tous ses romans, à commencer par *Les Soldats de Salamine*.

Le déroulé du roman est simple, mais brillant dans la façon qu'il a de faire la part des choses. Durant les premières pages, Javier Cercas s'interroge sur l'utilité d'un tel roman qui reviendrait à remuer le passé familial et à mettre un coup de pied dans la fourmilière des non-dits. Puis, les chapitres où l'écrivain enquête (qui utilisent le je) alternent aux chapitres purement historiques et factuels où l'écrivain, lorsqu'il parle de lui, utilise son nom et son prénom comme s'il était externe à cette histoire. La dernière partie du livre pose des questions nécessaires : et si Manuel Mena, au fil des combats et des assassinats de ses camarades soldats, avait pris du recul sur son engagement politique ? Et si, ne supportant plus la violence de la guerre, il avait pris conscience de son erreur ? Cela en ferrait-il tout de même un héros ? Quelqu'un d'admirable ? Porté par une langue extrêmement fluide aidée par la belle traduction d'Aleksandar Grujicic, le titre du livre ne révélera son sens qu'à la fin.

« Ma mère lâcha un soupir, et à ce moment-là je pensai qu'il y a mille manières de raconter une histoire mais une seule qui soit valable, et je vis ou crus voir, clair comme de l'eau de roche, quelle forme il convenait de donner à l'histoire de Manuel Mena. Je pensai que pour raconter l'histoire de Manuel Mena, il fallait que je raconte ma propre histoire; autrement dit, je pensais que pour écrire un livre sur Manuel Mena, je devais me dédoubler : d'un côté, je devais raconter une histoire, l'histoire de Manuel Mena, et la raconter comme le ferait un historien, avec le détachement et la distance et le souci de véracité d'un historien, m'en tenant strictement aux faits et laissant de côté la légende, l'imagination et la liberté du littérateur, comme si je n'étais pas qui je suis mais un autre ; d'un autre côté, je devais raconter non pas une histoire mais l'histoire d'une histoire d'une histoire, c'est-à-dire l'histoire de comment et pourquoi j'en était venu à raconter l'histoire de Manuel Mena, même si je ne voulais pas la raconter ni l'assumer ni l'ébruiter, même si toute ma vie j'avais cru être devenu écrivain précisément pour ne pas écrire l'histoire de Manuel Mena. »